



LA MORALE

ET LA

LOI DE L'HISTOIRE

TOME I.

Tous les exemplaires sont revêtus de la signature de l'Auteur.

A. Gratry

Paris. — Imprimerie Adolphe Lainé, rue des Saints-Pères, 19.

LA MORALE

ET LA

LOI DE L'HISTOIRE

PAR

A. GRATRY

PROFESSEUR A LA SORBONNE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

TOME PREMIER

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS

CHARLES DOUNIOL
LIBRAIRE
Rue de Tournon, n. 29.

J. LECOFFRE ET Cie
LIBRAIRES
Rue Bonaparte, n. 90.

1871



BODLEIAN
11 MAY 1934
LIBRARY

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION

La science des lois de l'histoire, cette *Science nouvelle* que Vico a nommée, mais qu'il n'a pu connaître, telle est la science dont j'essaye d'enseigner les principes dans ce livre.

A. GRATRY.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION

J'avais dit, sans le prouver, que Vico a nommé *la Science nouvelle* et *la Loi de l'Histoire*, mais qu'il n'a pu connaître ni cette loi ni cette science. Pour le prouver, il suffit de citer la page où l'auteur résume sa pensée sur la grande loi du progrès politique des nations.

J'ouvre les *Principes de la Science nouvelle* (Milan, 1853), et, vers la fin du livre quatrième, je trouve le chapitre intitulé : « De la loi royale, éternelle, naturelle, qui pousse toutes les nations à se reposer sous la monarchie. »

Voici, sauf quelques lignes inutiles, tout cet étrange chapitre :

« Ainsi survient toujours la forme monarchique en vertu de cette loi royale, éternelle, naturelle, à laquelle obéissent tous les peuples.

« Cette loi n'a pas été comprise par ceux des interprètes du droit romain, qui se sont occupés exclusivement de commenter la loi royale de Tribonien. Ceux-là seuls l'ont comprise, qui ont approfondi le droit naturel des nations. Pomponius, par exemple, en parle dans sa rapide histoire du droit romain et nous en donne cette belle formule : « C'est « sous la dictée même des choses que s'éta« blissent les monarchies ; *rebus ipsis dictan« tibus regna condita.* »

« De cette loi royale, *loi d'éternelle utilité*, découle cette formule nécessaire de l'histoire :

« Puisque, dans les républiques libres, les intérêts privés cherchent mutuellement à s'écraser par la *force publique*, et ruinent ainsi toute la nation, il faut, pour que les peuples

vivent, qu'*un seul* (1) s'élève, comme Auguste, chez les Romains, qui, *par la force des armes*, prenne en sa main *tous les pouvoirs publics*, en laissant *aux sujets* le soin des *intérêts privés*. Les sujets pourront sans doute encore s'occuper des affaires publiques, *mais seulement dans la mesure même où le monarque le permet*. C'est ainsi que se sauvent les peuples, qui autrement seraient perdus.....

« Il faut bien qu'on se sauve ainsi quand la majorité des citoyens ne s'occupe plus du bien public. Tacite, si profond dans le droit des gens naturel, enseigne tout cela dans la partie de ses Annales consacrée à la famille des Césars : « Quand Auguste approche de sa « fin, dit Tacite, quelques-uns dissertent à « vide sur les bienfaits de la liberté ; *pauci* « *bona libertatis incassum disserere;* dès que « paraît Tibère, chacun se tourne vers le prince « pour attendre ses ordres, *omnes principis* « *jussa adspectare;* » sous les trois Césars qui

(1) Tout ce qui est en caractères italiques dans cette traduction est ainsi dans le texte italien.

succèdent vient d'abord l'*incurie*, puis à la fin l'*ignorance* de la république; IGNORANTIA REIPUBLICÆ TANQUAM ALIENÆ. La république devient chose étrangère aux citoyens. Or, quand les citoyens sont devenus des étrangers pour la patrie, il faut nécessairement que le monarque gouverne tout, et résume tout en sa personne.

«Mais pour que, dans une république libre, l'un des grands monte à la monarchie, il faut qu'il ait pour lui le peuple, et c'est pourquoi la monarchie, par la nature des choses, gouverne populairement. D'abord elle établit les lois qui opèrent ce que veut avant tout le monarque, savoir : *que tous les sujets soient égaux*. On voit agir alors ce naturel procédé monarchique, qui, du même coup, humilie les grands et garantit la multitude contre leur oppression; et puis cet autre procédé monarchique, qui tient la multitude satisfaite et contente sur l'article du pain, et même de la liberté naturelle. Puis viennent les *priviléges*, que concède le monarque sous le nom de

libertés, à des ordres entiers, ou même à des particuliers, élevant au-dessus de tous, aux honneurs civils les plus hauts, les hommes d'un mérite éminent.

« La monarchie (1) est donc le mode le plus conforme à la nature humaine, parvenue au plus haut développement de la raison. »

Ainsi parle Vico. On voit qu'il est bien loin de *la Loi de l'Histoire* et de *la Science nouvelle*. D'abord, il ne regarde dans l'histoire que le mouvement politique, c'est-à-dire seulement l'une des trois faces de la question. Ensuite il appelle progrès politique le naturel et fatal progrès du centralisme césarien, qui survient quand les peuples sont entrés dans la décadence.

Il n'y a pas à discuter ces théories. Il suffit de les exposer. C'est le paganisme politique.

Je me permets de répéter que les principes véritablement scientifiques de la loi du progrès, de la loi de l'histoire, ne pouvaient être

(1) C'est de la monarchie absolue qu'il s'agit, telle que Vico la décrit dans ces pages.

connus de Vico, mais qu'ils peuvent et doivent être connus aujourd'hui. J'ose ajouter que je crois les connaître, et que j'offre au public, du moins dans un premier essai, ce livre de *la Science nouvelle* dont Vico n'a donné que le titre.

Après les événements et les expériences de 1870 et de 1871, ce livre est devenu beaucoup plus clair qu'il ne l'était en 1868, date de la première édition. Le second volume, qui peut se lire utilement à part et avant l'autre, semble écrit après nos malheurs. Ces malheurs, on s'efforce d'en faire voir les causes et aussi les remèdes, et de montrer enfin ce qu'il reste aujourd'hui d'espérances à l'Europe en péril.

A. GRATRY.

Paris, juillet 1871.

LA MORALE

ET LA

LOI DE L'HISTOIRE

CHAPITRE PREMIER.

LA LOI MORALE ET LA LOI DE L'HISTOIRE.

I.

Il en faut toujours revenir à la redoutable question : Croyez-vous que, dans un avenir prochain, ou même dans un avenir éloigné, les hommes deviendront, sur cette terre, moins aveugles et moins malheureux ?

La volonté du Père peut-elle se faire en la terre comme au Ciel, et le règne de Dieu peut-il venir? Est-il possible de disposer le globe terrestre dans l'ordre et la justice?

A la vue des souffrances du monde, de l'ignorance et du vice qui les causent, et des mortelles divisions qui nous tuent, l'homme qui a dépassé le sommet de la vie, et qui voit que les choses ne changeront pas de son temps ; qu'après une vie entière, peut-être, d'ardent travail et d'espérances, il mourra certainement au milieu des ténèbres présentes : cet homme peut-il du moins penser qu'un avenir moins désolé s'approche ; que l'humanité cessera de se déshonorer, de se détruire, comme elle le fait aujourd'hui sous nos yeux, par la haine et la division, par la spoliation, par le meurtre et la guerre, par l'insolent triomphe du vice, du mensonge, de la sottise et de la barbarie ?

Et l'homme qui entre dans la vie, et qui choisit librement, pour sa part, le travail, la vérité et la bonne volonté de la justice, peut-il penser que ses efforts produiront, dans la vie des peuples, comme fait toute impulsion physique dans le monde matériel, des mouvements indélébiles qui retentiront tôt ou tard en lumière, en paix, et en bonheur pour l'humanité à venir ?

Quant à moi, quelle que soit aujourd'hui l'épaisseur des ténèbres, la profondeur des affaissements, quelles que soient mes propres

souffrances et celles de mes contemporains, Dieu me fera la grâce, j'espère, de pouvoir, jusqu'à mon dernier jour, répéter ces paroles de Job couvert de plaies sur son fumier : « Écrivez ceci « sur le roc avec une lame de fer : oui, je sais « que mon Rédempteur est vivant, et je le verrai « de mes yeux : oui, telle est l'espérance qui re- « pose dans mon sein [1] ».

Je veux donc exposer ici, encore une fois, mais non peut-être pour la dernière fois, les raisons de mon espérance.

Non, sans doute, nous qui sommes aujourd'hui sur la terre, nous n'y verrons pas régner l'ordre, la paix, la liberté. Nous ne verrons pas commencer le règne de la justice, et nous ne verrons pas la fraternité des nations. Mais nos âmes humiliées, et tristes jusqu'à la mort, par le spectacle des triomphes du mal, et du règne des insensés, nos âmes, — je le sais, car j'en ai l'expérience, — peuvent aujourd'hui trouver la joie, le courage, la lumière, l'enthousiasme, dans l'espérance certaine des progrès que Dieu veut, dans la vue claire des grandes lois de l'histoire, que l'homme peut connaître aujourd'hui.

[1] Job, xix, 23-27. Reposita est hæc spes mea in sinu meo.

Tout cet ouvrage a pour but d'exposer ces lois. C'est un effort pour introduire une science nouvelle et bien nécessaire aujourd'hui, savoir : la science de l'espérance.

La science de l'espérance est fondée sur cette base solide : c'est que l'histoire de l'humanité a ses lois, ou, pour mieux dire, sa loi, digne de l'homme, digne de Dieu. Celui qui connaîtrait cette loi, celui-là saurait annoncer les choses qui surviendront, et les triomphes de cette grande vertu des chrétiens, l'Espérance.

II.

Grâce à Dieu, personne aujourd'hui ne doute plus que l'ordre moral ait des lois, aussi bien que l'ordre physique.

L'idée de Loi et celle de Liberté ne s'excluent nullement. Loi et fatalité ne sont pas la même chose.

La vie du genre humain, comme celle des astres, est soumise à sa loi. Les astres obéissent d'une obéissance nécessaire : l'homme obéit d'une obéissance libre.

L'inertie, cette essentielle et admirable pro-

priété de la matière, c'est l'obéissance absolue : c'est l'étonnante capacité de recevoir toute impulsion et de la conserver toujours, sans jamais altérer ni le sens ni la vitesse du mouvement.

La liberté est l'essentiel caractère de l'homme. L'homme peut ou accepter ou repousser les impulsions, altérer les vitesses, changer les directions. Il peut lutter contre la loi vivante et la force immanente qui l'inspire et qui le dirige. Il peut choisir. Il peut triompher sous la loi, ou se briser contre la loi. Mais la loi règne, soit qu'elle brise, soit qu'elle glorifie l'être libre dont elle est la reine.

Tous les mouvements de l'histoire sont les effets inévitables de la force de l'homme agissant sous sa loi, pour la suivre ou pour la violer : mouvement de vie ou de mort, de progrès ou de décadence, selon le sens où la force agit sous l'ordre de la loi. La loi règne toujours, comme Dieu, et nul ne la viole en elle-même. La force libre se brise contre la loi, ou triomphe sous la loi; mais c'est toujours en vertu de la loi, et comme l'entend la loi, qu'on triomphe ou qu'on est brisé. La loi règne toujours, jusque dans les détails et la forme du brisement et de la chute, comme l'attraction règne toujours à travers tout ce qu'on a

nommé *perturbation* : chaque détail de perturbation est un effet régulier de la loi.

Cela posé, qu'est-ce que la loi de l'histoire? Essayons de le dire.

III.

Qu'on veuille bien tolérer ici, — ce sera court, — la description, peut-être un peu aride, de la charpente scientifique de ce livre. Ce sont de simples énoncés que tout l'ouvrage expliquera.

La loi des astres est connue : c'est une courte formule qui implique toute l'astronomie, ou du moins toute la mécanique céleste.

Et la loi de l'histoire, quoique fort inconnue, est écrite partout : dans la raison, dans l'Évangile, et dans nos cœurs.

La loi de l'histoire est celle dont l'Évangile a dit : « Voici la loi : HÆC EST ENIM LEX [1]. »

Or cette loi n'est autre chose que la simple, universelle et primitive dictée de la conscience et de la raison, dont l'Évangile donne ainsi la formule : « Tout ce que vous voulez que les hommes « fassent pour vous, faites-le pour eux : » *Omnia*

[1] Matth., VII, 12.

ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis[1].

Cette formule est plus courte encore que celle de l'attraction, et implique aussi toute la science.

Voilà toute la loi de l'histoire, et en même temps toute la loi morale.

S'il vous semble que ceci est trop simple, attendez, je vous prie, la fin. Rassemblez toute votre attention, pour vous habituer peu à peu à comprendre les richesses magnifiques de la science qui découle de cette humble formule.

Je dis que l'humble formule morale, connue de tous, est la loi de l'histoire, en ce sens qu'en effet, c'est la loi de la cause qui produit tous les faits; comme la formule astronomique de l'attraction « en raison directe des masses et en « raison inverse du carré des distances » est la loi de la cause qui produit tous les mouvements célestes.

Mais, outre cette loi de la cause, il y a, en astronomie, les trois lois secondaires qui décrivent la forme des mouvements. Ces trois lois sont les effets inévitables de l'attraction agissant sous

[1] Matth., VII, 12.

sa loi. Or de même, en histoire, outre la loi fondamentale, il y a la belle loi des phases du progrès, et de la forme des mouvements. La voici : « Si vous demeurez dans la loi, vous connaîtrez « la vérité, et par la vérité vous irez à la liberté[1].»

Ces trois phases ou moments : *demeurer dans la loi;* puis *connaître la vérité;* puis *aller à la liberté*, sont aussi les effets de la force humaine agissant sous sa loi.

Il y a donc la loi de la *force*, et la loi de la *forme* : la loi de la force, cause de tous les faits, et la loi de la forme du développement des faits.

Mais la loi de la forme, en histoire, comme en astronomie, n'est que pure conséquence et déduction de la loi de la force[2]. Il n'y a donc vraiment qu'une loi, celle dont l'Évangile dit : Voilà la loi.

[1] Si vos manseritis in sermone meo,... cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. (Joan., VIII, 31, 32.)

[2] Quand je dis que la loi de la forme n'est que pure déduction de la loi de la force, c'est qu'il en est rigoureusement ainsi, et en histoire, et en astronomie. Ainsi les lois de Képler (lois de la forme), découvertes avec tant de patience et de génie, par tant d'observations et de calculs, ces mêmes lois se déduisent, par un calcul algébrique très-simple, de la loi de Newton (loi de la force ou de la cause), découverte plus tard. Or j'entends qu'il en est de même pour les formules du développement de l'homme et de l'histoire.

Il est clair que ces deux formules, celle-ci d'abord : « Tout ce que vous voulez que les « hommes fassent pour vous, faites-le pour eux, » et cette autre : « Si vous demeurez dans la loi, « vous connaîtrez la vérité, et par la vérité vous « irez à la liberté ; » il est clair, dis-je, que ces deux formules constituent un seul tout. La seconde implique la première, et nomme la loi que la première promulgue.

Pourtant on les peut distinguer.

La première est la loi qu'il faut suivre : la seconde montre les effets de la loi suivie.

La première est précisément la loi morale, c'est-à-dire la formule du devoir; et la seconde est précisément la loi de l'histoire, c'est-à-dire la loi du développement des faits, qui découlent de l'obéissance à la loi morale éternelle.

Voici donc *la loi morale*, prise à part : « Tout « ce que vous voulez que les hommes fassent « pour vous, faites-le pour eux. »

Et voici *la loi de l'histoire*, prise à part : « Si vous demeurez dans la loi, vous connaîtrez « la vérité, et par la vérité vous irez à la liberté. »

Le premier mot de la seconde formule, remarquez-le, affirme la liberté : SI VOUS DEMEUREZ dans la loi, alors vous connaîtrez la vérité, et vous irez à

la liberté. Telles sont la nature et la forme du progrès de l'histoire. Par la soumission à la loi, soumission qui suppose déjà la possession implicite et de la vérité et de la liberté, l'homme ira vers la connaissance claire, scientifique et savante de la vérité, et, par la claire connaissance de la vérité, au développement efficace de la liberté.

Quelqu'un demandait, au sujet de ce théorème du progrès : Qu'arrivera-t-il si l'homme, au lieu de rester dans la loi, n'y reste point ? — Répondez vous-même, lui dit-on. — Je comprends, reprit aussitôt celui qui posait la question : si l'homme sort de la loi, alors nous verrons arriver le contraire. Au lieu d'aller à la connaissance de la vérité, et, par cette connaissance, à la possession de la liberté, nous reculerons vers les ténèbres, et nous irons, par les ténèbres, à l'esclavage.

C'était la vraie réponse. Cela n'est-il pas manifeste dans toute l'histoire ? Et ne voyons-nous pas trop souvent ces conséquences du progrès renversé se réaliser sous nos yeux ?

IV.

Mais pour connaître plus précisément la forme

de l'histoire, il faut entendre que le beau théorème d'Évangile s'applique dans les trois mondes au sein desquels l'homme développe sa vie.

L'homme doit s'éveiller dans trois mondes : le monde de la nature, le monde propre de l'homme, qui est la société, et le monde suprême, qui est Dieu.

N'est-ce pas là peut-être le sens de ces mystérieuses paroles évangéliques : « La seconde veille... « la troisième veille[1] ? » Quoi qu'il en soit, dans chacun des trois mondes, l'homme doit chercher la vérité, et parvenir à la liberté.

Eh bien, « s'il demeure dans la loi, » c'est-à-dire s'il pratique ce simple devoir fondamental : « Tout ce que vous voulez que les hommes fassent « pour vous, faites-le pour eux, » alors il connaîtra la vérité, et, par la vérité connue, il possédera la liberté. Et cela, dans chacun des trois mondes.

Là se trouve la vraie division des devoirs : devoirs de l'homme envers la nature, — envers l'homme, — et envers Dieu.

Et je suis heureux de trouver l'énoncé des trois devoirs de l'homme, exprimé en paroles sacrées

[1] Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit. (Luc., XII, 38.)

et splendides : le premier, à la première page de l'Ancien Testament ; le second, au milieu de la Bible, au livre de la Sagesse, et le troisième, au début du Nouveau Testament.

Évidemment, le premier devoir du genre humain, le premier dans l'ordre du temps, la première tâche à entreprendre est bien celle-ci : « Croissez, multipliez et remplissez la terre et « domptez-la : CRESCITE ET MULTIPLICAMINI, ET REPLETE TERRAM, ET SUBJICITE EAM[1]. »

Tel est bien, à l'égard de la nature et de la terre, le devoir de l'humanité.

Notre second devoir est manifestement notre devoir social.

Or « l'homme, dit le livre de la Sagesse, a été « placé sur la terre, pour disposer le globe terres« tre dans l'ordre et la justice : UT DISPONAT ORBEM « TERRARUM IN ÆQUITATE ET JUSTITIA[2]. »

Notre troisième devoir, et le plus important des trois, celui qui, bien rempli, entraîne l'accomplissement des autres, est, au début de l'Évangile, proclamé en ces termes : « Cherchez d'abord le « Royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous « sera donné par surcroît : QUÆRITE ERGO PRIMUM

[1] Gen., I, 28.
[2] Sap., IX, 3.

« REGNUM DEI, ET JUSTITIAM EJUS, ET HÆC OMNIA AD-
« JICIENTUR VOBIS [1]. »

« Le reste vous sera donné par surcroît » signifie que les deux premiers devoirs, — « remplir la « terre, et la dompter, » puis « disposer le globe « dans l'ordre et la justice, » — ces deux premières parties de la tâche de l'homme, seront surabondamment accomplies par ceux qui chercheront d'abord la justice du royaume de Dieu.

Mais n'est-il pas à croire que ces trois grands ouvrages, ces trois devoirs proposés au travail de l'homme, s'accompliront successivement? N'est-il pas probable que ce sont là les trois âges réels de l'histoire [2]? N'est-il pas visible que la lutte contre

[1] Matth., XI. 33.

[2] Vico croyait voir, dans l'histoire, trois âges se succéder ainsi: l'*âge divin*, l'*âge héroïque* et l'*âge humain*. Après quoi l'histoire, revenant sur elle-même, ramène un second âge divin, puis un second âge héroïque, et un second âge humain. Et les choses continuaient ainsi, et l'histoire s'avançait par cercles récurrents, selon le beau mot de Tacite: *Nisi forte rebus inest quidam velut orbis*. C'est là ce que ce noble et vigoureux esprit nommait la *science nouvelle*, ou la science des lois de l'histoire.

Mais Vico n'a fait, selon moi, qu'entrevoir la possibilité de la science nouvelle.

Il voit bien qu'il doit y avoir une marche de l'histoire, par phases et par périodes récurrentes. Mais il a le tort d'introduire « une *phase héroïque* » qui ne répond à rien dans la réalité, et il omet cette grande phase de la lutte primitive, qui répond au travail de l'homme pour dompter la nature. Son point de vue

la nature pour la dompter est le commencement nécessaire du travail? que l'entreprise de disposer le globe terrestre tout entier dans l'ordre et la justice, ne peut venir qu'après un premier grand triomphe sur les forces del anature? Mais n'est-il pas à croire aussi que le premier triomphe de l'homme sur la nature, et le premier triomphe de la justice dans l'ensemble de l'humanité, ne seront que triomphes imparfaits et partiels? et l'homme, toujours plus ambitieux à mesure que son œuvre avance, ne sentira-t-il pas alors, plus vivement et plus profondément, le besoin d'une plus haute perfection, et le besoin de Dieu? N'est-il pas manifeste qu'un élan religieux plus puisant sortira de nos triomphes mêmes, à la vue des terribles obstacles qui resteront à vaincre? Cela même ne

est exclusivement politique. Il ne voit que l'un des trois mondes, le monde social, mais non l'ensemble de la vie humaine. Il aperçoit la *Théocratie*, l'*Aristocratie* et la *Démocratie*, et il voit dans ces faits politiques qui se sont ainsi présentés quelquefois « l'âge divin, l'âge héroïque et l'âge humain ». Non, ce ne sont pas là les trois phases de l'histoire, les trois âges de l'humanité. Remplir la terre et la dompter, constituer la société universelle par toute la terre dans l'ordre et la justice, trouver Dieu et le faire régner : telle est la triple tâche de l'homme. Alors seulement l'humanité entière pourra dire avec Jésus-Christ : *Opus consummavi, quod dedisti mihi* (Pater), *ut faciam*. (Joan., XVII, 4.) Ce sont là les phases de l'histoire, et les âges de l'humanité. C'est ce que j'espère démontrer.

sera-t-il point un âge de vigoureuse et splendide religion, de vie évangélique transfigurée? Mais est-ce qu'un élan réel vers Dieu, vers l'idéal et vers la perfection, par amour de l'humanité, est-ce qu'un tel élan du cœur du genre humain peut n'être pas une source nouvelle de forces magnifiques? Les forces conquises dans ce progrès vers Dieu ne seront-elles pas aussitôt appliquées à dompter plus décidément la nature et la terre, à mieux défendre la vie de l'homme, à dompter les venins, à reculer la mort [1]? Mais toute conquête de la vie de l'homme sur la mort n'inspirera-t-elle pas tout aussitôt au genre humain une nouvelle audace pour chasser de la terre toute erreur et toute iniquité, et pour augmenter le triomphe de la justice universelle? Tous ces nouveaux triomphes accroissant toujours le courage, et en même temps l'indignation contre l'obstacle, l'homme irait chercher de nouveau, au sein du Père, de nouvelles sources de lumière et de force, de nouveaux rayons du soleil que le Père verse sur ses enfants, à mesure qu'ils le lui demandent. Ce seraient là les périodes récurrentes de l'histoire, les cercles du progrès, la

[1] « Et si mortiferum quid biberint, non eis nocebit : super ægros manus imponent, et bene habebunt. » Marc., XVI, 18.

marche de l'humanité vers la vie toujours plus abondante.

V.

Telles sont, ô amis, les questions que nous essayerons de résoudre. Mais, —je le dis d'avance, — j'ai, surtout depuis peu d'années, la grande joie de voir, toujours plus clairement, qu'elles se résolvent dans le sens de la foi et de l'espérance. Elles se résolvent dans le sens de l'admirable loi évangélique : « Vous connaîtrez la vérité, et par la « vérité, vous irez à la liberté. » Oui, dans tous les ordres de choses, nous connaîtrons la vérité, et la vérité bien connue nous donnera la liberté. Nous connaîtrons les lois des trois mondes QUI SONT. Nous connaîtrons les lois de la nature, les lois de l'homme, et les lois de Dieu, je veux dire les lois qui sont Dieu. Par la connaissance de ces lois, nous saisirons les forces. Nous saisirons les forces de la nature, qui, cessant de nous écraser, nous aideront de leur puissance indéfinie. Nous saisirons le gouvernement de nos forces propres ; et les forces humaines, qui s'anéantissent aujourd'hui, en très-grande partie, dans la lutte et la contradiction, se multiplieront par l'accord sous

la loi. Nous saisirons la force même de Dieu; et c'est à quoi tout l'Évangile et toute religion nous appellent. Au lieu de nous briser presque tous contre Dieu, nous vivrons dans la force et dans la vie de Dieu. C'est alors que le mot de saint Paul deviendra deux fois vrai : « *In ipso vivimus,* « *et movemur*, *et sumus* [1]. »

Et tous ces biens nous seront donnés à une seule condition : « Si nous demeurons dans la loi; » et cette loi n'est pas autre chose que l'axiome moral absolu, nécessaire, évident : « Tout ce que « vous voulez que les hommes fassent pour vous, « faites-le pour eux. »

Tel est le texte éternel de la loi, loi de la vie du genre humain dans toutes ses phases, depuis le premier jour jusqu'à la fin des temps, jusque dans la vie pleine de l'immortalité. C'est la loi de l'histoire, en même temps que la loi morale absolue.

Et c'est pourquoi, voulant exposer la Morale et sa loi, c'est-à-dire la science du devoir; voulant surtout exhorter et mes frères et moi-même à l'amour du devoir, au respect et à la pratique de la loi; voulant aussi « nous consoler ensem-

[1] Act., xvii, 28.

ble[1] » de la tristesse présente, j'ai remplacé le Traité de morale abstraite, que nul n'aurait pu lire, et que je n'aurais pu écrire, par le spectacle de la loi morale en action. J'étudie la loi de l'histoire, et j'y trouve l'espérance ou plutôt la vue même des admirables et divins progrès qui attendent la société universelle « si nous demeurons dans la loi ».

VI.

Pour moi, je trouve dans cette contemplation, depuis longtemps, et surtout depuis peu d'années, de telles lumières, de telles magnificences, de telles joies et de telles nouveautés, qu'il me semble y apercevoir, superposée à la science antique du devoir, une science nouvelle, dont je m'efforce de balbutier ici le premier enseignement.

Qu'on me pardonne si ce n'est là qu'une illusion, ou plutôt si, comme je le crains, je ne puis à peu près rien transmettre du spectacle qui est vérita-

[1] Simul consolari, Rom., I, 72. — Consolamini invicem, I Thess., IV, 17.

blement sous mes yeux. Là, je n'admets pas l'illusion. Ce que je vois existe. Mais je suis peut-être incapable de le montrer. Et ce qui peut assurément n'être qu'espérance vaine, c'est l'entreprise de peindre ces magnificences, et d'enseigner ces nouveautés.

Nouveautés, ai-je dit. Oui, sans doute, et dans le sens le plus vrai du mot, c'est-à-dire dans le sens même de l'Évangile : « Tout écrivain, dit « l'Évangile, connaissant le royaume du ciel « (*omnis scriba doctus in regno cœlorum*), est semblable au père de famille qui tire de son trésor « les choses anciennes et les choses nouvelles (*nova « et vetera*)[1]. » Et quel est ce père de famille, sinon le Père qui est au ciel, et qui, par Jésus-Christ, dit l'Évangile en ce même lieu, annonce les choses cachées depuis le commencement du monde[2] ? Quelles sont ces choses nouvelles, ces choses cachées depuis le commencement, sinon celles dont Jésus dit ailleurs : « J'ai encore bien des « choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les « porter maintenant[3] ? »

Comment donc, et quand donc, ces nouveautés

[1] Matth., XIII, 52.
[2] Matth., XIII, 35. Eructabo abscondita.
[3] Joan., XVI, 12.

et ces mystères seront-ils révélés ? l'Évangile nous l'apprend encore. C'est quand viendra le Saint-Esprit. « Lui, vous enseignera tout [1]... Lui vous « enseignera toute vérité. » Mais comment? Le voici : « Il vous fera comprendre toutes les choses « que je vous ai dites,[2] » et que vous ne pouviez alors porter. — « Lui me *clarifiera*, car il prendra ce qui est mien, et vous l'annoncera [3]. » C'est donc une transfiguration dans la lumière, que Jésus-Christ annonce pour la simplicité des textes.

Il y a donc, dans l'Évangile, des vérités, des nouveautés, et des lumières cachées, que la suite de la vie de l'Église, c'est-à-dire de la société universelle véritable, dont l'Esprit-Saint est l'Inspirateur, doit amener un jour à la lumière publique : *Et quod in aure auditis, prædicate super tecta* [4]. Ce qui était d'abord murmuré à l'oreille, retentira au-dessus des villes, jusqu'au haut des maisons.

Si les discours du Christ sont véritablement,

[1] Joan., XIV, 26.
[2] Joan., XVI, 17.
[3] Ille me clarificabit : quia de meo accipiet, et annuntiabit vobis. (Joan., XVI, 14.)
[4] Matth., X, 27.

comme l'ont dit ses disciples, « les paroles de la « vie éternelle », c'est-à-dire « les lois éternelles « de la vie » ; elles doivent répondre à tout point de la vie, à tous les moments de l'histoire, à toutes les crises du genre humain, à toutes les nouveautés des découvertes de la science.

Or toutes les nouveautés dont je parle, et que je voudrais enseigner, sont des nouveautés d'Évangile ; ce sont des sens nouveaux, ou même anciens, des paraboles antiques. J'ai tout puisé dans les paroles du Christ. La science nouvelle des lois de l'histoire est tout entière dans l'Évangile. C'est l'Évangile lui-même commenté dans l'une de ses faces, à la lumière des faits nouveaux qui se développent dans le monde. J'ai l'immense joie, à mesure que j'avance dans la vie, et que je connais mieux l'état réel du genre humain, de voir toujours plus clairement que Jésus-Christ est « la lumière du monde ». Je vous dis, et je m'efforcerai de vous le faire voir de vos yeux, je vous dis qu'il y a, dans cet Évangile inconnu, en même temps que la science du devoir, il y a, dis-je, la science nouvelle des lois de la vie des nations, et la science des lois de l'histoire. Il y a là, comme doit l'impliquer la vraie science de l'histoire, la prévision de tout l'avenir du genre

humain [1]. « Lui vous enseignera tout.... Il vous « dira les choses qui surviendront. »

Oui, il en est ainsi. Et ces lumières, nécessaires au monde, et suffisantes à toute sa vie, maintenant et dans tous les siècles, sont tellement nouvelles et tellement immenses, que celui qui les aperçoit dans la lettre de l'Évangile doit dire avec l'un des plus grands esprits de notre temps : « Il « est impossible d'admettre qu'un mortel ait pu « avoir la science des lois de l'humanité, telle « qu'elle se trouve dans l'Évangile [2]. »

Jésus-Christ est la lumière du monde. Il est le vrai roi de l'histoire et le guide de tout l'avenir ; et nous avons dans la lumière qu'il donne, et dans les divines forces que cette lumière nous apprend à saisir, des ressources inépuisables pour un progrès sans fin, et pour un avenir plus magnifique qu'aucun homme ne saurait le rêver.

[1] Ille... docebit vos omnem veritatem, et quæ ventura sunt annuntiabit vobis. (Joan., xvi, 13.)

[2] Bastiat.

CHAPITRE II.

LE TRAVAIL ET LA CAUSE DE L'HISTOIRE.

I.

Science du devoir, science des lois de l'histoire, science de la liberté : voilà ce que nous nous efforçons d'enseigner. Mais surtout, plus encore que la science du devoir, nous essayons d'en donner l'amour, et de nous exhorter, nous d'abord, puis les autres, au respect et à la pratique de la loi. Nous essayons de nous réveiller par le spectacle de la loi morale en action dans l'histoire, par la vue des miracles qu'elle a produits, et par la prévision certaine des choses plus grandes encore qu'elle produira, si nous savons en affermir le règne dans nos cœurs. C'est donc aussi la science de l'espérance que nous poursuivons aujourd'hui.

Or ces miracles, et ces grandes choses qu'a produites et produira la loi, c'est, disions-nous, dans le spectacle du monde contemporain que nous voulons les contempler. Outre qu'il nous est à peu près impossible de détacher nos yeux du saisissant tableau de la crise présente, c'est du présent que nous sommes chargés. Là est notre devoir. Notre devoir est toujours la tâche d'aujourd'hui. Suivre l'ordre de chaque moment est toute la méthode de la vie. Et l'Évangile blâme ceux qui ne savent ni comprendre le temps où ils vivent, ni reconnaître par eux-mêmes la justice du moment présent. Mais nous savons en outre que l'heure où nous vivons est la première où les grandes lois soient enfin devenues manifestes. En ce point de la vie du monde, en même temps que la loi du devoir, partout et en tout temps visible, nous pouvons contempler toute la suite de l'histoire, visible aux yeux des hommes aujourd'hui seulement.

II.

Mais avant d'en venir à la méditation de ce spectacle, il faut dire ce qui est à la fois le point

d'appui de l'espérance et la cause de l'histoire, puis quels ont été les obstacles et les ressources du passé.

La cause de l'histoire, le principe du progrès, c'est *le travail de l'homme agissant sous la loi*.

On n'a point assez remarqné que la première parole de la Genèse relative au devoir de l'homme, c'est la loi du travail. Que signifient ces mots : « Remplir la terre et la dompter » : *Replete terram et subjicite eam?* Est-ce que l'homme domptera la terre sans travail? Le travail, selon la Genèse, n'est point un châtiment, c'est le devoir essentiel et primitif de l'homme. Avant la chute, l'homme est placé, dit le texte sacré, dans le Paradis de délices, pour le travailler, le cultiver et le garder : culture, travail et lutte ! « *Posuit eum* « *in Paradiso voluptatis*, *ut operaretur et custodi*- « *ret illum*[1]. » Voilà bien le travail avant la chute : *Ut operaretur.* Après la chute, la Genèse emploie le même mot : *Ut operaretur.* L'homme reçoit pour mission de travailler la terre : *Ut operaretur terram*[2]. Quelle est, selon le texte, la différence? C'est que le second travail, celui de l'homme dé-

[1] Gen., II, 15.
[2] Gen., III, 23.

chu, est annoncé comme devant être un rude labeur, une lutte cruelle contre l'obstacle, contre les ronces et les épines.

Eh bien ! le fait n'est-il pas sous nos yeux? N'y a-t-il pas des ronces et des épines ?

Mais quelle en est la cause, selon l'Écriture sainte ? C'est un abus de la science du bien et du mal, c'est-à-dire une prévarication.

Or, si quelque chose est encore évident, c'est que l'obstacle, la cause de toutes les douleurs du travail, c'est l'iniquité. Otez, je vous prie, de la terre l'iniquité, et vous verrez ce que deviendra le travail. Ce sera le travail du Paradis terrestre[1].

[1] On est douloureusement étonné de rencontrer dans un livre, d'ailleurs excellent, de M. Eugène Véron, des assertions telles que celles-ci : « C'est surtout la sottise de nos enseignements « scolaires et des préjugés vulgaires qui perpétue soigneuse« ment dans nos cerveaux la grande malédiction lancée sur le « travail par la Bible ! »

Outre que je ne sais pas où l'on rencontrerait aujourd'hui, en France ou dans aucun pays chrétien, ces enseignements scolaires, propres à inspirer le mépris du travail, ou manuel ou intellectuel, il suffit, en ce qui concerne la Bible, de recourir au texte, pour y trouver, à la première page, comme nous le faisons, précisément le contraire de ces assertions. La Bible ne lance aucune malédiction sur le travail, puisque la première loi imposée à l'homme, avant la chute, c'est le travail : *Replete terram et subjicite eam : Remplissez la terre et domptez-la*, puis: *Deus posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur et custodiret illum.* « Dieu a placé l'homme dans le Paradis de dé-

Donc, en tout cas, le travail est, d'après la religion comme d'après la raison, l'essentiel et primitif devoir de l'homme. C'est même l'unique devoir de l'homme. La Genèse n'en indique pas d'autre ; et si l'on sait ce qu'est le travail, si l'on sait que nous le devons à la terre, à l'humanité, à Dieu

lices, « pour le *travailler* (*ut operaretur illum*) et le garder.» Après la chute, après l'iniquité, c'est encore la même loi, exprimée par le même mot : *ut operaretur.* Seulement ce travail s'exerce sur une terre que l'iniquité a couverte de la malédiction des ronces et des épines. Est-ce là, oui ou non, ce qui est sous nos yeux? Est-il visible, oui ou non, que nous avons à travailler contre les ronces et les épines? Est-il visible, oui ou non, que la cause des ronces et des épines qui entravent le travail, c'est avant tout l'iniquité ?

En tout cas, ce qui est sous nos yeux dans le texte de la Genèse, c'est que la Bible pose le travail comme l'essentiel et primitif devoir de l'homme. Ce qui est sous nos yeux dans le texte de notre auteur, au contraire, c'est *la grande malédiction lancée par la Bible sur le travail.* Nouvel exemple de la manière dont on traite aujourd'hui partout la religion du genre humain. Sans rien connaître et sans rien vérifier, on affirme, on juge, on condamne. Il faudrait une minute et un coup d'œil sur la première page du livre qui est sous notre main. On n'a point cette minute, ni ce coup d'œil pour la vérité, et, les yeux fermés, l'on condamne.

J'ai lu avec le plus vif intérêt ce qu'a écrit M. Véron, et j'en ai fait l'éloge public, que je maintiens. C'est un noble cœur qui est entré dans une voie de fécond travail. S'il veut bien lire mon livre, comme j'ai lu le sien, peut-être verra-t-il ce qu'est à l'égard de ces grandes questions l'éternelle religion du genre humain.

même, on comprend qu'en effet le travail renferme tout le devoir de l'homme. Le travail à l'égard de nos frères, c'est la justice, rude et noble labeur! le travail à l'égard de Dieu, c'est la religion, travail béni, source des forces.

La Genèse donc ne pose pas à l'homme d'autre devoir que le travail, mais j'entends le travail sous la loi, je parle du travail dans la justice, non dans l'iniquité : « Tu ne mangeras pas du fruit de l'injustice ! » C'est encore aujourd'hui la nécessaire condition du travail.

Le travail de l'homme et sa loi, voilà, je le répète, la cause des faits, qui explique tout et produit tout. Or écoutez.

III.

La loi, nous la savons : « Tout ce que vous vou-
« lez que les hommes fassent pour vous, faites-le
« pour eux. » Et la force, qui agit et qui doit agir sous la loi, c'est le besoin qui cherche, c'est la vie qui demande, c'est le désir qui interroge, c'est l'effort qui repousse l'obstacle, et qui frappe sur toute enveloppe pour l'ouvrir : c'est, en un mot, le travail qu'excite le besoin de la vie.

Or le commencement des merveilles, c'est que : « Qui cherche trouve, et qui demande re« çoit : » qui interroge est éclairé, et « quiconque « frappe voit s'ouvrir les portes[1], » c'est-à-dire tomber les obstacles et disparaître les enveloppes, qui nous cachaient les biens que nous cherchons.

Il y a donc des biens, et des biens qui nous sont donnés; et ils nous sont donnés à la condition du travail, c'est-à-dire à la condition de les chercher, de les découvrir, de les prendre.

Je me trompe, il est une autre condition, qui est la principale : c'est que tout le travail doit commencer et continuer sous la loi : travailler les uns pour les autres : « Tout ce que vous voulez « que les hommes fassent pour vous, faites-le « pour eux. »

Travailler les uns pour les autres est la condition nécessaire, imposée à l'humanité, dès le premier jour, sous peine de mort, et de mort immédiate. Et cette condition nécessaire du commencement de la vie se trouve être en même temps l'éternelle condition du progrès pour toute la suite du développement humain. « Travailler « les uns pour les autres, » dit le plus grand des

[1] Matth., VII, 8.

maîtres de la science sociale, « c'est la base de « tout le progrès économique du genre humain. »

Il y a donc des biens, il y a donc des lois, il y a donc des conditions d'une vie toujours plus abondante. On obtient ce qu'on veut, on trouve ce que l'on cherche. Il y a donc harmonie entre les besoins et les biens. Des biens, des forces et des trésors, que nous sommes incapables absolument de concevoir ou de créer, préexistent autour de nous. Ils correspondent à ce que nous cherchons. Et les choses sont toujours ainsi. Les choses sont bonnes. Il y a donc au fond des choses une essentielle bonté, une essentielle sagesse, une prévoyance, une Providence. Et, ce qui commence à paraître aujourd'hui, c'est que les biens sont donnés sans limite, que les sources sont inépuisables, et que l'homme y pourra puiser toujours plus largement et plus facilement, selon son travail et sa foi.

Et l'on peut commencer à comprendre que le tout de la vie et de son progrès, le principe de l'histoire, la cause, la loi de tout le développement humain, sont déclarés en ces termes d'une grandeur et d'une simplicité divines, dans cette conclusion du premier discours de Jésus :

« Demandez, et vous recevrez; cherchez, et

« vous trouverez ; frappez, et il vous sera ouvert.
« Car qui demande reçoit ; qui cherche trouve ;
« et l'on ouvre à celui qui frappe. Quel est donc
« celui d'entre vous, si son fils lui demande du
« pain, qui lui donne une pierre, — ou un serpent,
« si l'enfant demande un poisson ? Si donc vous,
« tout méchants que vous êtes, savez donner à
« vos enfants ce qui est bon, à combien plus forte
« raison votre Père, qui est dans le Ciel, don-
« nera-t-il les vrais biens à ceux qui les lui de-
« mandent ? Donc tout ce que vous voulez que les
« hommes fassent pour vous, faites-le pour eux :
« c'est là la loi [1]. »

Je le répète, la loi de la vie, et le tout de la vie, sont magnifiquement déclarés dans ces paroles du Christ, qui résument le discours sur la montagne. Si elles vous semblent trop simples et trop naïves, c'est que vous ne comprenez pas.

Les simplicités primitives, d'ordinaire, sont les formules complètes de la science consommée.

Nous avons ici en substance toute la science relative à la cause de l'histoire.

La cause visible et immédiate des faits et du progrès, c'est le travail de l'homme opérant sous

[1] Matth., VII, 7-12.

la loi. Mais la cause invisible, première et nécessaire, c'est l'existence des biens ; c'est l'ordre de l'univers qui met les biens sous la main de l'homme ; c'est la sagesse providentielle qui les donne au travail sous la loi ; c'est le Père, en un mot, qui donne à ses enfants ce qu'ils cherchent, et ce qu'ils demandent.

IV.

La cause première est Dieu.

Dieu est la cause première du progrès de l'histoire, comme il est cause première de tout mouvement de raison, de tout mouvement volontaire, de tout fait intellectuel et moral, comme il est cause première de tout être et de tout mouvement physique.

C'est ce que l'esprit humain, aujourd'hui, commence à voir dans le détail, en toute précision scientifique.

Je parle de la science entière, et non pas de la science mutilée.

Je sais bien que la science mutilée essaye, aujourd'hui même, un nouvel effort d'athéisme, comme il arrive de loin en loin dans les mauvais jours de la science. Je sais que l'on s'efforce d'ap-

pliquer l'athéisme à l'histoire. Mais je connais le résultat de ces efforts. Le lecteur en pourra juger par l'étude, que je joins à ces pages, du plus récent travail entrepris dans ce but [1].

[1] Voici la philosophie de l'histoire, au point de vue de l'athéisme et du matérialisme contemporains.

Ouvrons l'*Histoire de la civilisation en Angleterre*, par Henri Thomas Buckle. (Traduction française de M. A. Baillot.)

Dans sa longue Introduction à l'histoire de la civilisation en général, Introduction qui forme le premier volume de l'ouvrage, l'auteur, comme nous, cherche les lois de l'histoire.

Il se propose le problème suivant (page 10) : « Arriver à « découvrir les principes qui gouvernent le caractère et la des- « tinée des nations. » Résoudre « cette importante question « (p. 14), qui, en réalité, est le fond même du sujet: Les ac- « tions des hommes, et, par conséquent, des sociétés, sont-elles « gouvernées par des lois fixes, ou sont-elles le résultat du « hasard ou d'une intervention surnaturelle ? »

A mesure que les hommes connaissent mieux la nature, dit l'auteur, — « la doctrine du hasard s'évanouit, et l'on reconnaît « que chaque événement est lié à son antécédent par un rapport « inévitable, et que, par conséquent, le monde entier for- « me une chaîne obligée, dans laquelle chaque homme peut « certainement jouer son rôle, mais sans pouvoir, en aucune « façon, déterminer par sa volonté la nature de ce rôle » (p. 16).

Or « la doctrine du hasard dans le monde extérieur cor- « respond à celle du libre arbitre dans le monde intérieur » (p. 18).

« La théorie du libre arbitre est une hypothèse métaphysique» (p. 20).

« Nous rejetons (p. 26) le dogme métaphysique du libre arbi- « tre, et nous sommes amenés à conclure que les actions des « hommes, étant déterminées uniquement par leurs antécé- » dents, doivent avoir un caractère d'uniformité, c'est-à-dire

Ici je veux seulement expliquer l'état d'esprit qui, par suite de science incomplète, arrive à ne

« doivent, dans des circonstances *précisément* identiques, ré-
« sulter *toujours précisément* de la même manière. »

Tel est, aux yeux de l'auteur, le premier principe de la philosophie de l'histoire. Telle est sa première découverte dans la recherche, *vraiment scientifique*, des lois de l'histoire : c'est que l'homme n'est pas libre, et qu'il agit *toujours* et *précisément* d'une manière purement nécessaire et fatale.

Mais voici d'autres lois.

Et d'abord, « cette grande loi sociale (p. 39), que les actions
« morales des hommes sont le produit, non de leur volition,
« mais de leurs antécédents... Que les délits des hommes (page
« 38) sont le résultat bien moins des vices du criminel indivi-
« duel que de la condition de la société dans laquelle cet indi-
« vidu est jeté. » Et l'on peut dire avec tel savant : « L'expérience
« démontre en effet, avec toute l'évidence possible, cette opi-
« nion, qui pourra paraître paradoxale au premier abord, que
« *c'est la société qui prépare le crime, et que le coupable n'est*
« *que l'instrument qui l'exécute* (ibid.). »

« Cette vérité » (p. 42), que les actions des hommes résultent uniquement, précisément, nécessairement, de leurs antécédents,
« cette vérité, pour ceux qui la comprennent, *est à la fois la*
« *clef et la base de l'histoire.* »

Tel est, selon cet esprit mutilé, le principe fondamental de la philosophie de l'homme et de l'histoire. *La négation de la liberté est la base et la clef de l'histoire !*

Je ne puis qualifier ce livre que comme un phénomène de décomposition morale et intellectuelle, où tout, à très-peu de chose près, est dénué de sens. C'est un tissu d'assertions absurdes ; et quand, de loin en loin, l'auteur essaye quelque raisonnement, il montre qu'il ne sait pas même ce que peut être un raisonnement.

Par exemple, par quel raisonnement arrive-t-il à nier le libre

pouvoir comprendre le Père qui donne les biens, qui, dans sa providence et sa bonté, est la cause première de l'histoire.

arbitre ? Le voici. Il affirme que le libre arbitre est une hypothèse métaphysique qui n'a jamais été prouvée.

A quoi l'on peut répondre par une autre assertion, savoir: que l'hypothèse physique de l'existence des corps n'a jamais été démontrée.

Si l'on prétend que l'existence des corps n'est nullement une hypothèse, mais un fait, un fait que nous voyons, je réponds que notre liberté n'est nullement une hypothèse, mais bien un fait, un fait que nous voyons et que nous sommes.

Donc le fait de la liberté, *que nous voyons et que nous sommes*, est sans comparaison plus clair et plus assuré que le fait de l'existence des corps.

Quiconque ne voit pas cela ne voit rien. Telle est notre assertion, opposée à l'assertion de l'adversaire.

Mais, après l'assertion, voici le raisonnement de M. Thomas Buckle, pour renverser ce qu'il résume très-bien, comme étant la doctrine du libre arbitre : « Tout homme, dit cette doctrine, « sait et sent qu'il est un agent libre, et aucune subtilité d'ar« gument ne peut détruire la conscience que nous avons de « posséder un libre arbitre. » A quoi l'auteur oppose ce raisonnement:

« La doctrine du libre arbitre repose sur deux suppositions « (page 21).

« Ces deux suppositions sont :

« 1° Que la *conscience* est une faculté (il s'agit de la *cons« cience de nous-mêmes*, ou du *sens intime*).

« 2° Que les inspirations de cette faculté sont infaillibles.

« Or la première supposition, quoique peut-être vraie, 'a « jamais été prouvée;

« Et la seconde est incontestablement fausse. »

Tel est le raisonnement de M. Buckle, pour renverser ce qu'il

Je ne parle pas des esprits qu'aveugle la passion, ou que le vice déprave, et qui se rendent

pose lui-même, comme étant la thèse du libre arbitre : « Tout « homme sait et sent qu'il est un agent libre. »

Quel rapport y a-t-il entre cette thèse et ce raisonnement?

Qui est-ce qui soutient cette proposition inutile, stérile, purement verbale et même fausse : « La conscience est une fa« culté ? » Personne.

Qui est-ce qui soutient que la conscience est infaillible? Personne.

On peut se tromper par la *conscience* ou sens intime, tout comme par les sens extérieurs. S'ensuit-il que le sens intime, ou nos sens extérieurs, ne nous donnent aucune certitude ?

Donc, pour renverser le fait du libre arbitre, ce fait universel, expérimental, perpétuel, et plus certain que l'existence des corps, M. Buckle introduit dans le débat deux propositions fausses que personne ne soutient.

Mais c'est encore l'un des bons raisonnements de ce penseur.

Achevons de le juger en étudiant, dans son texte, la manière dont il établit que la morale ne sert à rien.

L'auteur veut établir la philosophie de l'histoire, et les lois de l'histoire que voici.

Principe fondamental : L'homme n'est pas libre. Toutes ses actions sont un résultat nécessaire, uniquement et précisément déterminé par les antécédents.

D'où suivent ces corollaires :

La religion ne sert à rien.

La morale ne sert à rien.

Le gouvernement ne sert à rien.

Ni l'art ni la littérature ne servent à rien.

La science seule sert à quelque chose.

Or voici comment l'auteur démontre que la morale, non pas seulement la théorie morale, mais la pratique morale du bien ou du mal, ne sert à rien et ne produit rien.

Lisez la page 195. Vous y voyez d'abord ces lignes parfaite-

indignes ou incapables d'adoration ou de piété. Je parle des esprits qui portent en effet, dans leur

ment vraies et incontestables, qui anéantissent manifestement d'avance l'absurde conclusion où l'on veut arriver, savoir : que *la morale ne sert à rien :*

« Si, en premier lieu, nous demandons qu'est-ce que le pro-
« grès, la réponse semble fort simple : c'est un double progrès,
« moral et intellectuel; le premier se rapportant plus étroite-
« ment à nos devoirs, le second à notre connaissance. Voilà
« une classification qui a été souvent établie, et que personne
« n'ignore ; et, en tant que l'histoire est l'exposé des résultats,
« il n'y a pas de doute que cette division ne soit parfaitement
« exacte. Il n'y a pas de doute qu'un peuple ne fasse pas de
« progrès réels, si, d'un côté, l'accroissement de son indus-
« trie est accompagné d'un accroisement de vices, ou si, de
« l'autre, tout en devenant plus vertueux, il devient aussi plus
« ignorant. Ce double mouvement moral et intellectuel est es-
« sentiel à l'idée même de civilisation, et renferme toute la
« théorie du progrès mental. Consentir à faire son devoir, voilà
« la partie morale; savoir comment l'accomplir, voilà la partie
« intellectuelle : aussi plus ces deux parties sont étroitement
« liées, plus grande est l'harmonie avec laquelle elles fonction-
« nent, et plus les moyens sont soigneusement adaptés à la fin,
« plus le but de notre vie sera complétement rempli, et plus
« solide sera le fondement que nous poserons pour l'avance-
« ment ultérieur du genre humain. »

Voilà donc qui est bien établi ; il faut que les deux mouvements, moral et intellectuel, soient *étroitement* liés, fonctionnent *en harmonie*; il faut la marche simultanée des deux pour le progrès réel.

Il semble que tout est dit. Nullement ; car le texte, dans la même page, continue ainsi :

« Ici se présente une question très-grave, à savoir : de ces
« deux parties, ou éléments, du progrès menta , quel est le plus

intelligence, une certaine conception scientifique de l'univers, incompatible avec l'idée du Père,

« important? Car, le progrès lui-même étant le résultat de leur « double action, il est nécessaire de constater quel est celui « qui agit le plus puissamment. »

Peut-être ne voyez-vous pas où est la gravité de la question, ni pourquoi, les deux éléments devant toujours marcher ensemble, il est si nécessaire de savoir lequel des deux est le plus puissant. Consentez néanmoins à cette recherche, qui peut avoir son intérêt spéculatif. Lisez la suite du chapitre, et son résumé au commencement du chapitre suivant.

Quel sera votre étonnement, si, après avoir vu, au commencement, votre auteur affirmer de toute sa force, et comme tout à fait hors de doute, qu'il ne saurait y avoir de progrès, sans progrès des deux éléments, il prétend vous avoir donné (p. 257) la *preuve incontestable* que ni les préceptes moraux, ni le sens moral, ni la bonne volonté du bien, ni la pratique morale des bonnes actions, « n'ont pas le moindre effet sur le progrès du « genre humain » (p. 257) !

Écoutez ceci (p. 200) :

Quant « aux motifs de la morale, et aux préceptes de ce que « l'on appelle l'instinct moral, nous voyons tout de suite com- « bien petite est l'influence que ces motifs ont exercée sur les « progrès de la civilisation. »

Je n'admets pas cela. Mais on peut, sous quelques rapports, le soutenir. Avançons.

« Quoique la perfection morale ait plus de charme et d'attrait « pour le commun des hommes que la perfection intellectuelle, « cependant il faut avouer qu'à considérer le résultat final, elle « est *beaucoup moins active*, moins durable et *moins féconde* en « avantages réels... » (p. 293).

Après avoir posé cette assertion, l'auteur se félicite, ainsi qu'il suit, de la rigueur de ses déductions :

« Sans doute ces conclusions n'on rien de bien satisfaisant

avec toute idée de bonté, de sagesse, de providence, de prévoyance. J'ose dire que je connais à

« (p. 204), et ce qui les rend encore plus choquantes, c'est qu'*il* « *est impossible de les réfuter.* »

Continuant à établir « la supériorité des acquisitions intellec-« tuelles sur le sens moral (*ibid.*), » il dit (p. 210): que « *le sens* « *moral* est absolument incapable de diminuer les persécutions « religieuses, » et que, quant à la guerre, « coutume barbare « qui disparaît rapidement devant notre science » (ceci était écrit avant 1866), « le sens moral n'a contribué en quoi que ce « fût à cette grande amélioration (p. 212). »

Ces deux assertions, évidemment fausses, relatives l'une à la persécution religieuse, l'autre à la guerre, démontrent, selon l'auteur, cette assertion absurde : que *le sens moral* n'a aucune influence sur le progrès de la civilisation.

Ainsi déjà, selon l'auteur, ni les préceptes moraux, ni le sens moral, ni la perfection morale des caractères, ne contribuent en rien au progrès de l'humanité.

Mais enfin restent les actions réelles des hommes, les actes moraux, bons ou mauvais. Tant que l'on n'en vient pas à la pratique et aux effets, à l'action elle-même, je comprends encore que tout le reste soit d'une stérilité relative.

Mais les actions, les grandes, belles et bonnes actions des hommes, ne servent-elles à rien ? Et les mauvaises actions, les crimes, les guerres, la spoliation, l'homicide, et tous les résultats du crime ; tout cela n'a-t-il point d'effet, mauvais ou bon, sur la vie de l'humanité ?

Non.

« Les actions des méchants (p. 252) ne produisent qu'un mal « passager; les actions des bons, qu'un bien passager : bientôt « le bon et le mauvais disparaissent, neutralisés par les géné-« rations suivantes. »

Bien plus (p. 256) : « Le *sens moral* et les passions des hom-« mes, étant opposés à ceux des autres hommes, sont contre-

fond cet état intellectuel. C'est l'éblouissement de l'esprit arrivant pour la première fois à l'état

« balancés par eux : de sorte que, dans la généralité des affaires « humaines, on n'en voit l'effet nulle part.

« Nous avons donc la preuve incontestable que les actions des « hommes (bonnes ou mauvaises) ne produisent pas le moindre « effet sur le genre humain » (p. 257).

Voilà les conclusions de ce penseur, de cet observateur, de cet historien, qui, précisément, dans cette même page (257), se plaint de ce qu'avant lui « malheureusement l'histoire a été « écrite par des hommes entièrement au-dessous de leur « tâche ! »

Ainsi, quand chacun sait et voit que le vice tue la plupart des hommes, et ruine les individus et les peuples, on soutient que les mauvaises actions n'ont pas la moindre influence sur l'ensemble. Quand la cruelle iniquité des oppresseurs, des spoliateurs, des bourreaux, de tous les serviteurs du mal et de tous les esclaves du vice, neutralise, depuis le commencement du monde, l'immense travail des humbles et des bons, qui apportent plus qu'ils ne prennent, voici que, selon ce penseur, l'iniquité de ceux qui prennent plus qu'ils n'apportent n'a pas le moindre effet sur l'ensemble de la vie humaine. Et quand le prodigieux effort des bons, qui, chargés de l'écrasant fardeau des brutes, ont cependant marché, ont cultivé une partie de la terre, multiplié le genre humain, et, avec l'aide de Dieu, créé les sciences et imprimé au monde d'immenses élans ; quand le travail inaperçu des masses, joint au travail héroïque des grands cœurs, quoique sans cessé dévoré que les parasites et les lâches, quand tout cela, pourtant, ne cesse pas de lutter contre l'effroyable ennemi, et finit cependant par vaincre : on affirme que tout cela n'a pas le moindre effet sur l'ensemble du genre humain.

Il y a plus encore, car voici la conclusion suprême de l'auteur. C'est que, si le progrès de la civilisation consiste dans le

scientifique, à la vue claire, à la vue personnelle des premières assises de la science. En ce point

triomphe des lois mentales sur les lois physiques, le progrès ultérieur de la civilisation consiste dans le triomphe des lois intellectuelles sur les lois morales.

Il faut lire ce texte étonnant :

« De même que c'est le triomphe des lois mentales sur les « lois physiques qui marque le progrès de la civilisation, de « même *le triomphe des lois intellectuelles sur les lois morales* « *marque ce progrès* » (p. 255).

Je crois que ces citations suffisent pour juger la valeur de la philosophie de l'histoire au point de vue de l'athéisme.

Mais que l'on me permette ici de m'exprimer en toute franchise.

Je demande s'il n'est pas temps de reconnaître que nous avons aujourd'hui, vraiment, trop de tolérance pour les sots.

Je me souviens qu'un jour, dans le salon de madame Récamier, — MM. de Chateaubriand, Ballanche, Reboul, Ampère, étant présents, — un sot prit la parole, et allait commencer un discours. Il avait à peine dit trois mots, que le ton, le style, le geste, la pensée, avaient arrêté tout, et brusquement appelé l'attention. On se regardait en silence, en souriant. Mais, sans perdre un instant, d'un seul mot, avec une grâce inimitable, la maîtresse du salon avait déjà désarmé l'orateur. Celui-ci parut réfléchir quelque peu, sans comprendre, mais il sortit bientôt et il ne revint plus. Certes, nul n'avait attenté à aucun de ses droits d'homme ou de citoyen. Mais pourtant il ne revint pas, et c'est peut-être cette preuve tardive d'intelligence qui explique comment il avait pu être introduit. On comprend qu'un salon serait anéanti le jour où un seul esprit faux, sot, orgueilleux et bavard, y serait établi.

Ne pourrait-on donc pas trouver aussi, dans la république des lettres, un moyen de faire taire ces sortes d'esprits, ou tout au moins, — toujours sans blesser leurs droits d'hommes ou de

du progrès intellectuel, quelques-uns ont la faiblesse et le grand tort, dans l'orgueil ou la joie de

citoyens, — de réserver des heures, des lieux, des groupes, où ils n'entreraient pas ? Faut-il toujours subir de pareils interlocuteurs ?

Quoi ! voici qu'aujourd'hui cette espèce de gens, pourvu qu'ils soient athées, et qu'ils annoncent audacieusement quelque énormité inouïe, sont accueillis, salués, applaudis, souvent par les meilleurs ! Qui donc m'a présenté M. Thomas Buckle, je veux dire son Introduction philosophique à l'histoire de la civilisation ? Cet ouvrage m'est venu sous le plus noble, le plus gracieux et le plus intelligent patronage, présenté comme un immense travail, d'une force et d'une science accablantes, renversant tout sur son passage, et commençant à entraîner l'Angleterre entière sur ses pas.

Or, d'après ce qu'on vient de lire, on voit qu'il suffisait d'un seul coup d'œil pour classer cet infortuné.

Qu'on me permette d'ajouter qu'il est vraiment honteux pour l'Angleterre d'être, en effet, le pays du monde où l'on accueille le mieux cette espèce d'écrivains.

Mais ne parlons plus de M. Buckle, qu'en tant qu'homme je ne connais pas, et dont la volonté pratique, j'espère, fut meilleure que l'intelligence. Parlons du fruit de ses doctrines. Ces doctrines travaillent à créer peu à peu parmi nous ce que notre clairvoyant Alexis de Tocqueville appelait « une sorte d'espèce humaine nouvelle ! » Oui, par suite de groupements intellectuels, toujours suivis dans le même sens ; par suite de l'association exclusive des esprits partiellement développés, se multipliant l'un par l'autre, il se passe, en psychologie, un phénomène comparable à la multiplication des fractions : le produit est toujours moindre que les facteurs. J'aperçois aujourd'hui des générations intellectuelles d'individus qui, regardant comme nul tout ce qui n'est pas leur secte, ne vivent, ne pensent et ne s'unissent qu'entre eux, et produisent ainsi des variétés

cette lumière propre, de rejeter avec mépris toute lumière empruntée, et de nier toutes les vérités d'héritage. Bien plus, ils ont l'étrange témérité, à la vue des premières assises de la science, de nier tout le reste, et cet immense ensemble de l'édifice qu'ils ne sauraient apercevoir.

Or, quel est le premier degré de l'état scientifique de l'esprit? C'est manifestement la conception des lois. Bien comprendre qu'il y a des lois, et que toute chose est soumise à sa loi, c'est le premier pas de la science.

Mais quelles sont les premières assises de la science? Il se trouve qu'elles répondent, comme il est juste et nécessaire, aux premières assises de la réalité. Dans la Genèse de l'univers, il est certain que ce qui a paru d'abord, c'est l'ordre pure-

psychologiques de plus en plus partielles et abaissées. Nous sommes véritablement arrivés à des types d'une infériorité inattendue. Nous découvrons qu'il tend à se former une humanité inférieure, une humanité de rechute, dégradée, mutilée de l'idée de Dieu, de l'âme, du devoir et de la liberté, de la conscience et de la raison, mais portant d'autant plus de masse, d'orgueil, de convoitise et de mépris ; d'autant plus de fermeté féroce, comme Béhémoth, pour le blasphème, la négation, la destruction.

C'est cette race qui nous donne sa philosophie de l'histoire, dans le livre dont nous venons de montrer le fond.

Il est grand temps que ceux qui veulent l'intégrité de la nature humaine se réveillent et deviennent attentifs.

ment physique, métallique, mécanique et mathématique. C'est la matière soumise à l'obéissance absolue et passive, sous les lois mécaniques et géométriques. C'est la fatalité et la nécessité. La liberté n'est que la fin et le couronnement de l'œuvre.

Or, ce qui est encore certain, c'est que l'ère scientifique du genre humain, dans laquelle nous entrons depuis peu de siècles, a commencé, selon l'ordre vraiment naturel, par constituer les sciences de ce premier degré : mathématique, mécanique, astronomie, physique. Et ce qui n'est pas moins certain, c'est qu'aujourd'hui, en particulier, beaucoup d'esprits sont constitués en cet état, j'allais dire en cette *diathèse* scientifique, que l'on peut définir *l'état métallique de l'esprit.* « L'âme, « dit Bossuet, a le pouvoir d'être conforme à tout.» L'âme, ici, s'est rendue conforme au granit, c'est-à-dire à la base métallique, élémentaire et primitive qui doit un jour porter la vie, et puis la liberté, dont elle sera l'esclave et l'instrument.

Or j'avertis les penseurs qui se constituent et s'isolent dans l'état mental que je me permets d'appeler l'état métallique de l'esprit, je les avertis qu'ils se trompent. Ils sont manifestement exclusifs, et ils courent le danger de se mutiler pour toujours. J'en

connais des exemples. Ils n'ont vraiment que le commencement tout élémentaire de la science. Ils demeurent dans l'état où était la terre, avant la vie et avant l'homme. Et s'il fallait, de ce point de vue, qualifier ces intelligences, je ne pourrais pas même leur dire ce qu'un jour répondit M. Royer-Collard à un homme qui niait l'existence de l'âme : « Donc, « Monsieur, vous êtes un animal. » Je me verrais forcé d'aller plus loin et de leur dire : « Messieurs, « vous êtes des pierres ! »

De bonne foi, la pierre est-elle tout ? La grande base minérale de la vie existe-t-elle donc seule ? Est-ce que l'univers, sous vos yeux, n'est pas entré en de tout autres sphères ? Toutes les couches de la vie sont survenues, et ont couvert le sol élémentaire et granitique des débris et des monuments d'une vie de moins en moins inerte. Et voici maintenant l'homme, la raison et la liberté, la personne, l'amour et la bonté !

Amis, pourquoi rester dans cet état physique, fatal et mécanique ? Élevez-vous à l'état vital ; élevez-vous de règne en règne ; entrez dans les périodes de la vie de moins en moins inconsciente et inerte ; montez jusqu'à l'état conscient, lumineux, personnel, de la raison et de la liberté.

Mais qui donc aujourd'hui est monté, par la

science, jusqu'à ce sommet? Qui donc est arrivé, par la vérité, jusqu'à la liberté? Qui donc possède la pleine et universelle conception de l'ensemble, jusqu'à la conception de la personne et de l'amour? Qui donc, comme Jésus-Christ, a su remonter jusqu'au Père, et a pu dire aux hommes : « Je monte « vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et « votre Dieu[1] ? »

Quand la science, après beaucoup de siècles, sera remontée, en effet, jusqu'au Père qui est dans le Ciel, jusqu'au Père et à la bonté, à la sagesse et à la Providence, jusqu'à l'amour, qui est assurément le principe et la fin des choses, alors on comprendra que le tout de la vie était dans ces simples paroles : Cherchez, demandez et frappez, travaillant avec équité, l'un pour l'autre, et tous les biens vous seront donnés par votre Père qui est au ciel. Alors, les esprits scientifiques, devenus complets, et conformes à tout l'univers et à Dieu même, reviendront, mais dans une lumière magnifique, aux formules des petits, des humbles et des simples, qui, avec émotion et adoration, disent : « Mon Père! » Ils verront que les bons cœurs étaient, depuis le commencement du monde, en possession

[1] Joan., xx, 17.

de cette vérité substantielle et entière que les penseurs partiels, commençants de la science, étaient hors d'état de saisir.

Si vous entrevoyez quelque lumière dans les pages qui précèdent; si mes affirmations ont le bonheur d'exciter en quelque chose votre attention, accordez-moi, je vous le demande, une heure de votre temps. Faites le facile travail que voici : apprenez par cœur et, dès le début de cette lecture, veuillez graver fortement dans votre mémoire, mot pour mot, les paroles d'Évangile qui déclarent le tout de la vie; et croyez que vous aurez fait un bien grand progrès quand vous commencerez à les comprendre [1]. C'est à quoi je veux vous aider, et m'aider moi-même en méditant de plus en plus avec vous sur toutes ces choses.

[1] Voici ces paroles dans le texte : c'est la conclusion du Discours sur la montagne. Elles sont en français, ci-dessus :

« Petite, et dabitur vobis: quærite, et invenietis: pulsate, et « aperietur vobis. Omnis enim qui petit, accipit; et qui quærit, « invenit, et pulsanti aperietur.

« Aut quis est ex vobis homo, quem si petierit filius suus pa- « nem, numquid lapidem porriget ei? Aut si piscem petierit, « numquid serpentem porriget ei? Si ergo vos, cum sitis mali, « nostis bona data dare filiis vestris: quanto magis Pater ves- « ter, qui in cœlis est, dabit bona petentibus se? Omnia ergo « quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. « Hæc est enim lex, et prophetæ. » (Matth., VII, 7-12.)

CHAPITRE III.

LE POINT D'APPUI DE L'ESPÉRANCE.

I.

« A quoi sert, » disent les insensés, « cette mo-« rale individuelle qui demande la sobriété, la « tempérance, la chasteté, et remplit l'âme de « continuels scrupules? Je comprends la justice, « et le respect d'autrui. Mais je suis maître de « moi-même; et pourquoi lutter contre moi, con-« tre ma nature et sa pente? »

Voilà ce qui se dit dans presque tous les cœurs; et voilà ce que j'ai entendu dans le mien. Or je veux vous donner la raison de la lutte, la raison la plus digne de toucher les hommes de nos jours.

C'est que ce grand progrès des sociétés, vers lequel tendent toutes les nations, ce progrès de justice sociale qui, dans les siècles où nous entrons, est et sera de plus en plus la grande pensée de tous les hommes de cœur; ce progrès que Dieu veut, et que le genre humain pressent, est absolument impossible sans un très-décisif progrès de cette morale individuelle, banale, quotidienne et ancienne, que l'on méprise comme inutile. Cette morale seule diminue le nombre des hommes de joie et des hommes de proie, obstacles à tout progrès, destructeurs de tout bien, et voleurs du travail commun. Et j'ajoute aussitôt qu'à son tour, ce progrès moral est aussi manifestement impossible, sans un grand progrès religieux, que le mouvement des machines est impossible sans la force et le feu.

Or, ce qu'on veut, c'est un progrès social. Voilà l'attrait des intelligences et des cœurs, des individus et des peuples. Voilà le désir qui deviendra le point d'appui des forces héroïques que recèle l'âme humaine. Eh bien! les tribuns mêmes, aujourd'hui, proclament que l'ordre, la liberté et la prospérité sont, partout et toujours, proportionnels à la moralité. Et par moralité ils entendent, comme nous, la sobriété, le travail, la chasteté,

la vie pure et austère de la famille, et la recherche du bonheur dans les joies de l'esprit et de l'âme[1].

Voilà donc aujourd'hui, pour la plupart des âmes, le ressort de la vie morale : c'est le désir de transformer la société dans la justice.

Grâce à Dieu, ce sentiment existe en beaucoup d'entre nous, et Dieu, j'espère, le bénira de plus en plus. Qu'est-ce autre chose que l'esprit évangélique même? Qu'est-ce autre chose qu'un souf-

[1] Proudhon : *De la justice dans la Révolution et dans l'Église*, t. III, p. 535.

« Tout mouvement, soit en bien, soit en mal, qui s'accomplit « dans l'ordre moral, entraîne, à moins d'une réaction énergi- « que, un mouvement analogue dans l'ordre économique, et « *vice versâ* ; ainsi l'on peut prendre chacun de ces mouvements « comme énonciation et mesure de l'autre, observer, par « exemple, dans une statistique de la population et de la ri- « chesse, comme en un miroir, l'état de la conscience publique « et les effets de la solidarité morale,

« Ainsi, que, par l'effet de cet entraînement à la volupté dont « nous avons, dans nos dernières Études, expliqué la marche, « la population commence à se détourner du mariage et de la « famille ; que la fièvre du luxe et des jouissances, compagne « ordinaire de la volupté, s'empare des hautes classes, et des- « cende ensuite jusqu'aux derniers rangs ; que les moyens or- « dinaires de la production ne répondent plux aux besoins; que « la justice, faussée par le scepticisme et les perturbations de « la politique, ne suffise plus à contenir l'égoïsme, alors l'équi- « libre détruit dans l'ordre moral ne tardera pas à l'être dans « l'économie, et l'on peut prévoir ce qui arrivera... »

fle du Saint-Esprit, sollicitant les nations chrétiennes, et les ramenant par sa grâce, pendant que les lettrés disputent, à l'amour de Dieu et des hommes?

Voilà la propre base de la morale. Si toute la loi morale et religieuse se ramène, comme le dit l'Évangile, à l'amour de Dieu et des hommes, deux préceptes qui n'en font qu'un; si saint Paul résume bien l'Evangile quand il dit : « Toute la « loi est dans un seul mot : Tu aimeras ton prochain « comme toi-même[1]; » si Jésus-Christ a dit en termes beaucoup plus précis, et dont nous verrons l'étendue scientifique immense : « Tout ce que vous « voulez que les hommes fassent pour vous, faites-« le pour eux : voilà la loi; » si tout cela est vrai, nous voici donc poussés par cet esprit contemporain, qui est le fond providentiel du siècle, à l'accomplissement de la loi. Dieu soit loué!

II.

Mais, s'il s'agit du bien social et des progrès du monde, je sais les tristes ennemis qui vous arrêtent

[1] Rom., XIII, 8.

au début d'un pareil discours, savoir : la négation chagrine et l'absurde utopie.

Échappons à leurs cris impuissants, et allons, s'il se peut, à la science.

Écoutez : voici un mystère que j'ai bien longtemps ignoré, et dont je n'aperçois qu'aujourd'hui enfin la splendide beauté.

Le voici : c'est qu'en toutes choses, notre Père a plus fait pour nous que nous ne le savons.

Nous sommes plus près de tous les biens que nous n'osons le soupçonner ! Nous ne sommes séparés du ciel et de la terre promise que par un obstacle moral moins fort que notre liberté.

Tout est donné ; mais l'homme ne sait pas encore prendre. Notre aveugle ignorance, notre tristesse ingrate, ne savent pas voir que, dans tous les ordres de choses, même dans l'ordre social, Dieu nous donne tout; tout nous est préparé [1].

« Si vous saviez le don de Dieu [2], » dit l'Évangile : parole universelle, vraie toujours et partout.

« Vraiment Dieu même est en ce lieu, » s'écrie le patriarche dans sa vision, et moi, je l'igno-

[1] La fin de ce chapitre est la seule partie du présent ouvrage qui ait été déjà publiée, et empruntée au petit volume intitulé: *Le premier et le dernier livre de la morale, ou seconde partie des* SOURCES.

[2] Si scires donum Dei ! Joan., IV, 10.

rais[1]. » Oui, nous ignorons, presque tous, ce qu'il y a de saint et de sacré dans le monde présent, tel qu'il est.

La vie des hommes sur terre n'est pas plus livrée au hasard que celle de la nature, ou que la vie des astres.

La bonté de Dieu donne tout germe, et ses saintes lois providentielles travaillent à tout développer.

Que manque-t-il donc? où est le mal, où est l'obstacle?

Le voici : c'est notre aveuglement et notre iniquité! Il n'y a que cet obstacle unique, que ce seul ennemi à combattre, pour que tout bien se développe.

Toute la loi du travail humain se résume en cette divine parole, qui est à la fois et la loi du travail, et le texte de la justice.

Or, à la condition de la justice, et du travail dans la justice, tout est donné de plus en plus abondamment. Oui, tout le reste sera donné, ou plutôt tout n'est-il pas déjà donné?

Le pain du corps nous est donné. La chaleur est donnée à nos membres, la lumière à nos yeux.

[1] Vere Dominus est in loco isto, et ego nesciebam. Gen., xxviii, 16.

Les germes sont donnés à profusion au vaste sein de la nourrice du genre humain. L'eau, l'électricité, la lumière, la chaleur, la fécondité, lui sont versés à flots.

Le lait maternel est donné aux lèvres de l'enfant, dès qu'il peut l'attirer et le prendre ; et quand il ne pouvait rien prendre, le sang lui-même, complet et pur, était donné : le sang providentiel et maternel coulait en lui, sans lui.

Et, quant à la lumière de la raison, elle illumine tout homme venant en ce monde. La vérité aussi nous est donnée ; la certitude nous est inoculée. Mais l'inquiétude ingrate et sophistique de nos esprits s'en dégage et s'échappe ; et la réflexion maladroite et défiante, par je ne sais quel aveugle effort, parvient au doute et à l'erreur.

Pourquoi Dieu n'aurait-il pas fait pour le cœur et pour l'esprit de l'homme ce qu'il a fait manifestement pour son corps ?

La vraie sagesse est donnée dans ses bases nécessaires ; et les sophistes, qui cherchent à créer le commencement de la sagesse, sont d'inintelligents ingrats.

La vraie religion est donnée, et, s'il est évident que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu,

j'en conclus que la parole de Dieu est au milieu de nous, aussi bien que le pain : je dis qu'elle couve le monde, et qu'elle atteint, explicitement ou implicitement, tous les hommes. La religion est vraie. Il n'y a qu'une seule religion. C'est celle qui est entière, universelle, de tous les temps et de tous les lieux. Oui, la vraie religion est au milieu de nous, richement répandue, comme les bienfaits de la nature. Oui, Dieu même s'est donné. Oui, le céleste idéal, le bien suprême qu'appelle tout cœur et que rêve tout esprit, c'est-à-dire Dieu, Dieu s'offre à nous, s'incarne, s'unit à l'âme et à l'esprit, s'unit à l'homme entier, se donne à respirer comme l'air [1], se distribue en nourriture et en breuvage : sang immortel de la vie à venir, qui, dans cette vie terrestre, pénètre en nous, sans nous, — comme dans la vie préparatoire, antérieure à notre naissance, le sang providentiel et maternel entrait en nous, sans nous.

Et, de nos jours surtout, les biens nous sont donnés jusque dans les détails du luxe. Sans parler des admirables beautés de l'art, la vraie science aujourd'hui est à nous dans son riche et solide commencement. D'immenses régions de vérités

[1] Spiritus oris nostri Christus.

merveilleuses et fécondes sont accessibles à tous les hommes. L'immense domaine des sciences mathématiques offre à l'esprit humain un monde indéfini d'infaillibles affirmations, applicables à la domination de la nature. La forme du ciel visible est connue dans le détail de ses mouvements et dans le principe de ses lois. On calcule la distance des astres : on sait leur poids. Puis enfin viennent les merveilles contemporaines des applications de la science, et, avant tout, l'espace vaincu par l'homme, et le genre humain ramené à n'avoir plus qu'une seule demeure, où bientôt tous les hommes pourront s'entendre comme dans une assemblée.

III.

Et, après tout cela, les amis de l'humanité, les cœurs altérés de justice, ceux qui contemplent la société humaine, et qui, comme Jésus-Christ lui-même, pleurent à la vue de ses souffrances, ces âmes généreuses, lumineuses entre toutes, ne soupçonneraient pas que là aussi, je veux dire dans l'ordre social, d'innombrables biens sont à nous, et que de puissantes et saintes lois vivent et travaillent pour le développement de ces biens !

Ils ne soupçonneraient pas que le mal, que l'obstacle, c'est notre aveugle ingratitude qui ne voit pas les biens, n'en comprend pas les germes, et foule aux pieds les lois! Ils n'auraient pas la joie de découvrir que notre tâche est simple : anéantir l'obstacle de l'injustice, c'est-à-dire pratiquer simplement d'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné, les grandes lois morales nécessaires, éternellement connues, sensibles à toute conscience, visibles à toute raison! Ils ne comprendraient pas enfin qu'en cherchant la justice toute seule, tout est donné ou nous sera donné!

O ami! entendez donc bien, avec la sainte et pleine logique du cœur, avec la saine raison de la nature non mutilée, que, puisque vous avez trouvé dans ce monde, en y venant, cette merveilleuse création de Dieu, la famille, et, par l'amour paternel et la providence maternelle, la vie donnée à ce qui n'était pas, entretenue et supléée en qui ne pouvait pas, — par cela seul, il est certain qu'il y a une éternelle et toute-puissante paternité, pour tous les hommes unis, aussi bien que pour l'homme isolé.

Il y a une paternité, une famille, une patrie invisible qui veille sur nous, c'est-à-dire sur toute

l'humanité; famille qui d'abord nous donne tout, sans nous, et qui développe tout ensuite, avec nous et par nous, si nous n'y mettons pas d'obstacle et si nous voulons travailler.

IV.

Espérons, ô mon frère, que cette sérénité du regard qui voit ces choses va se joindre à votre zèle et à votre courage. L'homme et le monde, en s'élevant, marchent de la terreur à la confiance, en même temps que de l'aveuglement à la lumière. La lumière montre la beauté des choses que cachaient les ténèbres. Un des vices, trop peu remarqué, de la nature humaine, c'est l'esprit de blasphème, cet esprit qui dénigre, qui voit noir et qui parle noir. « Si vous avez la vie nouvelle, « dit saint Paul aux chrétiens, déposez l'aigre « levain de la vieille forme : colère, indignation, « malignité, blasphème. » Oui, à mesure que l'homme se renouvelle en Dieu, le blasphème cesse, et la reconnaissance vient avec la lumière. L'homme cesse de voir en noir ce jardin de la terre, de blasphémer la vie et son auteur. Peu à peu il découvre l'immense beauté des choses, et dans les biens présents la magnificence des pro-

messes. Gardons-nous de nos impatiences idéales vers la perfection absolue, et du mépris des biens présents et relatifs. Que d'hommes se tuent corporellement par la recherche d'une santé parfaite, par le mépris et par la stagnation des forces suffisantes qu'ils ont, mais qu'ils n'emploient pas! Et, dans la vie des âmes, que d'âmes, au moment où Dieu les inspire, s'éloignent de Dieu par je ne sais quelle froideur chagrine, sous prétexte d'indignité, en attendant un temps meilleur ! Et quand on a perdu, dans l'ingrate inertie, ses forces d'âme ou de corps, on sent alors, qu'avant cette perte, on possédait la vie assez pour conquérir la vie plus abondante. Quant à moi, je sais, par une longue expérience, qu'un des plus grands obstacles de ma vie a été l'ignorance et le dédain du bien présent. On attend un présent meilleur pour l'exploiter, et ce présent meilleur ne peut venir que du présent réel et actuel que l'on délaisse et que l'on détruit. Et les méchants par leur noir et sinistre esprit, et les bons par leur impatience exaltée ou par leur inquiétude ingrate, conspirent dans ce dédain.

La vraie sagesse, dans la sérénité, voit autrement. Elle voit dans l'homme et dans le monde trois choses : des germes magnifiques, des lois

qui développent les germes, et l'obstacle moral qui les arrête. Elle voit, qu'en tout, l'état du monde, des peuples et de chaque homme, est tout ce que comporte la vie morale qu'on a. Vous parlez d'esclavage! Êtes-vous capables de liberté? Soyez capables de liberté, et dites : Que la liberté soit! la liberté sera, et tout le reste ainsi.

Il n'y a donc pas lieu d'applaudir à la sombre violence qui brise et tue pour arriver à vivifier. Il n'y a pas lieu de détruire la société contemporaine pour la refaire sur un plan meilleur. Il serait bon de renoncer à ces risibles et impuissants efforts de génie fou, d'héroïsme effaré, qu'on dépense à créer l'organisation sociale véritable. L'organisation sociale véritable, ô mon frère, bien avant que vous ne fussiez né, est depuis l'origine créée de Dieu et donnée de Dieu dans ses bases essentielles, et dans les lois qui la développent; tout aussi bien que l'organisation de votre corps était créée de Dieu, dans le sein maternel, bien avant qu'il ne vous fût possible de le savoir ou de le vouloir.

Encore une fois, comprenez-le. Ce qui se fait en nous et dans le monde, sans nous ou malgré nous, par la bonté de Dieu et par ses lois providentielles, est toujours beaucoup plus de la moitié

de l'œuvre. Nous, nous avons à saisir, à comprendre, à suivre, à obéir et à continuer. Mais surtout, — là est notre grandeur et notre royauté, — nous avons à connaître et à vaincre, par la raison et par la liberté, et par d'héroïques entreprises, l'obstacle moral, qui s'interpose entre l'homme et les dons de Dieu.

Donc la morale, la morale absolue, nécessaire, évidente, la justice, en un mot, voilà, dans tous les ordres de choses, la sainte et simple condition de tout progrès et de tout bien.

CHAPITRE IV.

DIVINE PRÉPARATION DE JUSTICE DANS LE MONDE.

Non, vous ne pouvez rien pour vos frères qui souffrent, eux-mêmes ne peuvent rien, sans un sincère effort de régénération morale. La loi morale est la voie de tout bien futur, et la source visible des biens présents. Suivez-moi donc, venez contempler avec moi l'état des hommes, les dons de Dieu dans la vie sociale, les admirables lois providentielles qui gouvernent cet ordre, et puis l'obstacle et son affreuse puissance; et puis enfin l'évidente loi d'éternelle justice, plus puissante que l'obstacle, si nous avons quelque bonne volonté.

Étudions d'abord ce qu'il faut appeler : *la divine préparation de justice dans le monde.*

I.

En toute chose, Dieu commence. En tout acte, il nous meut d'abord, pour nous apprendre à nous mouvoir. Dieu prépare sourdement nos pensées, aussi bien que nos volontés. C'est à nous de nous achever, à nous d'apprendre à penser clairement, à vouloir librement. La nature donne à notre corps, puis à notre âme, d'abord la vie impersonnelle, préparatoire, pour que, par notre effort, notre vie personnelle se déploie, dans notre corps, en mouvement et sensibilité, puis, dans notre âme, en raison et en liberté.

C'est même chose pour la vie sociale, qui est d'abord impersonnelle, nécessaire, inévitable, indélibérée, antérieure à toute institution. C'est là ce qu'il faut nommer la préparation de justice dans le monde : sorte de justice forcée, ayant ses lois et sa sanction, où Dieu nous tient la main, pour nous apprendre peu à peu à être justes par nous-mêmes, par choix et par raison. L'homme passe alors de la justice forcée à la justice connue, voulue, développée dans la liberté.

Voici comment Dieu organise cette société inévitable antérieure à toute institution délibérée.

Le genre humain est, à l'image de Dieu, une pluralité de personnes destinées à l'amour, à l'union dans la liberté.

Mais chaque personne n'est pas seule et à part en présence du tout.

La multitude des personnes s'unit, dans l'unité du genre humain, par deux degrés intermédiaires d'union, qui sont la famille et la patrie : deux choses sacrées, d'institution naturelle et divine, et qu'on n'abolira jamais.

L'humanité n'aurait été qu'une masse vivante à peine organisée, si elle n'avait été divisée en nations, ces grands organes distincts, qui font la vie du tout, par contraste et par communion. Et les nations elles-mêmes n'auraient été que des organes informes, si elles n'eussent été composées de ces lignes suivies, de ces fibres continues et solides, que forme la famille dans sa durée.

Dieu institue les nations, comme il institue la famille : *Divisit Deus orbem secundum nationes.* Il distribue aux races humaines les parties de la terre qu'elles sont chargées de cultiver. Il donne à chaque peuple une patrie à garder, à embellir, à glorifier. La patrie à son tour, qui doit vouloir la

liberté dans l'unité, et la force dans chaque partie, la patrie en tout temps et en tout pays, sauf exception bizarre, respecte le droit sacré de cette organisation naturelle, qui donne à la famille, par l'héritage, la consistance et la perpétuité.

Tel est le groupement physique du genre humain. Les hommes sont groupés comme les astres. Puis, comme pour les astres aussi, Dieu a mis dans les âmes une force unique, d'où sortent tous les mouvements. Cette force universelle, c'est le désir nécessaire du bonheur, le besoin de la vie, et de la vie toujours plus abondante.

Cette force lie ensemble les hommes, comme l'attraction les astres, car les hommes, comme les astres, reçoivent la vie les uns des autres. Tout homme veut incessamment quelque chose de tout autre, ne serait-ce que l'honneur, l'estime, l'amour : c'est l'attraction humaine. Qu'ils fassent aux autres ce qu'ils en attendent : c'est la loi de cette attraction : « Tout ce que vous voulez que « les hommes fassent pour vous, faites-le pour « eux. »

Quels effets produirait cette force, si elle se déployait dans la justice et dans l'amour, comme Dieu le demande à l'homme libre !

II.

Mais voici qui est magnifique. C'est que, malgré l'obstacle énorme de nos vices, de nos crimes et de nos erreurs, la société humaine vit et se développe : tant est grande et féconde la force des lois de Dieu. Or en ce temps de crise, où Dieu nous fait sentir le besoin d'une plus grande justice, combien on se sent de courage à travailler, à espérer, quand on voit tout ce que Dieu donne, tout ce qu'il suffirait de ne pas perdre, et cette fécondité surabondante qui, malgré nous, élève et multiplie toujours la vie humaine, comme l'énorme surabondance des germes dans la nature multiplie les espèces malgré nos destructions !

Mais, dira-t-on, comment cela peut-il se faire? Comment Dieu peut-il nous bénir et nous développer en quelque sorte malgré nous? Le voici : c'est que l'homme est forcé, dans certaines limites nécessaires, de pratiquer la justice et l'amour. Il y a une justice nécessaire, et un amour inévitable parmi les hommes. Ici est la beauté de la forme sociale que Dieu crée, l'harmonie des lois qu'il impose, et cette justice préparatoire que Dieu fait régner par la force.

Dès l'origine, chez tous les peuples, soit qu'on le sache, soit qu'on l'ignore, s'opère cette admirable loi de solidarité qui veut que tous les hommes, sous peine de mort, travaillent tous pour tous : loi qui plus tard, accomplie librement, sera la justice même, et la charité même.

Ce n'est pas que, dès l'origine, le mal, la division, l'homicide ne soient dans le monde. Dès la première génération commence la race des meurtriers, des fugitifs, des séparés, des dispersés, la race de décadence, lignée sauvage, dont l'histoire et le caractère se résument en deux mots : l'homicide et la faim.

La dispersion, sur notre terre, commence dès l'origine, mais aussi et d'abord commence la société. La dispersion s'étend et se morcelle dans tous les sens, et va se consumer et se détruire dans le désert. Mais l'assemblée des fils de Dieu, la race de ceux qui sont ensemble, grandit aussi pour envahir la terre, que la faiblesse des dispersés ne saurait cultiver ni peupler.

Regardons vivre cette société fondamentale, créée de Dieu : la même chez tous les peuples. Cherchons ses lois.

III.

Il est visible que la dispersion sauvage, où règnent sans contre-poids l'homicide et la faim, se consume et s'annule d'elle-même dans la stérilité. Mais que devient la société ? J'entends par société tout peuple organisé selon les lois divines fondamentales, qui s'établissent et se maintiennent spontanément. La société, mêlée de mal et d'imperfection, s'avance-t-elle vers le bien croissant? Y a-t-il dans toute grande nation régulière une force qui la porte au progrès, une force médicinale, — *vis medicatrix*, — qui ne cesse d'absorber le mal ? Ou bien, comme on l'a dit aussi, y a-t-il dans toutes la nations un venin qui fermente, et les pousse à la décadence ?

Pour moi, quoique l'expérience historique semble parfois le démontrer, je ne saurais admettre l'existence de ce venin mortel. Ma raison et ma foi s'y opposent. « Dieu, » dit le livre de la Sagesse confirmant le désir de ma raison, « Dieu a « fait guérissables les nations de la terre, et il n'y « a point en elles de venin qui les tue [1] : — *Et non* « *est in illis medicamentum exterminii.* »

[1] Sanabiles fecit Deus nationes orbis terrarum, nec est in illis medicamentum exterminii. Sap., I, 14.

Il n'y a, dans le sein des nations, ni ce venin mortel, ni ce baume triomphant. Il y a dans les peuples, comme dans les hommes, la liberté.

« Dieu, » dit l'Écriture sainte, « Dieu a d'abord « constitué l'homme ; puis il lui a donné sa loi ; « puis il lui a donné la liberté ; la vie et la mort « sont devant lui ; il aura celle des deux vers la- « quelle il tendra la main[1]. »

Pour les peuples comme pour chaque homme, la vie, la mort, le progrès ou la décadence dépendent d'un seul principe, la libre et raisonnable pratique de la loi, ou bien le mépris de la loi : justice ou injustice.

Il semble que Dieu nous ait placés dans un second paradis terrestre, en nous disant : Ici encore vous jouirez de beaucoup de biens, de biens toujours croissants, à condition de m'obéir en ce seul point : Vous ne mangerez point du fruit de l'injustice.

A cette seule condition, par la naturelle organisation que Dieu donne, la société humaine est comme un germe qui se développe. Elle aussi, à

[1] Deus ab initio constituit hominem et reliquit illum in manu consilii sui. Adjecit mandata et præcepta sua : ante hominem vita et mors, bonum et malum : quod placuerit ei, dabitur illi. Eccli., xv, 14.

sa manière, est ce royaume de Dieu dont parle l'Évangile, qui, comme le grain de sénevé, est d'abord le plus petit germe, puis devient l'arbre immense qui couvre la terre de son ombre, et nourrit tout.

IV.

Si, déchirant le voile aveugle de l'habitude, nous savons regarder l'organisation naturelle des sociétés, vous comprendrez, je crois, ce que j'affirme, à la suite d'un homme de génie, que sa patrie elle-même ne connaît pas encore[1] : « Dieu « n'a pas déployé dans le mécanisme social moins « de bonté touchante, d'admirable simplicité, de « magnifique splendeur, que dans la mécanique « céleste. »

L'unique besoin de vivre, l'unique attrait de l'homme pour le bonheur, est la force qui explique tout, et le détail des mouvements et toute leur harmonie.

D'abord, quant à l'origine même de la vie, la nécessité absolue et physique de l'union pour propager la vie n'est-elle pas le premier bienfait? Ne

[1] Bastiat.

comprenez-vous pas le sens de ce mystère : Le bonheur cherché dans l'union produit, propage et multiplie la vie ?

Méditez ce partage merveilleux du genre humain en deux moitiés qui s'aiment inévitablement, qui s'aiment d'un amour à la fois libre et nécessaire, à la fois physique, et moral, et intellectuel : amour qui déploie la famille et qui, groupant les hommes plusieurs en un, triple ou plutôt décuple pour chacun le courage et l'effort, le travail et la vie.

Comprenez-vous l'enthousiasme du premier couple au moment où ils se virent deux? Être deux, qui ne peuvent pas ne pas s'aimer ! Que pensez-vous de cette incomparable invention du génie absolu? Quelle splendeur! quelle révélation! Mais que dire de l'instant où ils virent naître de leur sang un homme nouveau? Comprenez-vous leur religieux étonnement, leur sainte reconnaissance en présence de ce don du ciel ? Comprenez-vous l'héroïsme de leurs efforts pour la défense et le triomphe de ce progrès absolument inespéré, de cette créature vivante sortie d'eux?

Le premier effet de l'attrait du bonheur, c'est donc le groupement, c'est la société même.

L'homme naît groupé; tout homme commence dans le sein et dans les bras d'un autre.

Et ce fait social. primitif, fondamental, dont presque tout dérive, est produit partout et toujours par le plus naturel et le plus puissant des attraits. Ils naissent ensemble, ils sont ensemble, ils sont forcés de rester ensemble; chacun nécessairement veut vivre, et veut en faire vivre plusieurs.

Ici déjà ils pratiquent par instinct et comme par la force du sang ce qui, plus tard, pratiqué dans la liberté, sera la justice même. « Tout ce « que vous voulez que les hommes fassent pour « vous, faites-le pour eux. » Ici, dans ce petit groupe nécessaire, qui est la famille, chacun, par une vertu innée, aime autrui comme soi-même, chacun fait à autrui ce qu'il voudrait qu'on fît pour lui.

Isolés, ils mourraient à l'instant. Réunis, ils croissent et grandissent. Plusieurs ensemble ne s'additionnent pas seulement, mais ils se multiplient : deux produisent dix, dix produisent cent, et cent produisent dix mille ; et cela est vrai soit du nombre des hommes, soit de la quantité de vie, de puissance, d'effet utile produit pour tous dans tous les sens. Mais pourquoi? Précisément parce qu'ils sont ensemble, et plusieurs. Étant

plusieurs, ils travaillent avec amour; étant plusieurs, ils ont des facultés diverses; ils partagent le travail; chacun fait dix fois mieux et dix fois plus d'un travail suivi, qu'il ne ferait dix variétés de travail. Mais, puisqu'ils sont ensemble, le travail de chacun est pour tous, et cela forcément. En sorte que, de compte fait, chacun, si l'on est dix, recueille par le travail d'un jour ce que seul il ne pourrait faire en dix jours. Et cette étonnante proportion grandit de telle manière avec le nombre et avec le temps que bientôt, dans l'état social, chaque homme, par le travail d'un jour, recueille ce qu'à lui seul il ne pourrait produire en toute sa vie. « Il faut donc que le mécanisme social « soit bien ingénieux, bien puissant, puisqu'il « produit ce singulier résultat, que chaque homme, « même celui que le sort a placé dans la condition « la plus humble, recueille plus de biens en un « jour qu'il n'en pourrait produire en plusieurs « siècles [1]. »

Voilà ce qui est sous nos yeux; mais cet admirable prodige est si connu, si nécessaire et si patent qu'à force d'habitude on ne l'aperçoit plus [2].

[1] Bastiat, *Harmonies économiques*, p. 25.

[2] Veuillez cependant l'étudier dans cet exemple particulier: « Prenons un homme appartenant à une classe modeste de la

Ainsi, vous le voyez, chacun pour vivre, notez ceci, est forcé de pratiquer ce charmant texte de

« société, un menuisier de village, par exemple, et observons
« tous les services qu'il rend à la société et tous ceux qu'il en
« reçoit; nous ne tarderons pas à être frappés de l'énorme dis-
« proportion apparente.

« Cet homme passe sa journée à raboter des planches, à fa-
« briquer des tables et des armoires; il se plaint de sa condi-
« tion, et cependant que reçoit-il en réalité, de cette société,
« en échange de son travail ?

« D'abord il s'habille, et il n'a personnellement fait aucune
« des nombreuses pièces de son vêtement. Or, pour que ces
« vêtements, tout simples qu'ils sont, soient à sa disposition, il
« faut qu'une énorme quantité de travail, d'industrie, de trans-
« ports, d'inventions ingénieuses, ait été accomplie.

« Il faut que des Américains aient produit du coton, des In-
« diens de l'indigo, des Français de la laine et du lin, des Bré-
« siliens du cuir ; que tous ces matériaux aient été transportés
« en des villes diverses, qu'ils y aient été ouvrés, filés, tissés,
« teints, etc.

« Ensuite, pour que le pain qu'il mange lui arrive chaque
« matin, il faut que des terres aient été défrichées, closes, la-
« bourées, fumées, ensemencées ; il faut que les récoltes aient
« été préservées avec soin du pillage ; il faut qu'une certaine
« sécurité ait régné au milieu d'une innombrable multitude ; il
« faut que le fer, l'acier, le bois, la pierre aient été convertis
« par le travail en instruments de travail ; que certains hom-
« mes se soient emparés de la force des animaux, d'autres du
« poids d'une chute d'eau, etc. : toutes choses dont chacune,
« prise isolément, suppose une masse incalculable de travail
« mise en jeu, non-seulement dans l'espace, mais dans le temps.
« Depuis des siècles on travaille pour lui, et par toute la terre
« on travaille pour lui.

« Cet homme ne passera pas sa journée sans employer un

la Sainte Écriture : « Dieu a chargé chaque « homme du soin de son prochain : *Unicuique*

« peu de sucre, un peu d'huile, sans se servir de quelques us- « tensiles — ses outils.

« Il enverra son fils à l'école, pour y recevoir une instruction « qui, quoique bornée, n'en suppose pas moins des recherches, « des études antérieures, des connaissances dont l'imagination « est effrayée.

« Il sort, il trouve une rue pavée et éclairée.

« On lui conteste une propriété, il trouvera des juges pour le « maintenir dans ses droits, des officiers de justice pour faire « exécuter la sentence : toutes choses qui supposent encore des « connaissances acquises, par conséquent des lumières et des « moyens d'existence.

« Il va à l'église : elle est un monument prodigieux, et le livre « qu'il y porte est un monument peut-être plus prodigieux en- « core de l'intelligence humaine. On lui enseigne la morale, on « éclaire son esprit, on élève son âme ; et pour que tout cela « se fasse, il faut qu'un autre homme ait pu fréquenter les bi- « bliothèques, les séminaires, puiser à toutes les sources de la « tradition humaine, qu'il ait pu vivre sans s'occuper directe- « ment des besoins de son corps.

« Si notre artisan entreprend un voyage, il trouve que, pour « lui épargner du temps et diminuer sa peine, d'autres hom- « mes ont aplani, nivelé le sol, comblé des vallées, abaissé des « montagnes, joint les rives des fleuves, amoindri tous les frot- « tements, placé des véhicules à roues sur des blocs de grès ou « des bandes de fer, dompté les chevaux ou la vapeur, etc.

« Il est impossible de ne pas être frapppé de la disproportion, « véritablement incommensurable, qui existe entre les satisfac- « tions que cet homme puise dans la société et celles qu'il « pourrait se donner, s'il était réduit à ses propres forces. J'ose « dire que, dans une seule journée, il consomme des choses « qu'il ne pourrait produire lui-même dans dix siècles.

« Ce qui rend le phénomène plus étrange encore, c'est que

« *mandavit Deus de proximo suo.* » « Notre orga-
« nisation est telle que nous sommes tenus de
« travailler les uns pour les autres, sous peine de
« mort et de mort immédiate [1]. »

Ce qui est la formule de l'amour, est en même temps la loi de la nécessité. On le fait par force d'abord, Dieu nous tenant la main ; plus tard on le fera de tout son cœur et de tout son esprit.

Il y a plus. L'homme en un sens, sans le savoir ni le vouloir, par l'admirable organisation sociale que Dieu donne, l'homme, par la seule nécessité de vivre, pratique ce qui est l'expression du plus intelligent, du plus immense amour évangélique.

« tous les hommes sont dans le même cas que lui. Chacun de « ceux qui composent la société a absorbé des millions de fois « plus qu'il n'aurait pu produire ; et cependant, ils ne se sont « rien dérobé mutuellement. Et si l'on regarde les choses de « près, on s'aperçoit que ce menuisier a payé en services tous « les services qui lui ont été rendus. S'il tenait ses comptes avec « une rigoureuse exactitude, on se convaincrait qu'il n'a rien « reçu sans le payer au moyen de sa modeste industrie ; que « quiconque a été employé à son service, dans le temps ou dans « l'espace, a reçu ou recevra sa rémunération.

« Il faut donc que le mécanisme social soit bien ingénieux, « bien puissant, puisqu'il conduit à ce singulier résultat, que « chaque homme, même celui que le sort a placé dans la condi- « tion la plus humble, a plus de satisfactions en un jour qu'il « n'en pourrait produire en plusieurs siècles. » *Ibid.*, p. 25.

[1] Bastiat, *Harmonies*, p. 85.

C'est le mot de saint Chrysostome : « O hommes, vous n'avez pas seulement à répondre de votre salut personnel : vous avez à répondre du monde entier : *Non de vestra tantum salute, sed de universo orbe vobis ratio reddenda est.* »

Oui, par la loi vulgaire et nécessaire de l'échange et des transmissions, chaque effort, chaque découverte, chaque progrès matériel, intellectuel, scientifique, se répand peu à peu à partir de l'individu qui en est le premier auteur jusqu'aux extrémités du monde. Chaque homme travaille pour tous les hommes, tous les hommes pour chacun, et, à mesure qu'ils se multiplient et agissent, l'abondance de la vie, — je dis la vie dans tous les sens du mot, — l'abondance de la vie augmente. Tel est du moins l'effet du mécanisme non troublé par l'obstacle. Nous parlerons amplement de l'obstacle.

Tel est l'effet du mécanisme des transmissions, de la division du travail, et de la loi des communications, si toutefois l'on pratique ce simple mot biblique : « Donnez et recevez, et gardez la justice : » « *Da et accipe, et justifica animam tuam.* » C'est-à-dire toujours : Tout ce que vous voulez « que les hommes fassent pour vous, faites-le pour « eux. »

Mais regardons plus en détail toute la beauté du mécanisme créé de Dieu.

V.

L'homme veut vivre, et vivre dans tous les sens du mot, de plus en plus abondamment. Cette volonté, ce besoin nécessaire est le point de départ de tout, c'est la force unique et centrale.

Or vivre, ce n'est pas seulement nourrir son corps. L'homme ne vit pas seulement de pain. Vivre, c'est aussi vivre de liberté, de dignité, d'amour, c'est surtout vivre d'espérance. Et non-seulement l'homme veut vivre, mais surtout il veut être certain de vivre très-longtemps, de vivre toujours, s'il se peut. Il veut la stabilité dans la vie. Et il ne veut pas seulement la vie pour lui, il la veut pour les siens, car la force du sang oblige chaque homme, dans le cercle de la famille, d'aimer son prochain comme soi-même.

L'individu, par la famille, devient un être collectif qui dure et qui se continue dans la suite des générations. Cela est beau et bon. Ces lignes suivies, ces fibres solides, font la consistance des nations. Mais pour être certain de vivre, de vivre toujours plus amplement, lui et sa race, l'homme

multiplie son travail, en accumule les fruits et les lègue à sa postérité. Le patrimoine est à cette unité sociale première, la famille, ce qu'est la patrie aux nations.

Le cœur humain ne s'était pas trompé. La patrie est sacrée, et le patrimoine est sacré au même titre que la patrie. Il donne à l'homme, à la famille, ce que donne la patrie à chaque peuple au sein du genre humain. Il lui donne la vie stable, la liberté, le déploiement de son génie, la plénitude de ses facultés, le point d'appui pour un travail plus élevé, plus intellectuel, plus fécond. Il met une force collective dans l'unité, et dans l'ensemble une unité libre de plus.

Au lieu d'être une part vague de la masse, l'homme dégagé par la propriété, comme ensuite la famille constituée par le patrimoine, devient un organe distinct dans un corps. Et le corps tout entier, le corps social, aussi bien que le corps vivant, se fortifie, se perfectionne par le nombre croissant et la distinction croissante des organes ramenés à l'unité du tout.

Mais voici la merveille : c'est qu'en effet plus ces organes distincts, familles ou individus, deviennent libres, puissants, riches et forts, plus ils travaillent efficacement, qu'ils le sachent ou l'i-

gnorent, à l'accroissement et à l'élévation de la vie commune. Là, peut-être, réside la principale beauté de l'organisation sociale, telle qu'elle existe depuis le commencement du monde. Regardez-y de près.

Et d'abord, quelle ne serait pas la joie des plus ardents amis de la justice, dont je veux être, s'ils découvraient que la propriété, nécessaire à la vie sociale, n'est en elle-même, dans sa nature et son essence, lorsqu'elle n'est pas spoliation, n'est, à aucun degré, la suppression ni la limitation du droit commun de tous les hommes aux forces productrices de la nature et aux fruits de la terre, ce patrimoine absolument commun du genre humain ! Or la science le démontre aujourd'hui ; elle démontre que le premier homme, qui, dans la première patrie, lorsque toute la terre était vague, délimita un champ, et se le rendit propre par la culture, celui-là n'a pas plus dépouillé ses frères, que l'organe qui se délimite, se constitue, se solidifie dans la masse homogène et fluide d'un embryon, n'accapare la vie de l'ensemble. L'organe certes ne prend pas la vie ; il la produit tout au contraire ; ou, s'il la prend, c'est pour la rendre décuplée.

L'homme qui cultive un champ, qui l'enferme

d'un mur, et qui en recueille les fruits, et les vend, celui-là, dis-je, ne prend rien, mais il donne. Il reçoit, mais rend davantage. C'est un organe. Il n'augmente pas, mais au contraire il diminue la difficulté qu'auraient eue ses frères, s'il leur avait abandonné le champ sans y rien prendre, mais sans y porter son travail. Ces choses sont démontrées, et cette démonstration est l'une des gloires récentes de notre siècle.

A mesure que la science augmente, la beauté de toutes choses apparaît. Ainsi des astres, ainsi du corps humain, ainsi de tous les êtres et de leurs lois. De même pour la vie sociale. La science découvre enfin cette harmonie touchante, cette loi sacrée, savoir, que l'homme ne saurait parvenir, sinon par exception, par force ou ruse, à faire payer à l'homme la fécondité de la terre. Le laboureur, propriétaire d'un sol, ne fait payer que son travail, son travail actuel, ou son travail accumulé. Et il le fait payer de telle manière que celui qui achète eût dû payer plus cher, si celui qui possède n'avait pas possédé [1].

[1] C'est ce que tous les travaux de Bastiat ont montré surabondamment. M. Baudrillard, dans son excellent *Manuel d'Économie politique*, résume et approuve cette démonstration, qui aujourd'hui est acquise à la science. Voyez p. 216 et p. 385.

Non, grâce à Dieu! les forces productrices de la nature, la fécondité de la terre, nourrice commune du genre humain, ne sauraient être possédées en propre par aucun homme. Le plus fort peut dépouiller et, beaucoup trop souvent, dépouille en effet le plus faible. Mais ni faible ni fort ne saurait empêcher la terre de produire gratuitement pour tous, comme la rosée de se répandre, et le soleil de luire pour tous. Tous les fruits de la terre sont gratuits, à la seule condition pour celui qui les veut, de vouloir bien prendre la peine de les cueillir, ou de récompenser la peine de celui qui cherche et qui cueille, et qui nécessairement perfectionne l'art de trouver et de récolter: celui-là diminue la peine de tous, celui-là donne à tous, au lieu de prendre, et fait tomber dans le domaine gratuit de la communauté une portion de la peine ou du prix autrefois nécessaire pour avoir le même bien.

Donc, ici encore, tout homme riche, sans le savoir ni le vouloir, mais par la force du mécanisme naturel, pratique jusqu'à un certain point la forme la plus élevée de la charité fraternelle. Le riche est l'administrateur du bien des pauvres: « *Fidelis dispensator et prudens*. » Parole dont le sens ignorant et banal est absurde; mais dont le

sens scientifique profond sera mis un jour en lumière.

VI.

Et ce qui est vrai de la terre est vrai aussi de tout travail accumulé, de tout fonds, de tout instrument de travail, de toute propriété. Le naturel effet de la richesse croissante, — je mets toujours à part la violence ou la fraude, c'est-à-dire l'injustice, qui est l'obstacle universel, — le naturel effet de toute richesse croissante, pour un homme comme pour une nation, c'est d'augmenter le bien de tous, c'est-à-dire de rendre commune et gratuite une part toujours plus grande de la valeur des choses. Et cela de telle sorte que le progrès, c'est-à-dire la croissance relative des biens, est plus grande pour celui qui ne possède pas que pour ceux qui possèdent. Toute force qui s'accumule, toute machine qui s'invente, tout progrès qui s'opère, tout cela se résout bientôt en un bien-être gratuit pour tous : et l'on peut dire que le progrès glisse sur le producteur, l'inventeur, le propriétaire, mais s'attache à la masse humaine.

Voilà, encore une fois, comment par la force

des choses, par l'admirable puissance de notre organisation naturelle, chaque homme est comme forcé de travailler pour tous, lors même qu'il ne croit travailler que pour soi. Et il en est de même, et par la même raison, de tous les peuples. Tous travaillent pour tous. Le bien des uns est le bien des autres ; le bien du peuple le plus riche reflue toujours jusque sur le dernier des peuples. « Il « semble que la Providence n'a pas voulu qu'un « peuple pût s'élever au-dessus d'un autre, au-« delà de certaines limites. Ainsi, dans le vaste « ensemble, comme dans le moindre détail de la « société humaine, nous trouvons toujours que « des forces admirables et inflexibles tendent à « donner à tous des biens croissants, et à tout « ramener vers un niveau commun qui, comme « celui de l'Océan dans les heures du flux, s'éga-« lise sans cesse et s'élève toujours [1]. »

Saint Paul, prêchant au monde chrétien la charité, dit : « Que l'égalité s'établisse : *Fiat æquali-« tas ;* que celui qui possède ne regorge pas, et « que celui qui ne possède pas ne manque pas [2]. »

Eh bien ! voici que, par la force des lois de Dieu et de leur action spontanée, l'ensemble de

[1] Bastiat, *Harmonies*, p. 479.

[2] Cor., I, VIII, 14.

la société, — toujours en mettant à part l'injustice, — l'ensemble de la société humaine marche vers l'égalité croissante, comme l'avait demandé saint Paul.

VII.

Plus nous allons, plus un jour de travail donne de loisirs et d'avantages au riche. Mais qu'arrive-t-il au pauvre? Il arrive que de jour en jour, par le progrès des instruments, des méthodes, des communications, le travail actuel gagne en valeur sur le travail passé, accumulé, héréditaire. L'intérêt de l'argent diminue, la valeur du travail augmente, le prix des subsistances ne s'élève pas en proportion. La densité de la population ne réduit pas ces avantages, car elle-même est une force, en même temps qu'un fardeau, mais la force toujours dépassant le fardeau.

Voyez donc où tout cela nous pousse. La partie commune et gratuite de toutes les choses augmente : c'est-à-dire que l'on marche vers la pratique de cette parole des Actes des apôtres, — idéal qu'on ne peut, qu'on ne doit pas atteindre, mais dont on peut s'approcher toujours, — où il est dit des chrétiens primitifs : « Toutes choses

« leur étaient en commun : *Erant illis omnia com-*
« *munia*[1]. »

L'intérêt de l'argent diminue, c'est-à-dire que l'on tend vers ce terme idéal, évangélique, qui est celui du désintéressement et de l'amour. « Prêtez « sans en rien attendre : *Mutuum date nihil inde* « *sperantes*[2]. »

Les plus riches tendent de plus en plus à enrichir les pauvres, plus que ceux-ci n'enrichissent les riches : c'est-à-dire que les plus grands par la force et par l'opulence tendent en effet à devenir de plus en plus, sans le savoir ni le vouloir, les serviteurs des pauvres : « Les princes des nations « les dominent, dit l'Évangile ; qu'il n'en soit pas « de même parmi vous ; mais que le plus grand « d'entre vous se fasse le serviteur de tous[3]. »

Autre axiome : Dans les fruits de la production, à mesure que la société marche, et la part du travail et celle du capital augmentent. Mais la part relative du travail augmente plus vite que celle du capital. Qu'est-ce à dire, sinon que le progrès pour tous est notre loi ; mais que, dans ce progrès, les derniers vont plus vite que les premiers : les der-

[1] Act., IV, 32.
[2] Luc., VI, 35.
[3] Matth., XX, 25.

niers s'approchent des premiers ? On tend toujours à cette limite évangélique qu'on n'atteint point, — c'est la nature de toute limite [1], — mais dont on ne cesse d'approcher, savoir : les derniers sont traités comme les premiers ; « les travailleurs de la « dernière heure (travail actuel) reçoivent autant « que ceux de tout le jour (travail accumulé). »

D'où il suit que le nombre des hommes voués au travail brut va sans cesse en diminuant, et d'un autre côté, leur rémunération, mesurée en besoins satisfaits, s'accroît sans cesse.

VIII.

La beauté de ce mécanisme réside donc surtout en ceci : c'est que chaque homme veut vivre, et que, par cela seul, il est forcé, sans le savoir ou le vouloir, de travailler pour tous les hommes de tous les temps et de tous les lieux. La science du mouvement sait aujourd'hui qu'il n'y a pas un seul mouvement, si imperceptible qu'il soit, qui se perde dans l'univers. Tout mouvemement de toute

[1] « On peut citer une multitude de points au-dessus de l'hu- « manité, auxquels elle ne parviendra jamais, sans qu'on puisse « dire pour cela qu'il arrivera un instant où elle cessera de s'en « rapprocher. Loi mathématique très-fréquente et très-mécon- « nue en économie politique. » Bastiat, *Harmonies*, p. 68.

nature subsiste et, transformé ou non, se propage indéfiniment. La science sociale, science du travail et de l'effort, voit la même chose. Quiconque fait un effort producteur quelconque travaille pour tous les hommes, pour tous les temps et tous les lieux. Par la vertu de l'invisible loi, les hommes pratiquent, dès le premier jour et par nécessité, sans conscience ni mérite, ce qui, pratiqué un jour avec intelligence et liberté, sera la perfection de la plus haute vertu, et réalisera le merveilleux tableau de l'amour des premiers chrétiens dans l'Église. « Ils n'avaient qu'un cœur et qu'une âme. » Oui, tout effort, tout mouvement, toute pulsation du cœur de tous s'étend à tous. En ce sens, tous les hommes n'ont qu'une âme et qu'une vie. Et la tendance du progrès social, résultant de cette union indispensable, de ce commerce nécessaire de tous à tous, c'est d'approcher sans cesse vers l'idéal de l'admirable communion dont il est dit : *Tout leur était commun*. Cette limite idéale et céleste que la terre ne doit pas et ne peut pas atteindre, sinon par exception, est pourtant comme l'étoile vers laquelle marche la vie sociale, par l'unité, l'égalité, la communication croissante. Et toujours à une seule condition, la justice : toujours sous une loi sim-

ple qui est l'axiome moral unique, et la loi de l'histoire, et, en même temps, la loi unique de l'échange, de la communication, du progrès : « Tout ce que vous voulez que les hommes fas- « sent pour vous, faites-le pour eux. »

Ainsi la vie sociale est sous nos yeux, avec ses énergies, ses ressources, ses beautés, ses merveilles. L'humanité est un corps vivant magnifique. Ce beau corps, il est vrai, s'il est plein d'admirables forces, est aussi chargé de souffrances. Mais quoi! faut-il le poignarder, le déchirer, le couper en morceaux pour le refaire? Non, il suffit d'ôter du milieu de ses chairs la douloureuse et sanglante épine de l'injustice, et nous verrons se déployer sa vie, sa force, et des magnificences que nul n'ose encore soupçonner.

Le corps social est, sous plusieurs rapports, précisément et scientifiquement comparable au corps humain. Il y a pour la vie du corps deux ordres de fonctions distinctes, *fonctions nécessaires*, *fonctions libres* : celles que la nature même opère en nous sans nous, et puis celles qui se font en nous par nous ; celles qui se continuent, soit que l'homme dorme, soit qu'il veille, comme la circulation du sang, et celles qui sont le propre de sa vie éveillée, consciente et libre, comme la

marche et comme la parole. Les premières sont la conséquence de l'admirable organisation naturelle que Dieu donne. Les secondes sont en outre l'ouvrage de l'homme, de son esprit, de son choix et de sa volonté.

Il en est manifestement de même pour l'organisation sociale. Les mêmes termes s'appliquent aussi précisément à la vie du grand corps social qu'à celle du corps humain : fonctions nécessaires, fonctions libres; fonctions continues, inconscientes, involontaires, et qui se font en nous sans nous, résultat nécessaire de l'organisation sociale naturelle et providentielle. Puis, fonctions libres, prévues, voulues; vie libre, consciente et volontaire, dépendant de l'opération propre de l'homme, de ses idées, vraies ou fausses, et de ses volontés, droites ou perverses.

Or rien de plus admirable, nous venons de le voir, rien de plus salutaire que les effets des fonctions continues, nécessaires, indépendantes de notre science et de notre choix, et qui résultent de la constitution providentielle du corps social. C'est là ce que j'ai appelé : *la divine préparation de justice dans le monde.*

Mais où donc est le mal et le désordre? Évidemment dans l'autre sphère de la vie sociale. Ce

qui se fait en nous sans nous est toujours bien. Ce qui se fait en nous par nous est bien ou mal, selon que la raison et la justice sont observées ou foulées aux pieds. C'est l'erreur et l'iniquité qui troublent, neutralisent ou détruisent les effets admirables, les forces salutaires de l'organisation naturelle et fondamentale. Quand la raison et l'équité régleront plus exactement les mouvements libres de la vie sociale, ou réprimeront seulement leurs principaux excès, alors, la liberté conspirant avec la nature, l'effort humain avec la Providence, on verra la magnificence de Dieu dans les merveilles des sociétés humaines, comme on la voit éclater dans les cieux.

Cherchez donc la justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. Oui, la justice est bonne à tout et implique tout, et tout lui est promis au ciel et en la terre.

Mais les hommes sont-ils donc capables de justice? L'humanité parviendra-t-elle à cette justice plus abondante que demande l'Évangile? Oui, puisque l'Évangile le veut, l'annonce, et l'a rendu possible.

La société contemporaine est encore dans l'enfance. Nous sommes encore barbares, nous sommes encore païens. Peut-être, et grâce à Dieu, nous

sommes surtout aveugles. La justice et la vérité peuvent encore dire de nous : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » La science sociale commence à peine. Ceux même qui croient à l'Évangile ne voient pas comment il s'applique. Et ceux qui croient à la justice, et qui la veulent, et qui la pratiquent d'homme à homme, quand elle est à un pas de leurs yeux, sous la figure d'un seul, ceux-là ne la voient plus, et ne la saisissent plus quand elle est à trois pas, sous forme de plusieurs. Ils ne croient point à la justice sociale, à la justice de peuple à peuple, du peuple à l'égard de tout homme, de tout homme à l'égard du peuple, et à l'égard du genre humain. Mais, j'ose le dire encore, d'après la parole de mon Maître, c'est surtout la lumière qui nous manque. Dieu nous pardonne encore parce que nous ne savons pas. J'ai l'espoir qu'avant peu de siècles, toute l'Europe verra clairement, dans le détail, la raison principale des grands maux, les lois et les causes de la vie ou de la mort des peuples.

Alors, par amour de Dieu et des hommes, bien des cœurs bondiront, et se consacreront à la justice, et il y aura des enthousiasmes magnifiques pour donner au monde un élan.

CHAPITRE V.

L'OBSTACLE.

I.

Donc il faut arracher de la chair et de la vie sociale l'épine douloureuse et sanglante de l'injustice. Nous avons vu la beauté de l'organisation providentielle des sociétés et l'abondance des biens que Dieu prépare. Voyons l'obstacle. Étudions l'injustice.

Il est visible que, si l'on met à part la violence et la fraude, la vie des hommes est, par la sagesse et la bonté de Dieu, organisée de telle manière que toute l'humanité, sous la loi du travail et de la communication, marche vers un niveau com-

mun, lequel s'élève toujours. La parole de saint Paul se réalise : « Que l'égalité s'établisse : *fiat æqualitas.* »

Eh bien! si nous contemplons aujourd'hui la vie des sociétés chez les peuples les plus avancés en industrie et en activité, nous voyons ou nous croyons voir le contraire. Au lieu de s'approcher sans cesse, les deux extrémités semblent se séparer jusqu'à rompre le corps en deux, c'est-à-dire jusqu'à diviser chaque nation en deux nations toujours plus séparées. La richesse, colossale au sommet, semble appeler, comme par une loi fatale, la misère et l'épuisement à la base. Riches et pauvres travaillent ensemble, et développent la richesse nationale en commun. C'est fort bien. Mais le partage est tel que le riche s'enrichit toujours, et que le pauvre s'appauvrit toujours. « La « propriété, » dit l'un des maîtres de la science [1], « est un monopole nécessaire, et dont l'effet est « de rendre fatalement le riche toujours plus « riche, et le pauvre toujours plus pauvre. » Oui, voilà qui est vrai sous le règne de l'injustice. Et ce qui m'épouvante, c'est de voir cette horrible loi énoncée avec indignation, mais posée comme un fait général de l'histoire, par la sagesse biblique.

[1] Ricardo.

« Le riche travaille dans l'accumulation de la « richesse, et, à la fin, il se repose dans l'abon- « dance des biens.

« Le pauvre travaille pour un salaire toujours « réduit, et à la fin il manque de tout[1]. »

N'est-ce pas là ce qui est sous nos yeux?

L'homme en qui je rencontre à la fois le plus de science et le plus d'espérance pour l'avenir des peuples, après avoir montré les merveilleuses beautés de l'organisation sociale, telles que la Providence l'ordonne, pose ainsi la difficulté :

« Mais, dit-il, n'ai-je pas rassemblé ici tout ce « qui peut faire luire l'espérance aux yeux des « pauvres, et n'ai-je pas, en même temps, dissi- « mulé ce qui peut les plonger dans le découra- « gement? S'il y a des tendances vers l'égalité, il « en est aussi vers l'inégalité. Pourquoi ne les pas « montrer toutes, pour expliquer la vraie situation « du pauvre, et mettre ainsi la science d'accord « avec les tristes faits qu'elle semble refuser de « voir? Vous montrez la gratuité se substituant « de plus en plus au prix des choses, les dons de

[1] Laborabit dives in congregatione substantiæ, et in requie sua replebitur bonis suis.

Laborabit pauper in diminutione victûs, et in fine inops fit. (Eccl., XXXI, 3, 4.)

« Dieu tombant de plus en plus dans le domaine « gratuit de la communauté, et le travail, par cela « seul, obtenant une récompense toujours crois- « sante. De cet accroissement vous déduisez une « facilité croissante d'épargne ; de cette facilité « d'épargne, un nouvel accroissement de rému- « nération, amenant de nouvelles épargnes, plus « abondantes, et ainsi toujours.

« Ce système est peut-être aussi bien raisonné « qu'il est beau ; peut-être ne peut-on pas le ré- « futer scientifiquement. Mais où sont les faits « qui l'appuient? où voit-on se réaliser l'affran- « chissement du pauvre ? Est-ce dans les centres « de grande industrie? est-ce dans les campagnes? « Nullement. Si donc vos théories ne s'accomplis- « sent pas dans le fait, n'est-ce point que, à côté « des belles lois que vous dites, il y a d'autres « lois, dont vous ne parlez pas, et qui agissent en « sens contraire? Pourquoi ne dites-vous rien de « l'atroce concurrence des bras, forcés de se louer « au rabais ; de ce besoin de vivre, qui presse le « pauvre et l'oblige à subir les conditions du maî- « tre, de telle sorte que c'est l'ouvrier le plus « affamé, le plus isolé, et dès lors le moins exi- « geant, qui fixe le taux du salaire pour tous ? Que « si, à travers tant d'obstacles, le sort de nos

« malheureux frères vient cependant à s'adoucir,
« pourquoi ne nous montrez-vous pas l'accroisse-
« ment fatal de la population, qui s'interpose,
« qui multiplie la multitude, ravive la concurrence,
« accroît l'offre des bras, donne gain de cause au
« capital, et réduit toujours, à la fin, le pauvre à
« ne recevoir, contre un travail de onze ou seize
« heures, que ce qui est indispensable, — c'est le
« mot consacré, — à l'entretien de l'existence [1] ? »

Voilà ce qu'on nous oppose. Mais voici la réponse.

II.

En présence d'un effet, faut-il l'attribuer aux lois fondamentales, s'il vient de la violation de ces lois ?

Qui peut nier le labeur excessif, et l'insuffisance du salaire, et l'incertitude de l'avenir, pour celui qui travaille des mains ?

Mais je dis que les lois générales naturelles travaillent à alléger pour tous ce triple joug. Je dis que les conquêtes accomplies par les plus avancés et les plus forts dans l'ordre économique, —j'en-

[1] Bastiat, *Harmonies*, p. 68.

tends parler des riches, — sont une facilité donnée aux autres.

Mais je dis avant tout que, les hommes étant libres, les lois providentielles ne les bénissent que lorsqu'ils s'y soumettent, et non lorsqu'ils les violent. Je dis que la communication naturelle des efforts et des fruits du travail, quand elle est volontaire et libre, exempte de fraude et de violence, porte en elle-même un principe de progrès pour tous. Mais s'ensuit-il que le progrès est nécessaire, et qu'il doive jaillir de la guerre, de la spoliation, du monopole, et de la fraude organisée? Si le salaire tend à s'élever, si cette élévation favorise l'épargne, si l'épargne, à son tour, élève le salaire, s'ensuit-il que tous ces effets auront lieu quand la spoliation, légale ou illégale, par la force et la ruse, enlève à l'ouvrier le fruit de son travail? Et s'ensuit-il que tous ces effets auront lieu, si l'ouvrier lui-même, par la débauche et la dissipation, neutralise, dès le premier pas, cette progression du bien? Non; c'est le contraire précisément qu'implique notre affirmation même.

Donc il faut en revenir toujours à la grande loi posée au livre de la Sagesse : « L'homme est cons-« titué par Dieu : la liberté lui est donnée, et la « loi lui est présentée; la vie, la mort, le bien, le

« mal, sont devant lui : qu'il choisisse. Il aura ce « que prendra sa main. »

L'injustice est un mal qui neutralise ou même retourne l'effet des lois de Dieu[1], l'injustice qui dépouille autrui de son travail, et l'injustice qui dissipe dans le mal les fruits du travail propre. Le livre de la Sagesse, dans ses révélations des mystères de la vie et de la mort, s'écrie : « Alors les « justes se tiendront en face de ceux qui les ont « écrasés, et leur ont enlevé le fruit de leur tra« vail[2]. »

Oui, dans tous les ordres de choses, en morale, en philosophie, en religion, comme en économie sociale, il y a une partie de l'humanité qui enlève le fruit du travail. Il y a les méchants, qui neutralisent le bien. Il y a les sophistes, qui neutralisent le vrai. De même, à côté du travail, il y a la spoliation. Il y a, depuis l'origine, au cœur même de la vie sociale, comme une race homicide et spoliatrice. Ou plutôt ne parlons point ici de race,

[1] « Les forces économiques, que ne contient plus la justice, « agissent partout en *mode subversif.* » (Proudhon, *De la justice,* III, p. 537.) Cet auteur a raison. C'est comme la Sophistique, qui *applique à rebours* les forces et procédés de la raison.

[2] Tunc stabunt justi in magna constantia adversus eos qui se angustiaverunt et abstulerunt labores eorum. Sap., v, 1.

mais du mal qui est en nous tous, l'égoïsme du cœur humain. Et aujourd'hui, autant que jamais, faute de lumière surtout, à peu près tous les hommes sont, directement ou indirectement, homicides et spoliateurs, dès qu'ils le peuvent. A peu près tous, nous méritons la terrible apostrophe qu'un homme de bien adresse aux ouvriers d'iniquité :

« Hommes de spoliation, vous qui, de force « ou de ruse, au mépris des lois, ou par l'inter- « médiaire des lois, vous engraissez de la substance « des peuples ; vous qui vivez des erreurs que vous « répandez, de l'ignorance qne vous entretenez, « des guerres que vous allumez, des entraves que « vous imposez ; vous qui taxez le travail, après « l'avoir stérilisé, et lui faites perdre plus de gerbes « que vous ne lui arrachez d'épis ; vous qui vous « faites payer pour créer des obstacles, afin d'avoir « ensuite l'occasion de vous faire payer pour en « lever une partie ; manifestation vivante de l'é- « goïsme, oppresseurs, spoliateurs, contempteurs « de la justice, vous ne pouvez entrer dans l'har- « monie universelle, puisque c'est vous qui la « troublez[1]. »

Et qu'on n'accuse point ces paroles de violence

[1] Bastiat, *Harmonies*, p. 16.

et d'exagération, car elles n'atteignent point encore à l'énergie des Livres Saints contre la race spoliatrice et homicide : « Cette race, dit le Livre « des Proverbes[1], dont les dents sont des glaives « pour broyer et manger l'indigent, pour dévorer « les pauvres d'entre les hommes. » Nous sommes trop calmes en présence de l'iniquité, et nous oublions trop ce que le christianisme même nomme la colère de Dieu. Nous oublions ces terribles menaces : « A cause de la misère du pauvre, « et du gémissement de ceux qui souffrent, je « vais me lever, dit le Seigneur! » Nous ne pensons point avec assez de frayeur à cette radicale distinction que Dieu même pose entre les hommes, *les bons* et *les méchants*, ces deux groupes qu'à la fin le jugement de Dieu doit séparer comme s'ils étaient des races distinctes, boucs et brebis, dit l'Évangile. Et nous ne savons pas assez quels sont les actes et l'ensemble de vie qui nous auront, à notre mort, rangés de l'un ou de l'autre côté.

Vous êtes-vous donc jamais nettement posé cette question : Qu'est-ce que la justice? Qu'est-ce que la loi de Dieu? Par conséquent, où est mon devoir? Ou bien, si vous vous êtes fait cette ques-

[1] Generatio quæ pro dentibus gladios habet, ut comedat inopes de terra, et pauperes ex hominibus. (Prov., xxx, 14.)

tion, n'avez-vous pas pensé que la réponse est compliquée?

Non, dit saint Paul, elle est fort simple; toute la loi est dans un seul mot: *Omnis lex in uno sermone impletur*. Quel est ce mot? C'est « l'amour « du prochain : *Dilectio proximi*. L'amour est la « plénitude de la loi: *Plenitudo legis dilectio*. »

Mais, comprenez-le bien, il ne s'agit nullement de tendresse: il s'agit de justice; il s'agit d'aimer son prochain comme soi-même; faire, ne pas faire, pour autrui comme pour soi, et respecter toujours le droit d'autrui comme notre propre droit. Voilà tout, et cela suffit, mais c'est nécessaire! et malheur à quiconque viole la majesté nécessaire de la loi!

III.

Mais alors, voyez-vous venir les deux grandes formes de l'iniquité : l'homicide et la spoliation? Le livre de la Sagesse, avons-nous dit, caractérise par ce seul mot la race perverse: « Ceux qui en« lèvent le travail d'autrui : *Qui abstulerunt labo« res eorum*. » Mais que dire, ô mon Dieu, de ceux qui prennent la vie d'autrui?

Nous allons étudier ces formes fondamentales de l'iniquité, dont sont coupables, directement ou non, à peu près tous les hommes, et dont personne n'est assez effrayé.

L'homicide surtout me semble n'avoir jamais été compris; et c'est pour moi, depuis l'enfance, et aujourd'hui plus que jamais, l'objet du plus grand étonnement. L'opinion publique, sur ce point, me semble encore barbare. La guerre, le duel, et l'assassinat politique, sont glorifiés. L'assassinat par jalousie ou par vengeance soulève fort peu d'horreur. Les massacres des guerres civiles, les exécutions militaires et sommaires, sont choses ou tolérées ou approuvées. Aujourd'hui même on fusille, en Europe et ailleurs, des hommes qui défendent leur pays. Aujourd'hui même, au milieu de l'Europe, une nation en égorge une autre. C'est l'assassinat manifeste, c'est un crime colossal; mais, dans l'Europe entière, le parti de ceux qui triomphent se tait ou applaudit.

J'ai parlé de la guerre! Je lis dans un livre récent, peut-être bon d'ailleurs, ce jugement: « La « guerre est bonne en soi. » Sans doute, c'est une méprise. On veut dire: « C'est un bien relatif. » J'y consens; mais ici même, laissez-moi vous le dire, je distingue. Oui, certes, il y a quelque

chose qui est la grande et légitime gloire militaire. Donner sa vie pour la justice, pour la patrie; braver la mort pour défendre une nation contre la criminelle attaque des homicides et des spoliateurs : certes, voilà qui est grand et beau, et qui peut toucher quelquefois à la suprême gloire du martyre. Et quand le cœur humain, dans tous les temps et dans tous les lieux, tressaille d'enthousiasme à la vue du courage des héros, le cœur humain ne se trompe pas. Mais, d'un autre côté, que dites-vous, je vous prie, des agresseurs et des spoliateurs, et de ces homicides, qu'il est glorieux et nécessaire de combattre jusqu'à la mort? En d'autres termes, que dites-vous des auteurs de la guerre ? Que dites-vous de ces hommes, ou, si vous voulez, de cet homme, qui a trouvé en lui assez d'orgueil barbare, de féroce ambition, d'aveugle cupidité, et de mépris du genre humain, pour porter le décret de l'un de ces immenses et solennels massacres, qu'on nomme des guerres, dans lesquels les hécatombes humaines, c'est-à-dire les *petites pertes* de deux ou trois cents hommes, ne méritent aucune attention? Il faut plusieurs milliers de morts pour qu'on en puisse parler. Que dire, je vous le demande, de l'homme sur la tête de qui retombent ces fleuves de sang? Et quel

sera son jugement au tribunal de Dieu ? Mais qui comprend cela ?

Le monde est donc encore, aujourd'hui, soit à l'égard de l'homicide, soit à l'égard de la spoliation, dans un aveuglement barbare.

Il nous faut regarder de près ces deux formes de l'iniquité.

CHAPITRE VI.

LA SPOLIATION.

I.

Parlons clairement. Voici la loi morale divine et nécessaire dont il s'agit ici : « Tu ne voleras « pas. » Eh bien ! voici la vérité ; c'est que le vol est à peu près partout !

Et vous, vous qui m'avez suivi peut-être avec tout votre cœur, vous à qui j'ai demandé d'abord, si vous voulez, sacrifiant tout, consacrer votre vie à la justice, pardonnez-moi si je vous adresse maintenant, sans nul sourire, mais au contraire bien gravement, et tristement, l'étonnante question que voici : Êtes-vous bien résolus à ne pas prendre, ni retenir, sous aucune forme, le bien d'autrui ? Êtes-vous fermement décidés à ne jamais voler ?

Ne vous récriez pas; ne frappez pas encore. Pardonnez-moi, et soyez attentifs.

Certes, je n'appelle pas *vol* seulement la saisie manuelle d'une somme d'argent dans un tiroir. Mais je ne donne pas non plus à ce terme déshonorant l'étendue sans limites, d'après laquelle on pourrait l'appliquer à tout abus et à toute injustice. J'appelle précisément *vol*, ou bien la saisie manuelle d'une valeur pécuniaire, ou bien tout acte qui, sous une forme extérieure différente, s'y ramène en substance.

En ce sens net et défini, j'ose demander encore si vous êtes décidé à ne jamais voler.

Un saint prêtre[1], parlant publiquement aux femmes du plus haut rang, et même de la plus haute piété, osa, un jour, leur poser cette question : « Mesdames, payez-vous vos dettes ? »

Ne pas payer ses dettes, n'est-ce pas l'une des formes du vol strictement défini ?

« Tout homme qui doit, dit Bourdaloue, d'après
« Gerson, tout homme qui doit est actuellement
« saisi du bien de son prochain ; et, s'il n'acquitte
« pas cette dette dans le temps prescrit, il com-
« mence à retenir injustement ce bien ; et tant

[1] Le P. de Ravignan.

« qu'il le retient de la sorte, c'est comme s'il l'en-
« levait à chaque moment; et quoiqu'il le relâche,
« dans la suite, par un payement volontaire ou
« forcé, le péché de l'avoir retenu n'en est pas
« moindre devant Dieu! Or qu'y-a-t-il dans
« le monde de plus commun que tout cela? »

Mais n'avons-nous pas sous les yeux d'autres formes du vol, qui sévissent aujourd'hui partout, qui ruinent le peuple, et dont les coupables auteurs semblent ne pas savoir qu'ils ont volé? Pourtant comment font-ils pour l'ignorer?

Comment l'habitué du temple de Mercure, dieu des voleurs, qui, à la Bourse, joue l'argent d'autrui, dont il a le dépôt; qui perd et ne rend point; comment soutiendra-t-il que son acte diffère, même pour la forme, de l'enlèvement physique d'une somme d'or?

En quoi ces bandes de joueurs à coup sûr qui, par la force des richesses liguées, font monter ou baisser à leur gré la valeur, et prennent ainsi tout ce qu'ils veulent, et quand ils veulent, en quoi ces flibustiers organisés diffèrent-ils de ceux qui saisissent de l'or et des billets?

En quoi l'homme qui joue sur les grains, et en tire, à coup sûr, à jour fixe, la somme par lui prévue, et que je suppose, par exemple, d'un

demi-million, en quoi cet homme peut-il être admis à prétendre qu'il n'a pas pris vingt sous, en monnaie de cuivre, dans la bourse de cinq cent mille pauvres?

Quant à l'homme qui joue à coup sûr en vertu des secrets d'État, et gagne à ce jeu vingt millions, fortune qu'il a jugée lui être nécessaire, et à laquelle il borne ses désirs pour le présent, de quel point de vue, je vous prie, ce grec peut-il penser qu'il n'a pas volé vingt millions?

II.

Mais ce n'est pas au point de vue de ces brigandages évidents que je vous ai posé mon étrange question. Il y a les formes latentes du vol, qui règnent sur le monde entier. Voilà celles dont je vous demande si vous saurez les démasquer et les fouler aux pieds.

Lisez deux épouvantables discours de Bourdaloue sur *les richesses et le devoir de la restitution*.

Ce moraliste calme, absolument exact, cite cette incroyable parole de saint Jérôme : « Tout « riche est, ou injuste dans sa personne, ou héri« tier de l'injustice. » Ce mot qui, au premier

abord, paraît n'être qu'une de ces vigoureuses saillies, échappées au rude radicalisme des anciens Pères, est, sous Louis XIV, et par le jésuite Bourdaloue, attribué : « aux pures lumières et au « sens exact et solide de saint Jérôme. » Voici cette page de Bourdaloue; je la transcris ici, afin qu'aucun de mes lecteurs ne la puisse éviter.

« Tout riche est ou injuste ou héritier de l'in-« justice, dit saint Jérôme [1]. Cette proposition a « paru dure et odieuse, quelques-uns même l'ont « condamnée comme indiscrète et fausse ; mais je « doute qu'en la condamnant, ils l'eussent appro-« fondie avec des lumières aussi pures et un sens « aussi solide et aussi exact que ce Père, dont un « des caractères particuliers a été la science et « l'usage du monde. Or, plus on entre dans le « secret et dans la connaissance du monde, plus « on demeure persuadé que ce saint docteur a dû « parler de la sorte ; et qu'en effet il y a peu de « riches innocents, peu dont la conscience doive « être tranquille, peu qui soient exempts de la « malédiction où il semble que cette proposition « les enveloppe. J'en appelle à votre expérience. « Parcourez les maisons et les familles distinguées

[1] *Sermon sur les richesses,* Ire partie.

« par les richesses et l'abondance des biens ; je « dis celles qui se piquent le plus d'être bien éta- « blies, celles où il paraît d'ailleurs de la probité, « et même de la religion ; si vous remontez jus- « qu'à la source d'où cette opulence est venue, à « peine en trouverez-vous où l'on ne découvre, « dans l'origine et dans le principe, des choses « qui font trembler.

« Sans autre recherche que de ce qui a été, ou « de ce qui est même encore d'une notoriété pu- « blique, à peine en pourriez-vous marquer où « l'on ne vous fasse voir une succession d'injus- « tices, aussi bien que d'héritages ; c'est-à-dire où « la mauvaise foi d'un père n'ait été, par exem- « ple, le fondement de la fortune d'un fils, où la « friponnerie de l'un n'ait servi à enrichir l'autre, « où la violence de celui-ci n'ait fait l'élévation de « celui-là : et vous reconnaîtrez avec frayeur que « tel qui passe aujourd'hui pour un homme équi- « table et droit, et pour possesseur légitime de ce « que ses ancêtres lui ont transmis, n'est pas « moins chargé, devant Dieu, de leurs iniquités « et de leurs crimes, qu'il est avantageusement « pourvu, selon le monde, de leurs revenus et de « leurs trésors : *Omnis dives aut iniquus est*, *aut* « *hæres iniqui*.

« Je sais, chrétiens, quelles conséquences s'en-
« suivent de là ; je sais quel trouble et quels scru-
« pules je répandrais dans les consciences de tout
« ce qu'il y a de riches qui m'écoutent, si je les
« obligeais à creuser le fond de cet abîme, et à se
« faire partie contre eux-mêmes, pour examiner
« jusqu'où va sur ce point leur obligation ; ou
« plutôt, je sais de quelles erreurs la plupart des
« riches se laissent préoccuper, faussement con-
« vaincus que, de quelque manière qu'aient été
« autrefois acquis les biens qu'ils possèdent au-
« jourd'hui, ce n'est point à eux à faire le procès
« à la mémoire de leurs pères ; que d'exiger des
« enfants une telle discussion, c'est renverser l'or-
« dre de la société ; que les péchés, s'il y en a eu,
« sont personnels, et que, malgré les doutes les
« plus violents, qui pourraient leur rendre sus-
« pecte la conduite de ceux à qui ils ont succédé,
« la bonne foi leur tient lieu d'une prescription
« sur laquelle ils ont le droit de se reposer. Er-
« reurs insoutenables dans les maximes de la reli-
« gion, et qui servent néanmoins de prétexte à
« tant de riches du monde pour étouffer tous
« leurs remords. Mais, malheur à eux si, prévenus
« d'une aveugle cupidité qui les séduit, ils ris-
« quent, dans un sujet si important, les intérêts

« de leur salut! Et malheur à moi, si, par une « lâche complaisance, et pour ne pas troubler « leur fausse paix, je dissimule ici des vérités, « quoique amères et fâcheuses, qui les doivent « sauver! »

En face de ces terribles réalités, Bourdaloue continue : « Faut-il s'étonner après cela, dit-il, « que le Fils de Dieu, envisageant tous ces désor- « dres, ait réprouvé les richesses dans son Évan- « gile, et qu'il ne les ait plus simplement appelées « richesses, mais bien *richesses d'iniquité?* »

Faut-il s'étonner que, pour nommer l'obstacle au culte du vrai Dieu, le Christ ait désigné par un seul mot le rival de Dieu, et l'ait nommé l'ARGENT? « Vous ne pouvez servir à la fois, dit le « Sauveur, Dieu et l'argent. » Ne voit-on pas, comme s'exprime encore Bourdaloue, que le culte des richesses injustes, la poursuite et la soif de l'or, envers et contre tous, « est comme l'univer- « selle idolâtrie, l'idolâtrie de tous les temps, « l'idolâtrie de toutes les nations et de tous les « peuples; l'idolâtrie la plus aveugle et la plus « opiniâtre que Jésus-Christ ait eu à combattre « et à détruire dans son avénement au monde[1]? »

[1] *Sermon sur les richesses*, p. 275.

En présence de ces grandes données traditionnelles de la morale chrétienne, qui coïncident avec l'évidence même de ma raison, je suis forcé de reconnaître que le venin de l'injustice, le vol, la violation de la propriété, la poursuite presque universelle du bien d'autrui, en tous temps, en tous lieux, a opprimé la vie des sociétés.

Oui, les formes latentes ou évidentes du vol couvrent le monde, et voilà ce qui bouleverse la vie sociale. Voilà ce qui neutralise l'effet des lois providentielles, et ce qui fait calomnier l'œuvre de Dieu.

III.

Mais alors je me demande avec terreur si l'on peut espérer mieux pour l'avenir. Changera-t-on la nature humaine ? Donnera-t-on aux hommes un autre cœur, un cœur moins dur, moins avide, moins aveugle ? L'iniquité va-t-elle en diminuant parmi les hommes, ou bien, le cœur humain restant le même, ne voit-on pas plutôt le pillage violent diminuer peut-être, mais la ruse et la fraude, l'art d'attirer à soi le bien d'autrui, se développer ? Au dix-septième siècle, Bourdaloue ne disait-il

pas déjà : « S'enrichir par une longue épargne et « par un travail assidu, c'était l'ancienne route « que l'on suivait dans la simplicité des premiers « siècles ; mais de nos jours on a trouvé des che- « mins raccourcis et plus commodes? »

Qu'eût-il dit au dix-huitième siècle ? Mais que dirait-il aujourd'hui au sujet des « chemins rac- « courcis et commodes » d'accumuler le bien d'autrui?

Au dix-huitième siècle, j'entends un autre prédicateur chrétien[1] tonner encore plus haut que Bourdaloue :

« Quels foudres, dit-il, quels tonnerres éclate- « ront contre tant d'hommes trop habiles dans « l'affreuse *science de faire des pauvres*, contre les « déprédations de la finance et du barreau, con- « tre les *associations infernales* et les *monopoles* « *concertés* entre des monstres avides des dépouil- « les, des larmes et du sang de leurs concitoyens ! « Siècle de complots parricides, inconnus aux « âges qui nous précédèrent, mes mains timides « n'ont osé que soulever légèrement le voile qui « couvre tes abominations. La main du Tout-Puis- « sant le déchirera. Auteurs des calamités publi-

[1] Le P. de Neuville, jésuite.

« ques, *créateurs de l'indigence universelle*, vous « verrez les familles, les générations, les nations « entières, sortir des tombeaux que leur creusè- « rent vos ruses meurtrières, venir présenter aux « vengeances du juste juge le spectacle de leurs « malheurs et de vos crimes! »

Mais ce n'était là que le commencement des douleurs. Un demi-siècle plus tard, l'œil de l'observateur et du moraliste n'apercevait pas seulement dans ces désordres une suite de crimes privés, mais comme une organisation nouvelle et générale des forces de la richesse, pour grandir sans mesure par la spoliation savante.

Le monde contemporain n'est-il point arrivé à l'organisation scientifique du pillage?

Oui, il semble que la vie des peuples, si admirablement organisée dans ses lois générales, par la sagesse et la bonté de Dieu, a été d'abord opprimée par le vol à l'état naturel et grossier, mais qu'aujourd'hui, au sein de notre civilisation plus avancée, et par le secours de la science, par le progrès de tous les arts, tantôt avec la loi, tantôt à côté de la loi, il se forme je ne sais quelle organisation nouvelle, artificielle, où le pillage de la masse humaine qui travaille, par la puissance acquise de l'opulence, dépasse non en violence,

mais en *effet utile* pour le spoliateur, ce que le monde a jamais vu.

Et en effet, depuis bientôt un demi-siècle, un nouveau mot sort de toutes les bouches pour exprimer un nouveau grand fait : l'organisation d'une *féodalité d'argent*.

Un ministre de Charles X disait déjà : « On a « beaucoup crié depuis vingt ans contre une féo-« dalité anéantie depuis trois siècles. Mais on ne « s'inquiétait pas d'une autre féodalité qui asser-« vit des milliers d'individus, les condamne à un « travail exorbitant, s'empare des femmes et des « enfants, les livre à tous les genres de démorali-« sation, en exige un service disproportionné avec « leurs forces et le salaire mesquin qu'elle ac-« corde, les prive de toute éducation, et, maî-« tresse absolue de cette population dont l'exis-« tence et la direction sont entre ses mains, les « livre à des privations contre lesquelles aucune « ressource n'a été préparée. »

Vers le même temps un sage, un chrétien, un savant, un administrateur d'une prudence et d'une expérience consommée [1], écrivait sur la *féodalité nouvelle*, et disait : « Dès longtemps et par de-

[1] M. de Villeneuve-Bargemont, *Économie politique chrétienne*, liv., I, ch. XIII.

« grés, une féodalité nouvelle se formait, bien « plus despotique, bien plus oppressive, bien plus « dure que la féodalité du moyen âge. De ses « combinaisons savantes résulte la production « des richesses, mais à son profit exclusif. Des « fortunes colossales s'élevèrent... La suzeraineté « industrielle fut créée[1]. »

[1] Est-il nécessaire de dire qu'il ne s'agit ici ni de condamner l'*industrie*, qui n'est autre chose que le travail intelligent, ni la *grande industrie* en particulier, qui n'est que le travail intelligent élevé à sa plus haute puissance par l'association ? Sans la grande industrie, née surtout de l'association des *petits capitaux*, et du progrès des sciences physiques et mécaniques, nous n'aurions ni les chemins de fer, ni les transports transatlantiques, ni les télégraphes sous-marins, ni le percement des montagnes, encore moins le percement des isthmes, ni aucun des travaux gigantesques qui sauront accomplir notre devoir de dompter la terre. Nous ne voulons évidemment parler que de l'industrie, grande ou petite, tombée aux mains d'hommes ignorants, aveugles, sans entrailles, et trop souvent aussi aux mains des fourbes et des escrocs. Nous parlons de la grande industrie *malhonnête*, et de la petite industrie *malhonnête*, et de l'agiotage *toujours malhonnête*, et de l'immense, impudente et omnipotente extension de ces fléaux, qui sévissent parmi nous, surtout depuis dix ans, avec les plus puissantes connivences. Nous sommes forcés de reconnaître que la féodalité financière est vraiment établie parmi nous, surtout par notre décadence morale et religieuse, mais aussi par les lacunes de la législation qui, comme le montrait déjà M. Rossi, n'est pas encore partout en harmonie avec la science économique. La féodalité nouvelle s'est appuyée, dit-on : 1° sur le suffrage restreint ; 2° sur l'absence de protection légale des enfants et des femmes et même des hommes dans les manufactures ; 3° sur la facilité des frau-

Mais ceux qui s'exprimaient ainsi il y a vingt-cinq ans ne connaissaient pas encore tout le mal.

IV.

Évitons toute déclamation. Voici l'état présent des choses, étudié dans la statistique judiciaire. En l'année où j'écris ces lignes, la justice de mon pays s'est déclarée comme en permanence, pour

des dans les sociétés financières ; 4° sur l'absence de liberté des sociétés anonymes; 5° sur l'interdiction des coalitions d'ouvriers, 6° sur l'agiotage dans les halles et dans les bourses ; 7° sur l'asservissement de la presse aux puissances financières; 8° sur le sénatus-consulte de décembre 1852, art. IV.

Sans doute : 1° le suffrage restreint est remplacé, depuis 1848, par le suffrage universel. Mais ce *suffrage universel dirigé par la forte main des Césars,* comme s'exprime l'un des maîtres du Césarisme, est évidemment plus restreint, moins libre, moins éclairé que l'autre. Mais il est juste de remarquer 2° que la loi de 1841 existe pour la protection des enfants dans les manufactures ; 3° que la loi de 1867 rend moins faciles les fraudes dans les sociétés financières ; 4° que la même loi établit la liberté des sociétés anonymes ; 5° que la loi de 1864 laisse aux ouvriers la liberté de coalition (puisse-t-on, de part et d'autre, ouvriers et patrons, n'en user qu'à la dernière extrémité, les grèves étant des guerres, toujours ruineuses, comme toute guerre, pour les vainqueurs comme pour les vaincus !) ; 6° quant à l'agiotage, rien encore : il sévit avec une audace grandissante ; 7° pour ce qui est de l'asservissement de la presse, va-t-il cesser par une prochaine loi ? 8° Enfin l'article IV du sénatus-consulte de décembre 1852 sera-t-il revisé? — Aujourd'hui 1870, date de la présente édition, on commence à mieux faire.

juger sans relâche des bandes d'escrocs organisées en sociétés dites financières, en si grand nombre qu'en dix-huit mois, ce sont les paroles textuelles de la magistrature, « en dix-huit mois, plus de « quarante sociétés ont eu à rendre compte à la « légitime sévérité de la justice, de plus de qua- « tre-vingts millions jetés et perdus dans l'abîme « de la spéculation coupable[1]. »

A quelle époque de l'histoire de France croyez-vous que la justice du pays ait eu à condamner, en dix-huit mois, quarante bandes, armées ou non, organisées pour la rapine, et convaincues d'avoir volé chacune plusieurs millions? Assurément cela ne s'était jamais vu.

Mais il y eut autrefois des bandes que les soldats du roi ne purent pas toujours réprimer. De pareilles bandes, sans armes matérielles, il est vrai, n'existent-elles donc plus? A-t-on donc oublié ce cri d'un magistrat: « Ils sont donc plus « forts que la loi?... Que s'il faut supporter ce « scandale, je demande que la loi disparaisse, et « que nous ne soyons pas condamnés, nous ses « ministres, à la tenir en nos mains, frémissante, « inappliquée, vaincue! »

[1] Moniteur: Compte rendu de la séance du Corps législatif du 20 mars 1866.

Et qui donc ne voit, aujourd'hui, nos lois sur les jeux de hasard violées impunément par les puissances financières dont l'administration se fait effrontément complice[1] ? Que devient donc le pouvoir judiciaire ? Est-il encore un pouvoir distinct ?

En tout cas, je vois de nouveau justifiés ces mots de Bourdaloue :

« Et pendant que les petits brigandages sont « toujours punis selon les lois, les plus grands, « les plus scandaleux, se soutiennent, non-seule- « ment avec impunité, mais avec honneur. » Pour eux les concessions, les monopoles, qui donnent en un jour des millions.

Le mal est donc arrivé aujourd'hui à cet excès que, sur ce point, les esprits même les plus violents ne peuvent rien calomnier.

Que reprendre, en effet, dans l'affreux tableau que voici[2] ? Je transcris presque mot à mot :

« Une conviction s'est formée dans le silence « universel, sorte de profession de foi tacite, et « qui a remplacé, pour les masses, les anciennes

[1] Voir, dans le *Temps* du 23 novembre 1865, comment est violée la loi du 21 mai 1836, qui prohibe les loteries, en les définissant ainsi : « Toute opération offerte au public pour faire naître « l'espérance d'un gain qui serait acquis par la voie du sort. »

[2] Proudhon, *Manuel du spéculateur à la Bourse.*

« passions politiques ou sociales, savoir : Que de « toutes les sources de la fortune, le travail est la « plus précaire et la plus pauvre;

« Qu'au-dessus du travail, il y a d'abord le « fonds commun de l'exploitation nationale, dont « le gouvernement est le dispensateur;

« Qu'ensuite vient la *spéculation*, entendant « par ce mot l'ensemble des moyens, non prévus « par la loi, ou insaisissables à la justice, de sur- « prendre le bien d'autrui. »

Voilà les convictions : et la pratique ici dépasse les convictions.

« Quelqu'un, parmi nous, ignore-t-il qu'à peu « près aucun gain, obtenu par les concessions de « l'État, les négociations de la Bourse, les entre- « prises de commerce, n'est pur de corruption, « de violence ou de fraude; qu'il ne se fait pas « aujourd'hui de fortune sans reproche, et que, « sur cent hommes enrichis, il n'y en a pas quatre « de fermement honnêtes?

« Le commerce ne se contente pas du prix de « ses transports, de ses commissions, de la prime « due aux risques qu'il court, ou du produit lé- « gitime de ses découvertes. Il lui faut encore le « privilége, le monopole, la subvention, la con- « trefaçon, l'accaparement, la fraude.

« Et, sous le nom de spéculation, le monopole,
« l'intrigue, la concussion, l'escroquerie, dévo-
« rent la fortune publique et entretiennent la ruine
« chronique du genre humain. »

Voilà certes de violentes diatribes. Sont-elles fausses ou exagérées ? Mais qu'y a-t-il en tout cela de plus fort que ce que viennent de dire et saint Jérôme et Bourdaloue ?

V.

Or ici je pose des questions. Je me demande si ce qui suit est vrai.

On a poussé l'exagération jusqu'à dire que les droits féodaux, abolis en 1789, ne s'élevaient pas à *vingt millions* estimés en argent, et qu'aujourd'hui, l'ensemble des *droits féodaux* de l'aristocratie d'argent monterait à *quatre milliards*. En d'autres termes, il s'ensuivrait qu'aujourd'hui la spoliation féodale serait à peu près deux cents fois plus terrible qu'il y a cent ans. Qu'y a-t-il de vrai dans cette plainte ?

Serait-il vrai du moins que la puissance de spoliation de la féodalité nouvelle est aussi supérieure à celle de l'ancienne que la lettre de change est au-dessus de la pièce de métal ?

Enfin serait-il vrai que nous sommes en présence d'un déficit croissant, de l'emprunt croissant, d'une cherté croissante, d'un agiotage croissant, d'un monopole croissant, et d'une croissante dissolution économique, morale, sociale, où s'annihilent les libertés, les droits, les principes et les convictions?

Voilà, dis-je, des questions qui tout au moins mériteraient d'être discutées. Je n'ose ici que les exposer. Je me déclare incompétent pour les résoudre.

Je dirai seulement qu'après avoir cité l'opinion du plus violent et du plus exagéré des tribuns, qui soutient que la puissance de rapine de la féodalité d'argent est deux cents fois plus grande que celle de la féodalité de fer, ce qui paraît évidemment faux, j'ai consulté le plus pur, le plus calme, le plus modéré des économistes. Il m'a répondu : « Deux cents fois, c'est trop dire. Mais « on peut dire hardiment : dix fois. »

Quoi qu'il en soit de ces effroyables questions, il est certain que le monde contemporain est arrivé à une organisation scientifique du pillage souvent plus forte que la loi ; la loi subsiste, mais on la foule aux pieds.

Écoutez cette plainte effrayante de la magistra-

ture contre les prêtres du temple de l'argent : « Créés, dit un magistrat, pour donner au com-« merce la garantie du secret et celle de leur ca-« ractère public, ils abaissent leurs fonctions à « des opérations fictives, et prêtent leur ministère « à des jeux effrénés. L'honneur et la loi le leur « défendent : ils le font impunément. Ils encou-« rent, en agissant ainsi, la destitution et des « peines correctionnelles. Mais, au lieu de châti-« ments, ils trouvent d'énormes gains. Ils sont « donc plus forts que la loi. Il y a donc pour eux « des priviléges dans un pays qui les a tous abo-« lis, même ceux que donnait autrefois le sang « répandu sur le champ de bataille. Il faut être « magistrat pour savoir jusqu'où vont ces abus, « et combien est douloureuse cette complète im-« puissance de la loi. » L'auteur conclut par ces belles paroles déjà citées : « Que s'il faut sup-« porter ce scandale, je demande du moins que « la loi disparaisse, et que nous ne soyons pas « condamnés, nous ses ministres, à la tenir en « nos mains, frémissante, inappliquée, vaincue[1]. »

[1] M. Oscar de Vallée, *les Manieurs d'argent.*



VI.

Donc, en l'état contemporain du monde social, chez les peuples les meilleurs et les plus éclairés, en présence de la masse des pauvres, toujours foulés et dépossédés par l'injustice et par le vol, je ne puis m'empêcher d'entendre sans cesse comme le murmure sacré, terrible, de je ne sais quelle indignation divine qui plane sur toute l'humanité. J'entends les grandes malédictions bibliques ; j'entends les Prophètes qui s'écrient : « Vos princes sont les compagnons des voleurs : « *Principes vestri, socii furum*. » J'entends la voix terrible du Psalmiste : « Voici les méchants et les « riches dans leurs cavernes..., l'œil fixé sur le « pauvre, lui tendant leurs embûches, l'attirant « peu à peu pour le saisir dans leurs filets. » Et le Seigneur s'écrie : « Seront-ils donc toujours aveu- « gles, ces ouvriers d'iniquité, qui mangent mon « peuple comme un morceau de pain ? Eh bien ! « à cause du délaissement des misérables et des « gémissements du pauvre, je vais maintenant me « lever[1]. »

Oui, en présence de ces affreux excès du bri-

[1] Sedet in insidiis cum divitibus in occultis, ut interficiat in-

gandage toujours croissant, le cri de la plus légitime indignation nous devient un devoir.

Mais contre qui pousserons-nous ce cri?

Contre tous et en faveur de tous.

Certes je ne parle pas ici du voleur pur et simple, juste proie des galères, qui sait qu'il est voleur et qui veut l'être.

Je parle ici de la masse des hommes, en qui le venin de l'iniquité est plus latent et instinctif que réfléchi, et qui, par le cours ordinaire et naturel des choses, sont la plupart chargés du bien d'autrui ou travaillent à s'en charger. Ils volent positivement, il faut bien l'avouer, mais ils volent sans le bien savoir, sans le vouloir décidément.

C'est contre cet antique et criminel aveuglement de l'égoïsme inné que commence à s'élever, dans toute l'Europe raisonnable et chrétienne, à mesure que les procédés et les résultats de l'injustice sont plus visibles, un cri d'indignation dont la force aussi, grâce à Dieu, va croissant.

nocentem. Oculi ejus in pauperem respiciunt; insidiatur in abscondito, quasi leo in spelunca sua; insidiatur ut rapiat pauperem, rapere pauperem, dum attrahit eum in laqueo suo. Nonne cognoscent omnes qui operantur iniquitatem, qui devorant plebem meam sicut escam panis? Propter miseriam inopum, et gemitum pauperum, nunc exsurgam, dicit Dominus. (*Psal.*, 9.)

Mais, encore une fois, contre qui doit s'élever ce cri?

Je le répète, contre tous et en faveur de tous.

Que chacun commence par soi-même. Qu'on se demande, en présence de Dieu, si l'on n'a pas entre les mains peut-être, sans l'avoir voulu, peu ou beaucoup du bien d'autrui, ou, ce qui revient au même, si l'on est bien certain de ne rien désirer, de ne rien méditer, qui aille à prendre le bien d'autrui.

Êtes-vous certain d'être absolument pur de toute usure, de tout agiotage et de tout monopole, de toute prime frauduleuse, de tout vol, en un mot?

Donc, avant de pousser sur autrui le cri d'indignation, voyons si nous sommes nous-mêmes sans péché. Alors que celui qui est sans péché jette aux autres la première pierre.

Est-ce donc que cet état fondamental, tranquille, naturel, ordinaire, de vol médiocre, dans ses formes latentes; est-ce que cette forte et savante organisation du brigandage, dans ses formes déjà très-visibles qu'on nomme la féodalité d'argent; est-ce que tout cela ne serait pas la simple résultante de l'universel relâchement, de la commune improbité, de l'insouciance du devoir, de l'incré-

dulité, de l'impiété, et, pour beaucoup d'entre nous, de la simple et pure ignorance; ignorance de ce qu'est réellement l'usure, le monopole, l'agiotage; ignorance des grandes lois sociales, et de leur terrible sanction; ignorance des résultats presque immédiatement homicides de l'injustice, volontaire ou involontaire, en matière d'argent?

La commune ignorance, et l'universel relâchement, et l'universel égoïsme, et la grossière et générale incontinence du besoin de jouir, voilà le mal. Et le mal se compliquerait cruellement, si l'on ne voyait pas que c'est le mal de tous, que ce n'est pas le mal d'une seule classe, mais de toutes; que celui qui veut prendre est coupable comme celui qui prend; que l'iniquité affamée ne vaut pas mieux que l'iniquité satisfaite; que la rage de jouir par la grossière ivresse du vin n'est pas meilleure que la rage de jouir par les raffinements du luxe; que ces deux peuples en lesquels se divise chaque peuple ne sont pas meilleurs l'un que l'autre : ou plutôt qu'il y a partout, dans tous les rangs, quelques personnalités criminelles, que Dieu seul juge; qu'il y a partout, en plus grand nombre, de grands et nobles cœurs que Dieu connaît; mais surtout qu'entre ces deux extrêmes, il y a l'immense masse des hommes ignorants,

insouciants, relâchés, mais qui, pour la plupart, riches ou pauvres, travailleraient avec quelque bonne volonté pour la justice, s'ils étaient éclairés, s'ils voyaient le but et l'obstacle, et surtout les ressources, et s'ils croyaient au soulagement possible des masses souffrantes, par le règne croissant et fécond de la lumière et de la justice.

Mais d'où vient que ce cri d'indignation contre l'iniquité, poussé d'abord comme isolément, dans le monde par l'éclatante voix des prophètes, puis surtout par la douce et toute-puissante voix de Jésus, puis par les Pères du monde moderne, puis par les moralistes et les théologiens, devient enfin depuis bientôt un siècle le cri public de l'Europe entière? Voici pourquoi: c'est que la lumière monte. Tout est public, tout est vu de tous, tout est étudié, comparé. On voit les effets dans leurs causes. Chacun voit vivre comme de ses yeux la vie sociale. Dieu soit loué, la lumière monte. Le genre humain, plus éclairé, et soutenu de Dieu, veut devenir meilleur et plus heureux.

Sans doute, l'organisation du pillage est, aujourd'hui, plus savante qu'à aucune époque. Lorsque David disait : *Sedet in insidiis cum divitibus in occultis, oculi ejus in pauperem respi-*

ciunt : insidiatur ut rapiat pauperem in laqueo suo (Ps. IX), ce n'était rien. Lorsque les seigneurs féodaux descendaient avec leurs hommes d'armes, et pillaient les campagnes, c'était peu. Mais ce qui s'opère aujourd'hui, par la science des combinaisons financières, par l'art de jouer à coup sûr, voilà le pillage élevé à la plus haute puissance qu'il ait jamais atteinte dans l'histoire de l'humanité. Eh bien, je vois dans cet excès, et dans la lumière qui commence à en révéler les mystères, je vois venir la ruine du mal. Les hommes sont-ils aujourd'hui plus mauvais qu'autrefois? En aucune sorte. Je soutiens même qu'ils sont meilleurs. En tout temps, sauf les exceptions, en tout temps, les plus forts et les plus habiles ont pris sur le travail d'autrui tout ce qu'ils ont pu prendre. On en fait autant aujourd'hui. Seulement l'art de prendre a fait les mêmes progrès que l'art d'exterminer les hommes. On a des armes aussi terribles pour spolier que pour tuer. Mais voici l'heureuse différence. C'est, d'une part, que les spoliateurs pacifiques, j'ai des raisons de l'affirmer, sont moins pervers que ne l'étaient les spoliateurs violents. C'est, d'autre part, que la lumière se fait, incisive, implacable, sur tous les détails du désordre. Moins pervers d'un côté, et de l'autre

plus éclairés, beaucoup d'hommes renonceront volontairement au vol, et se décideront à l'honnêteté, peut-être même à la défense de la justice. Et je puis leur prêcher aujourd'hui le texte de saint Paul : « Mes frères, que ceux d'entre vous qui « étaient des voleurs, cessent de voler : *Fratres*, « *qui furabatur in vobis, jam non furetur.* »

Mais voici surtout le progrès. C'est que, si l'organisation savante du pillage des petits par les grands est arrivée à sa perfection, le temps vient où la multitude des petits apprendra l'art de se défendre. De même que, vers le onzième siècle, la commune s'est constituée, par toute l'Europe, pour résister à la tyrannie des seigneurs, et maintenir contre eux la liberté et la propriété ; de même, en notre siècle, se constitue, contre la féodalité financière, la solidarité financière et industrielle de la multitude qui travaille : nouvelle émancipation des communes, dont les bienfaisantes conséquences seront incalculables. Mais c'est ce dont nous aurons à parler dans la seconde partie de cet ouvrage.

Voilà ce que nous voulions dire sur ce grand commandement de Dieu : « Tu ne voleras point. »

Parlons de l'autre forme fondamentale de l'iniquité : « Tu ne tueras point. » Autre grande loi, à

peu près identique à la première. Homicide et spoliation, ces deux formes fondamentales de l'injustice se touchent, s'engendrent mutuellement. A peu près toute spoliation tue quelqu'un. Et l'homicide direct, assassinat, guerre étrangère ou guerre civile, n'est, d'ordinaire, que le moyen de la spoliation, qui est le but.

Mais avant d'étudier l'homicide, il faut parler ici d'une autre forme de l'iniquité, qui est tout à la fois l'homicide et la spoliation ; je veux dire l'esclavage.

CHAPITRE VII.

L'ESCLAVAGE[1].

Faut-il qu'il y ait lieu, aujourd'hui encore, après vingt siècles de christianisme, de parler d'esclavage, de discuter la possession de l'homme par l'homme !

Les États-Unis d'Amérique, que, dans notre jeunesse, nous appelions les initiateurs du progrès et de la liberté, nous forcent à parler de cette grande abomination que l'Évangile semblait avoir détruite, mais qui se relève aujourd'hui avec une impudence d'apostasie à l'égard de

[1] Ce chapitre était écrit un an avant le commencement de la guerre des États-Unis. Je retrouve la date sur mes manuscrits. Je le maintiens tel qu'il était, sauf les additions que j'indique.

la loi du Christ, dont l'histoire des peuples modernes n'offre pas d'autre exemple!

Relisez le dernier message du président des États-Unis (1860), cette pièce, la plus honteuse qu'aucun gouvernement ait osé présenter au monde depuis des siècles. Vous y verrez : « Le « respect dû au droit sacré de la propriété » de l'homme par l'homme.

Je dis que ces paroles coupables et sacriléges, prononcées par le chef d'un grand peuple, devaient attirer sur ce peuple ce qui est sur le point d'éclater. L'iniquité qui est en eux, la haine et la fureur dont les remplit leur conscience bourrelée, va les briser et les partager en deux peuples, qui seront, parmi tous les peuples de la terre, les deux plus irréconciliables ennemis. Ces frères vont s'égorger entre eux; ils s'y préparent en ce moment.

Voilà ce qui va survenir, et puisqu'ils osent parler de l'Ancien Testament pour soutenir leur iniquité, je veux leur faire lire les prophètes, et leur montrer dans Jérémie leur histoire et leur condamnation. Ce qui suit est le texte de Jérémie :

« Voici ce qui fut révélé à Jérémie, après les « prédications de liberté faites à Jérusalem. Le « Seigneur avait dit :

« Que chacun d'entre vous congédie son es-
« clave et sa servante, et les rende à la liberté;
« n'ayez plus en votre pouvoir vos frères, Hé-
« breux comme vous[1]. »

[1] 9. Ut dimitteret unusquisque servum suum, et unusquisque ancillam suam Hebræum et Hebræam liberos : et nequaquam dominarentur eis, id est in Judæo et fratre suo.

10. Audierunt ergo omnes principes et universus populus, qui inierant pactum ut dimitteret unusquisque servum suum, et unusquisque ancillam suam liberos, et ultra non dominarentur eis : audierunt igitur, et dimiserunt.

11. Et conversi sunt deinceps : et retraxerunt servos et ancillas suas, quos dimiserant liberos, et subjugaverunt in famulos et famulas.

12. Et factum est verbum Domini ad Jeremiam a Domino dicens :

16...... Et reversi estis, et commaculatis nomen meum : et reduxistis unusquisque servum suum, et unusquisque ancillam suam, quos dimiseratis ut essent liberi et suæ potestatis : et subjugastis eos ut sint vobis servi et ancillæ.

17. Propterea hæc dicit Dominus : Vos non audistis me, ut prædicaretis libertatem unusquisque fratri suo, et unusquisque amico suo. *Ecce ego prædico vobis libertatem,* ait Dominus, *ad gladium, ad pestem et ad famem* : et dabo vos in commotionem cunctis regnis terræ.

18. *Et dabo viros,* qui prævaricantur fœdus meum, *vitulum quem conciderunt in duas partes et transierunt inter divisiones ejus.*

19. Principes Juda et principes Jerusalem, Eunuchi et Sacerdotes et omnis populus terræ, qui transierunt inter divisiones vituli.

20. Et dabo eos in manus inimicorum suorum, et in manus quærentium animam eorum : et erit morticinium eorum in escam volatilibus cœli, et bestiis terræ. (Jerem., cap. XXXIV.)

« Les chefs du peuple et tout le peuple enten-
« dirent ces paroles. Ils obéirent : chacun rendit
« la liberté à ses esclaves.

« Mais voici que, peu de temps après, ils re-
« viennent à leur crime. Ils rappellent les esclaves
« qu'ils avaient rendus libres, et ils les remettent
« sous le joug.

« Voici donc la parole du Seigneur à Jérémie
« pour Israël :

« Moi aussi, j'ai fait une alliance avec vos pè-
« res, le jour où je les ai tirés de la dure servitude
« d'Égypte !

« Je leur ai dit : Vos frères qui vous auront été
« rendus ne vous serviront que sept ans, après
« quoi vous les rendrez libres ; vos pères ne m'ont
« pas écouté, et ils ont fermé leurs oreilles.

« Mais vous, vous vous êtes convertis, vous avez
« pratiqué ma loi, et vous avez annoncé la liberté,
« chacun à votre esclave : vous avez fait un pacte
« en ma présence et dans mon temple.

« Mais même après ce pacte que vous avez fait
« avec moi, vous êtes retournés en arrière, et vous
« avez déshonoré mon nom. Vous avez repris vos
« esclaves, ceux que vous-mêmes aviez faits libres,
« et vous les avez remis sous le joug.

« Eh bien ! voici ce que dit le Seigneur : Vous

« ne m'écoutez pas, et vous ne voulez pas annon-
« cer à vos frères et à vos amis la loi de liberté.
« C'est donc moi, le Seigneur, c'est moi qui vais
« prêcher pour vous la liberté, la liberté du glaive,
« celle de la peste et celle de la famine, et entre
« tous les peuples de la terre, je vais vous secouer.

« Et je vais vous traiter, peuple de prévarica-
« teurs qui brisez mon alliance, oui, je vais vous
« traiter comme fait le sacrificateur du jeune
« taureau qu'il coupe en deux parties.

« On coupera et l'on séparera les deux parties,
« et tous les peuples de la terre pourront passer
« entre les deux moitiés sanglantes du taureau
« divisé. »

Voilà ce que dit le Seigneur, et voilà ce qui est sous nos yeux.

Peut-être, pharisiens, ne comprenez-vous pas, et vous voulez discuter le texte.

Je vais vous le traduire :

Dieu a révélé au prophète Jérémie ce qui vous arrive aujourd'hui.

L'Évangile vous avait prêché la liberté, et il avait dit en vos cœurs : Que chacun renvoie ses esclaves ; que nul n'ait en servitude ses frères, chrétiens comme lui.

C'est ce qu'ont fait tous les peuples chrétiens.

Mais vous, peuples des États-Unis, vous êtes retournés en arrière, vous avez repris vos esclaves, et vous avez remis sous le joug, comme on y met les bêtes, des hommes et des chrétiens.

Voici donc ce que dit le Seigneur : Je vous avais tirés de la servitude des démons, et je vous ai tirés aussi, et par deux fois, de la servitude de l'Angleterre, votre Égypte :

Et j'espérais que vous seriez un peuple de justice et de liberté.

Mais vous avez déshonoré mon nom : seuls parmi les peuples chrétiens, dans la lumière de l'Évangile, vous avez rétabli l'esclavage que j'avais aboli dans le monde.

Vous l'avez rétabli en fait, puis affirmé et développé, et maintenant vous le proclamez en principe et vous l'érigez en doctrine. Eh bien! moi, le Seigneur, puisque vous ne voulez pas annoncer aux captifs la liberté, moi, je vous livre à la liberté de la guerre, de la faim et de l'extermination, et, comme le sacrificateur qui coupe en deux le jeune taureau, je vais vous partager en deux parties, et tous les peuples de la terre le verront : et ils pourront passer entre les deux moitiés sanglantes du taureau divisé.

Chrétiens et frères des États-Unis d'Amerique,

voilà quelle est pour vous la justice rigoureuse, le châtiment probable! Mais je prie Dieu de toute mon âme, s'il en est temps encore, de vous sauver.

Ce qui précède était écrit en 1860. La prière n'a pas eu le temps de monter. Le châtiment, qui n'était alors que probable, sévit aujourd'hui sous nos yeux (1864). Le glaive de Dieu a partagé en deux moitiés sanglantes le jeune taureau, par un coup à la fois plus subit et plus épouvantable que je ne prévoyais. Les torrents de sang coulent avec une abondance et une violence que je n'aurais pas crues possibles, et voici que les autres nations de la terre commencent en effet à vouloir passer entre les deux moitiés sanglantes du taureau divisé. Que va-t-il arriver? — Voici ce qui est arrivé.

Des deux moitiés de ce grand peuple divisé par le glaive, l'une combattait pour l'Esclavage, et l'autre pour la Liberté. L'une combattait pour couper en deux la nation, et l'autre pour la conserver entière. L'une était la fausse mère du jugement de Salomon, et l'autre la mère véritable.

Or, après quatre années de la plus effroyable guerre, voici qu'aujourd'hui même l'Europe apprend que ceux qui combattaient pour couper en deux la nation, et pour développer librement l'Esclavage, viennent d'être condamnés au juge-

ment de Dieu. Ils sont anéantis. Il n'y a plus qu'une seule nation. Et cette nation, par la voix de son chef, a prononcé les paroles les plus évangéliques que le chef d'aucun peuple ait jamais fait entendre au monde depuis que l'Évangile est sur la terre.

Le président des États-Unis dit ceci :

« Malheur au monde à cause de ses scandales !
« S'il faut que le scandale arrive, malheur à
« l'homme par lequel le scandale arrive !

« S'il est vrai que cet Esclavage d'Amérique est
« l'un de ces scandales inévitables pour un temps,
« il faut dire que ce temps est passé, et que Dieu
« a conduit le Sud et le Nord à cette terrible
« guerre, comme châtiment de ceux par lesquels
« le scandale est venu. Qui osera murmurer con-
« tre la justice de Dieu?

« Nous désirons de toutes nos forces, et nous
« prions avec ferveur pour que cette cruelle
« guerre touche bientôt à sa fin. Cependant, si
« Dieu veut que ce grand fléau continue jusqu'à
« ce que toutes les richesses accumulées par deux
« cent cinquante ans du cruel travail de l'esclave
« aient été englouties, jusqu'à ce que chaque
« goutte de sang arrachée par le fouet soit payée
« par une goutte de sang découlant sous le glaive,

« nous ne pourrons nous plaindre, et nous devrons
« encore le confesser : oui, les jugements du Sei-
« gneur sont justes ! les jugements du Seigneur
« sont vrais ! »

Si ces paroles, comme je n'en puis douter, expriment l'esprit de ce grand peuple ; s'il est vrai qu'il se frappe la poitrine et implore Dieu, et bénit Dieu après l'épouvantahle châtiment, je dis qu'il est réconcilié, et que Dieu lui a pardonné. Ce peuple va se relever pour la justice et le progrès.

Peuple des États-Unis, vous vous êtes agrandi, et vous avez rempli la terre que le Seigneur vous a donnée. Mais vous avez d'abord presque grandi comme le vieil homme sous la vieille loi, et vous avez trop souvent préféré l'accroissement et la multiplication de la vie, à la croissance et à l'élévation dans la justice. Par l'esclavage, et j'allais dire par la polygamie, vous avez pendant trop longtemps paru vouloir retourner au vieux monde. Mais voici votre baptême de sang qui anéantit l'esclavage : puisse-t-il vous régénérer tout entier !

Vous voyez aujourd'hui de vos yeux quels sont les fruits de l'iniquité, et comment ce petit germe d'esclavage que vous aviez négligé d'extirper au début a failli tout remplir, tout détruire, et n'a

pu être enfin arraché de vos chairs que par la mutilation de vos membres, et avec des torrents de sang.

Puisse tout ce sang, surtout le sang du juste que le martyre a consacré, devenir le ciment de l'union entre les deux moitiés de la patrie!

Puisse-t-il devenir parmi vous la semence de la justice, de la liberté, de la paix!

CHAPITRE VIII.

L'HOMICIDE.

I.

La spoliation a deux formes : spoliation paisible, spoliation guerrière. On prend le bien d'autrui, soit par la ruse, soit par la force. Il y a les voleurs désarmés et les voleurs armés. Cela est vrai, soit des particuliers, soit des gouvernements. Le vol à main armée, d'homme à homme, c'est le brigandage ; de peuple à peuple, c'est la *conquête !* La conquête ! vieux mot plein de sotte impudence que dans cent ans, j'espère, on n'osera plus prononcer, mais qui vient, sous nos yeux, de refleurir, en l'année 1866, de la manière la plus honteuse et la plus désastreuse. A vrai dire, sur ce point, les esprits sont encore si barbares que peut-

être on regardera comme naïf et léger le rapprochement que nous nous permettons entre le brigandage et la guerre. Je pense tout au contraire que cette simplicité naïve est ici, sans comparaison, plus profonde que la duplicité savante des expérimentés! Cette science-là, ne l'ai-je pas comme vous? Mais je l'ai dépassée, et je suis revenu, en avançant toujours, à la simplicité de la conscience et à la vérité de l'évidente raison! « Ces choses, « dit le maître des hommes, sont cachées aux « prudents et aux sages, mais révélées aux sim« ples et aux petits. »

Un grand progrès du monde a commencé le jour où, dans la société moderne, quelques hommes se sont résolus à appliquer aux affaires humaines la raison et l'évidence morale : le jour où l'on a osé croire qu'il n'y a qu'une morale, une justice éternelle, immuable, une et la même toujours, en toute affaire humaine, d'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné. Oui, c'est une sublime et puissante audace que de savoir et vouloir s'appuyer, dans les affaires de l'humanité, sur des évidences morales comme celle-ci : « Il est absurde, et il est détesta« ble, que les hommes s'égorgent entre eux : il « faut donc que cela finisse. »

Je dois dire que le dix-huitième siècle français, dans l'horreur duquel j'ai vécu pour ses grands crimes, ses grands abaissements et ses aveuglements grossiers, a eu pourtant cette audace et cette gloire. C'est que tout siècle est double. Pendant que la surface visible se couvrait d'incrédulité et d'immoralité, pendant que la masse des penseurs perdait tout sens philosophique, il y avait au fond du siècle un merveilleux courant, venant de l'Évangile, et de l'esprit de saint Vincent de Paul, et de l'esprit de Fénelon.

L'amour des hommes, l'idée de la justice universelle applicable partout et toujours, la nécessaire confiance dans la raison et dans le droit de la raison à gouverner la terre, ces sentiments, s'emparant des âmes justes, atteignaient les âmes incertaines, et réveillaient, même à travers la vie mauvaise, des consciences qui semblaient éteintes.

Quoi qu'il en soit, Fénelon paraît être l'admirable type du dix-huitième siècle tel que Dieu le voulait. Devant tout siècle, comme devant tout homme, s'ouvrent toujours deux voies entre lesquelles la liberté choisit. Les hommes ont choisi la mauvaise. La régence, Louis XV, les débauches de l'agiotage, le règne des prostituées, la chute de la monarchie dans le sang, le mépris de l'âme et

de Dieu, l'insulte au christianisme, et la révolution homicide et spoliatrice, ont caractérisé le siècle. Le faux siècle a vaincu. Mais le vrai siècle subsistait et subsiste, comme dans les catacombes. C'est lui qui, renaissant, constituera la prochaine grande époque de lumière et de paix.

Mais c'est de la guerre qu'il s'agit. Fénelon donc, au sujet de la guerre, osait voir l'évidence, et l'exprimer. Rien de plus rare, je le répète, et de plus audacieux! Il osait dire ceci, en parlant à la conscience d'un roi : « On pend un pauvre « malheureux pour avoir volé une pistole sur le « grand chemin, dans son besoin extrême; et on « traite de héros un homme qui fait la conquête « d'une province, c'est-à-dire qui subjugue in« justement les pays d'un État voisin! L'usurpa« tion d'un pré ou d'une vigne est considérée « comme un péché irrémissible au jugement de « Dieu, à moins qu'on ne restitue; mais l'on « compte pour rien l'usurpation des villes et des « provinces! Prendre un champ à un particulier « est un grand péché; prendre un grand pays à « une nation est une action innocente et glorieuse! « Où sont donc les idées de justice? Dieu jugera« t-il ainsi? *Existimasti inique quod ero tui* « *similis*. Doit-on moins être juste en grand qu'en

« petit? La justice n'est-elle plus justice quand il « s'agit des plus grands intérêts? Des millions « d'hommes, qui composent une nation, sont-ils « moins nos frères qu'un seul homme? Tout ce « qui est pris par pure conquête est donc pris « très-injustement, et doit être restitué; tout ce « qui est pris dans une guerre entreprise sur un « mauvais fondement est de même. Les traités de « paix ne couvrent rien, lorsque vous êtes le plus « fort, et que vous réduisez vos voisins à signer le « traité pour éviter de plus grands maux : alors « ils signent comme un particulier donne sa bourse « à un voleur qui lui tient un pistolet sur la « gorge. La guerre et la victoire, loin de vous « mettre en sûreté de conscience, vous engagent « non-seulement à la restitution des pays usur- « pés, mais encore à la réparation de tous les « dommages causés sans raison à vos voisins.

« Pour les traités de paix, il faut les compter « nuls, non-seulement dans les choses injustes, « que la violence a fait passer, mais encore dans « celles où vous pourriez avoir mêlé quelque « terme ambigu, pour vous en prévaloir dans les « occasions favorables. »

Voilà les évidences que j'aime! Si simples et si naïves qu'elles soient, vous en comprenez la portée

II.

Mais il ne s'agit pas ici seulement de Fénelon. Il s'agit de l'enseignement constant de l'Église catholique. C'est un axiome de théologie indiscuté que toute conquête et tout butin fait dans une guerre injuste doit être restitué. « Or l'obligation de restituer, dans la morale chrétienne, est « tellement absolue, dit Bourdaloue, que l'Église « même, à qui Dieu a donné le pouvoir d'absoudre de tous les crimes, l'Église n'en peut pas dispenser, et ces clefs données à saint Pierre, si « puissantes sur tout le reste, n'ont pas la vertu « d'ouvrir le ciel à quelque usurpateur que ce « soit, tant qu'il demeure volontairement chargé « du bien d'autrui. »

J'entends dire quelquefois qu'en général, au sujet de la guerre, les théologiens catholiques ne sont pas assez décisifs. Mais pesez, je vous prie, les principes suivants, qui sont universellement adoptés parmi nous :

1° La guerre défensive est permise.

2° Mais la guerre offensive n'a qu'une cause légitime, savoir : une grave injustice faite à un

peuple, grave injustice non réparée, et autrement irréparable [1].

3° Dès qu'une guerre, commencée ou non, cesse d'être nécessaire, elle est injuste [2].

4° Quant à ceux qui ont supposé ou supposent que l'agrandissement d'un empire, la gloire à conquérir, et le droit de convenance [3] (comme serait, par exemple, la *mission historique* de la Prusse), sont des causes légitimes de guerre : ceux-là sont dans une pensée aussi coupable et digne de damnation que pernicieuse. Car il n'y a en tout cela, comme l'affirme saint Augustin, rien autre chose « que brigandage en grand ».

Que vous en semble ? Fénelon et saint Augustin, adoptés par l'Église catholique, sont-ils de saines autorités ?

5° Quiconque est prêt à porter les armes en tous cas, qu'il s'agisse d'une guerre juste ou in-

[1] Justa causa indicenti bellum offensivum est unica, nempe injuria gravis illata et non reparata, et alio modo non reparanda.

[2] Bellum, ubi desinit esse necessarium, desinit esse justum. (Billuart, t. V. — De Bello, p. 367.)

[3] Perniciosissime et damnabiliter errasse et errare qui existimarunt aut existimant amplificationem imperii, gloriam et celebritatem nominis, et, ut vulgo dicitur, jus convenientiæ, esse justas causas indicendi bellum. Hoc, inquit S. Augustinus (lib. 4, *de Civitate*, cap. 6), quid aliud quam grande latrocinium nominandum est ? (*Ibid.*, p. 367.)

juste; quiconque a la volonté réfléchie de poursuivre une guerre qu'il sait être injuste, celui-là est en péché mortel, celui-là est en état continuel de damnation, à cause de sa volonté réfléchie de faire la guerre injustement[1].

6° Les soldats mêmes sont tenus à restitution, s'ils participent à une guerre injuste[2].

Que pensez-vous de ces préceptes? Ne les trouvez-vous pas d'une insupportable rigueur? Et que serait-ce si vous saviez peser le poids de ces paroles : *Péché mortel! pensée digne de damnation!* Si vous saviez ce que c'est que la réprobation de Dieu annoncée par l'Église!

Si nous n'étions pas encore des barbares, nous saurions qu'il n'y a rien là qui ne soit l'évidence morale absolue. Oui, cela est l'évidence même. Oui, il est absurde, il est abominable que les hommes s'égorgent entre eux. Oui, l'homicide est réprouvé de Dieu.

Eh bien! c'est pour perpétuer ces abominations, c'est pour maintenir et pour glorifier sur la terre l'homicide perpétré en des proportions gigantes-

[1] Qui vero sunt parati bellare, sive bellum sit justum, sive injustum, sunt certo in statu damnationis, propter voluntatem bellandi etiam injuste. (Billuart, *ibid.*, p. 368.)

[2] Milites peccant, et tenentur ad restitutionem si militent in bello injusto.

tesques, c'est pour cela même que les peuples vont déposer sur les autels d'un ancien dieu, Mars, ami du carnage, environ la moitié du fruit de leur travail.

Nous savons aujourd'hui ce que coûte l'extermination guerrière estimée en argent. La guerre coûte à l'Europe une somme égale aux *sept neuvièmes* des recettes publiques.

Sans doute, la dépense avouée, visible, portée sur les budgets publics, n'est que le tiers du budget total, aujourd'hui environ 3 milliards sur 9 milliards pour toute l'Europe.

Mais la guerre a son budget occulte, qu'on ne voit pas, dont on ne parle pas. Ces fonds secrets du dieu, père du carnage, sont en Europe, d'abord la perte du travail de quatre millions d'hommes. Ce sont les intérêts des propriétés affectées au service de la guerre. Ce sont les intérêts des dettes publiques que la guerre a causées. Ces trois sources ajoutent aux 3 milliards visibles 4 milliards inaperçus. C'est ainsi que le budget de Mars, tant caché que visible, tant secret qu'avoué, se monte à 7 milliards, quand l'ensemble des recettes publiques de l'Europe se monte à 9 milliards [1].

[1] Voir P. Larroque: *De la guerre et des armées permanentes, deuxième partie : Statistique des établissements militaires.*

On le voit, l'Europe est tout juste assez riche pour payer sa gloire. Mais écoutez ces paroles d'un poëte :

« Longtemps on a ignoré le prix d'achat de ce « genre de gloire. Il y avait, pour dissimuler le « total, des cheminées comme celle où Louis XIV « a brûlé les comptes de Versailles. Ce jour-là il « sortit du tuyau du poêle royal pour un milliard « de fumée. Les peuples ne regardaient même « pas. Aujourd'hui, les peuples ont une grande « vertu : ils sont avares. Ils savent que prodi- « galité est mère d'abaissement. Ils comptent. « Ils apprennent la tenue des livres en partie dou- « ble. La gloire guerrière a désormais son doit « et son avoir. Ceci la rend impossible, et la « tue. »

Voici, ajoute l'auteur, ce qu'a coûté la guerre, à l'Europe et au monde, de 1791 à 1814 :

« La France seule a dépensé en boucheries « pour la gloire militaire, et aussi, ajoutons-le, « pour la défense du territoire, cinq millions « d'hommes, c'est-à-dire six cents hommes par « jour. L'Europe, en y comprenant le chiffre de « la France, a dépensé seize millions six cent mille « hommes, c'est-à-dire deux mille morts par jour « pendant vingt-trois ans.

« Deuxièmement, la dépense en argent. Nous « n'avons, malheureusement, de chiffre authen- « tique que le chiffre de l'Angleterre. De 1791 « à 1814, l'Angleterre, pour faire terrasser « la France par l'Europe, s'est endettée de « 20,316,460,053 francs. Divisez ce chiffre par « le chiffre des hommes tués, à raison de deux « mille par jour pendant vingt-trois années, vous « arrivez à ce résultat que chaque cadavre étendu « sur le champ de bataille a coûté à l'Angleterre « seule 1,250 francs.

« Ajoutez le chiffre de l'Europe, chiffre incon- « nu, mais énorme.

« Avec ces dix-sept millions d'hommes morts, « on eût fait le peuplement européen de l'Aus- « tralie.

« Avec les 24 milliards anglais dépensés en « coups de canon, on eût changé la face de la « terre, ébauché partout la civilisation, et sup- « primé, dans le monde entier, l'ignorance et la « misère [1]. »

Que dire des fureurs de colère et des fureurs

[1] Victor Hugo, *William Shakespeare*, livre III. Je suis loin de garantir aucun des chiffres de cette citation. Ce que j'en aime, c'est cette vigueur d'indignation, et ce calcul des fruits de la paix qu'eussent pu produire ces forces perdues dans le meurtre.

d'orgueil qui ont créé ces épouvantables massacres ?

Qui a voulu, qui a créé cette extermination d'un quart de siècle? Ce procès commence à s'instruire.

III.

« Tu ne tueras point. »

La diminution du carnage parmi les hommes! Est-ce trop d'ambition que d'espérer cela?

Mon Dieu! je suis presque seul à espérer! Je poursuis ce travail sur la justice et sur les bénédictions qu'elle promet en la terre comme au ciel; et il me semble qu'au milieu de ce dix-neuvième siècle, ce siècle si obscur encore, si haineux et si divisé, pourtant l'aurore de siècles meilleurs et plus justes se laisse apercevoir. Mais qui donc veut y croire?

Au premier mot, beaucoup de ceux qui se disent chrétiens rabattent mes espérances par les deux seules paroles évangéliques qu'ils sachent, et sur lesquelles ils se cramponnent contre toute idée de progrès : « Il y aura toujours des pauvres parmi « vous, » s'écrient-ils. Et puis : « Quand le Fils de

« l'homme reviendra, pensez-vous qu'il trouve « encore de la foi sur la terre ? »

Quant à la guerre, ils la soutiennent par une citation fausse : « Il est dit dans la Bible : *Dominus* « *Sabaoth*, notre Dieu, c'est le Dieu des armées. »

Donc, ajoutent-ils, c'est la décadence qui vient, non le progrès. Voyez la lèpre du paupérisme qui envahit le monde. Voyez la foi bientôt bannie de toute la terre. Nous sommes perdus !

Ainsi osent parler des chrétiens contre le Christ, qui a dit : « Je suis venu annoncer aux pauvres la « bonne nouvelle. Le Royaume de Dieu approche... « Satan, le Prince du monde, sera chassé. » Et ils oublient la prière essentielle et perpétuelle du chrétien, celle que Jésus-Christ même a dictée mot pour mot : « Notre Père, que votre règne arrive, « que votre volonté soit faite en la terre comme « au ciel. »

Mais l'infernal aveuglement des autres me consterne encore davantage. « Versons du sang, » disent-ils, « alors tout ira bien. »

Dénués de tout sens moral, incapables de toute conception de justice, ils sont lancés, comme l'animal par son instinct, à tuer ce qui leur résiste.

O Jésus, vous naissez entre deux espèces d'animaux : animaux domestiques, bœufs et brebis,

qui mangent le foin dans leur étable, et bêtes féroces qui mangent les bœufs, les brebis et les hommes !

Oui, mon Dieu, vous naissez ainsi. Mais vous, Homme-Dieu, vous savez purifier la terre des bêtes féroces. Ces races disparaîtront, et vous saurez élever jusqu'à vous les pauvres animaux humains.

Quoi qu'il en soit, je passe par des alternatives d'espérance et de découragement.

Parfois je crois entendre la froide raison, et l'expérience découragée, me dire au fond de l'âme : « On n'introduira pas la raison dans le monde. On ne donnera pas aux peuples l'amour de la justice. Ce sera toujours l'instinct simple, indiscuté, qui prendra, par la force et la ruse, tout ce qu'il pourra prendre. Leurs débats, leurs prétendues luttes politiques et intellectuelles, ne sont que luttes d'orgueil et de cupidité. Ce qu'ils appellent la vérité, c'est leur passion armée d'un mot ou d'une maxime. Qu'est ce que l'opinion d'un homme ? C'est son intérêt formulé. En aucun cas, nul ne reconnaît qu'il a tort. En aucun cas, nul ne consent, un seul instant, à regarder si son adversaire a raison. Ce que l'on veut, c'est le pouvoir et c'est l'argent, mais jamais la justice, jamais la vérité. »

« Et ne vous fiez ni aux lois, ni aux institutions sociales, ni même aux formes politiques. Partout, toujours, les plus violents et les plus rusés vont au but, le pouvoir et l'argent ; et ils y vont par la loi, ou malgré la loi. Je t'écraserai par la force, s'écrient aujourd'hui même les hommes qui parlent le plus de liberté, si je ne le fais par la loi. Nous vous vaincrons constitutionnellement, s'écrient des hypocrites de liberté, ou nous vous chasserons révolutionnairement. »

Que faire donc pour le progrès du monde ?

IV.

Mon Dieu ! donnez-moi de connaître et d'aimer la justice dans toute son étendue. Donnez-moi de la faire connaître et de la faire aimer. Donnez-nous, en ce siècle, le bonheur et la joie profonde de comprendre que la justice est toute-puissante, et que son règne approche. Surtout, mon Dieu, faites-nous savoir que ce règne, qui est le vôtre, n'approche point fatalement, ni par votre seule providence, mais par l'homme, par la raison et par la liberté, s'appuyant sur vous, ô mon Dieu !

C'est l'homme qui est chargé par Dieu de faire régner la justice dans le monde. L'homme est roi : voilà la vérité.

Quand l'homme se lèvera dans une royale fierté à l'égard de tout le créé ; quand, dans une docilité inspirée, et dans l'humilité d'adoration en face de Dieu, sans craindre ni Satan ni la mort, il saura dire au monde : « Au nom de Dieu, je suis ton maître, je te mettrai dans l'ordre, et je te soumettrai à la justice, » alors commenceront les grands changements, les vraies révolutions.

Mais, jusqu'ici, l'homme brave Dieu, et il a peur du monde !

Le temps vient cependant, je l'espère, où ces choses seront retournées. On changera cet orgueil en courage, et cette peur en humilité.

Ce temps vient, parce que la lumière se fait ; l'histoire se déroule sous nos yeux, et le monde tout entier s'éclaire. « La nuit se retire, dit saint « Paul, et le jour vient. » Nous devons maintenant comprendre par nous-mêmes ce qu'on nous disait autrefois. L'humanité arrive à l'âge viril, et les données de la sagesse, que notre Père nous dictait patiemment dans notre enfance, doivent enfin déployer à nos yeux leur immense vérité sous la lumière de l'expérience. « Nous sortons de

tutelle, » dit encore saint Paul, « et nous devenons maîtres. »

Alors peut-être on osera penser à réduire l'homicide sur la terre.

Écoutez ce qui suit.

V.

Un auteur du dix-septième siècle intitulait un livre de ce titre ironique et profond : « La plus « ancienne, la plus solide, la plus nécessaire et la « plus oubliée de toutes les œuvres de religion, « c'est la pratique des dix commandements de « Dieu. »

A quoi j'ajoute ceci : De tous les commandements de Dieu, le plus grave, le plus évident, le plus nécessaire, le plus oublié, le plus publiquement violé, le plus glorieusement foulé aux pieds, c'est celui-ci : « Tu ne tueras point. »

Or Jésus-Christ, dans l'Évangile, pour caractériser Satan, le définit : « Celui qui est homicide « dès le commencement. »

L'homicide est l'œuvre satanique par essence ; c'est l'œuvre propre et caractéristique des fils de Caïn et des fils de Satan.

C'est pour l'homicide, avant tout, que tonne, dans la conscience humaine, et dans toute religion, la menace de la damnation éternelle.

Or nous sommes tellement libres que Dieu permet même l'homicide.

Oh! combien il est vrai que nous sommes rois du monde, puisque nous avons, dans ce monde, l'effroyable pouvoir de vie et de mort, de condamnation et de grâce!

Donc, puisque nous avons ce pouvoir, c'est à nous d'abolir l'homicide. Écoutez bien :

L'homme verse le sang d'autrui, et le verse avec joie!

Et des hommes ont parfois épuisé leur génie à inventer des tortures exquises, des supplices éclatants, et des méthodes de multiplier, de continuer et d'approfondir la douleur!

Et nous sommes tellement livrés à notre liberté que Dieu n'intervient pas! Quand, par une satanique atrocité, nous détruisons son œuvre, Dieu laisse faire et il laisse passer!

Avez-vous jamais réfléchi à ceci? Un méchant, une bête féroce ivre, se précipite sur un autre homme, sur un saint ou sur un héros, il le tue, et Dieu laisse faire!

Les peuples livrés à Satan pratiquent solennelle-

ment et religieusement l'homicide. Dieu le souffre!

Souvenez-vous donc des martyrs. Il y en a depuis deux mille ans. Regardez aujourd'hui l'Europe. La Russie, en Pologne, fait des martyrs.

Voici des créatures de Dieu que des juges font mourir par le feu. Et le feu du ciel ne tombe pas!

Voici Jeanne d'Arc, brûlée à petit feu par des Français et par des prêtres, au milieu de la France sauvée. Et la foudre n'a pas écrasé les juges et les bourreaux!

Au quinzième siècle, au milieu d'un peuple chrétien, en France encore, un grand seigneur, Gilles de Retz, enlève à leurs mères cent enfants, et il les fait périr dans ses orgies immondes, par des supplices exquis. C'est à Satan qu'il rend et prétend rendre un culte par ces horreurs. Or supposez que vous ayez été l'une de ces mères, ou l'un de ces enfants!... Et Dieu a laissé faire!

Sans parler des anciens bûchers d'Espagne, et même de France ou d'Italie, lesquels sont très-connus, qui dira le nombre de victimes innocentes que, pendant tout le dix-septième siècle, des juges inspirés par Luther et Calvin ont fait brûler, sous prétexte de sorcellerie et de commerce

avec Satan! Kepler eut peine à sauver sa mère du bûcher.

Parcourez ainsi tous les crimes et toutes les sataniques tortures que des hommes firent souffrir à des hommes. Par exemple, au milieu du dix-huitième siècle, en France (1758), le parlement condamne un homme à être tenaillé, à recevoir du plomb fondu dans les plaies des tenailles, à voir son poing coupé, puis plongé dans le plomb liquide, à être écartelé par des chevaux. Et l'arrêt s'exécute au milieu de Paris. Le supplice dure et se savoure pendant plus de dix heures! Et le feu du ciel ne tombe pas!

Il n'y a que cent ans de cela, et tel homme aujourd'hui vivant a pu le voir.

Permettez-moi de soulager mon cœur. En face de ces spectacles sataniques, même voilés par l'espace et le temps, je n'ai, quant à moi, qu'un refuge. Je pleure. Des larmes brûlantes creusent mes yeux. Presque chaque jour, pendant plusieurs années, j'ai senti le ravage de ces larmes.

Je ne puis pas me consoler de ce que ces horreurs ont eu lieu. Cela est comme irréparable. Le mal est fait.

Il est fait. Mais, en outre, il se continue!

Je sais bien que ces descriptions de tortures, et

ces indignations extrêmes, sortent de toute mesure littéraire. Mais que m'importe la littérature? Ces spectacles ont torturé ma vie et la torturent. Je ne puis lire, sans perdre une partie de ma force pour la journée, tous ces récits d'Indiens attachés aux canons, de vaincus empalés, de nègres mourant sous les coups, de cannibales se mangeant entre eux, de familles d'esclaves coupées, vendues séparément, membre par membre, ou de soldats déchirés jusqu'aux os par le fouet, ou de paysans polonais expirant pour la foi sous le knout. Ces spectacles m'écrasent. Eh bien, je veux les regarder en face, et je veux vous les faire regarder. Pourquoi? Pour qu'ils nous apprennent ce qu'est la vie, et ce qu'est le monde, et qu'ils nous soulèvent tous jusqu'à cette indignation triomphante à qui rien ne résiste. Ce monde, notre patrie, est encore opprimé et souillé par Satan. Cet ignoble et stupide esprit, ce satyre homicide, y danse encore, dans le sang et les larmes, sa danse lascive, bête et féroce, qui nous souille et qui nous écrase.

Vous surtout, hommes de sang, vous que l'Évangile nomme fils de Satan, l'homicide principal, vous qui pouvez causer et supporter la torture d'autrui, tremblez!

Tremblez, vous dis-je, vous qui avez la cruauté au cœur. Vous que Satan tient par le centre, vous qu'il force à tuer les vôtres, vous, les plus lamentables des torturés du mal, méchants infortunés, à peu près perdus et damnés, qui pouviez devenir fils de Dieu, qui vous êtes faits fils de Satan; tremblez !

VI.

O mes frères, comprenez, dis-je, et sentez ce spectacle ! Comprenez que le mal existe, puisque vous le voyez.

Le mal existe; rien ne peut plus faire maintenant qu'il n'ait pas existé. Ces exécrables abominations pèsent sur le monde éternellement.

Oui, Dieu nous a vraiment livrés à notre liberté. Mystère ! Mystère !

Or je ne sais que ma foi chrétienne qui réponde à cette épouvantable énigme.

Quoi ! vous supposez que le Dieu personnel, libre et intelligent, aimant et bon, dont l'œil voit tous les hommes et tous leurs actes, et chaque détail de perversité, chaque détail de torture, et chaque soupir ; ce Dieu, qui voit, qui aime comme

nous, et plus que nous, vous croyez que ce Dieu, pendant que votre cœur bondit, assiste sans pitié, quant à lui, au spectacle des débauches de Satan dans le sang de l'humanité !

Combien d'hommes ont voulu mourir avec ceux qui mouraient, et, ne pouvant les délivrer, ont voulu souffrir avec eux ! Combien de bourreaux tout à coup sont devenus martyrs, sont morts et ont souffert ! Cet attrait des souffrances est aussi dans l'histoire. Et Dieu, la bonté absolue, serait seul impassible !

C'est ici qu'intervient la foi évangélique. La voici : Notre Dieu s'est fait homme pour souffrir et mourir torturé !

Oui, voilà le vrai Dieu. Il a souffert d'abord dans tous les hommes qui ont souffert ; il a eu faim dans tous les hommes qui ont eu faim, et il est immolé en tous et avec tous, et il est immolé depuis le commencement du monde : *Agnus occisus ab origine mundi !*

Telle est la seule, et simple, et magnifique réponse aux grands mystères du monde. Et que les philosophes ne se pressent pas trop de sourire ! Je sais la philosophie autant qu'eux.

Je crois d'abord que Dieu apaise et porte en grande partie, par une occulte intervention, la

souffrance des martyrs, de tous les torturés et de tous les agonisants[1], et que notre compassion frémissante, et le bondissement de nos cœurs, en présence des tortures d'autrui, sont un effet de la puissante passion du cœur de Dieu dans toute souffrance de ses enfants.

Le dogme de l'Homme-Dieu, de Dieu fait homme, centre éternel des vérités, unique voie lumineuse entre les deux abîmes d'erreur, de panthéisme et d'athéisme, est en même temps la réponse de lumière aux épouvantables mystères de l'histoire, et aux ténèbres affreuses du passé. C'est, en même temps, l'unique espoir possible de l'avenir.

C'est lui, l'Homme-Dieu, qui, mettant le pied sur cette terre, a dit : « Satan, prince de ce monde, « sera chassé[2]. »

C'est lui qui se compare au ferment déposé dans la pâte, lequel pénètre tout. Il pénétrera tout.

Les hommes étaient sataniques et sauvages. Je n'en recherche point ici la cause. C'est un fait que je vois de mes yeux. Eh bien ! l'Évangile nous annonce qu'un sang nouveau, un cœur nouveau

[1] Venite ad me omnes qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos.

[2] Princeps hujus mundi ejicietur foras.

et un esprit nouveau sont versés dans l'humanité, afin que le règne du mal s'arrête, et que celui du bien commence.

Oui, je l'espère, nous cesserons d'être des bêtes; nous deviendrons des hommes, des hommes par la justice et la raison. Nous cesserons de nous dévorer entre nous, soit matériellement, par la bouche et les dents, comme les races cannibales; soit physiquement aussi, comme les peuples civilisés, par la science de l'extermination guerrière; soit indirectement, par l'universelle et criminelle avidité des hommes de proie, dont l'Esprit-Saint a dit : « Malheur à vous qui dévorez mon peuple « comme on dévore du pain ! »

Je dis donc simplement qu'il est temps de comprendre enfin que c'est nous, nous-mêmes, qui avons à chasser Satan, prince d'homicide. C'est nous, c'est l'homme qui est prince légitime de ce monde. Il faut chasser, exterminer absolument l'usurpateur, le tyran et le meurtrier. Il faut se lever, et déclarer que nous voulons régner, et que nous régnerons. Nous ferons régner la justice, l'ordre et la paix. L'homicide sera réprimé. C'est la mission que Dieu nous donne. C'est à cela qu'il faut employer le courage, et le génie, et l'héroïsme.

VII.

On parle de l'audace virile et de l'indomptable détermination des races anglo-saxonnes, de ces vigoureux peuples qui semblent aujourd'hui mener et envahir le monde. Je les admire, mais les trouve encore trop timides, et trop bornés dans leurs espérances. Je veux la pleine audace chrétienne, évangélique, celle de saint Paul, qui, se sachant chargée par Dieu de disposer le globe terrestre dans l'ordre et l'équité, s'y détermine, et déclare qu'elle détruira dans le monde entier la guerre, la cruauté, la tyrannie, le paupérisme, l'oppression du faible, l'exploitation de l'homme par l'homme, la peine de mort, oui, la peine de mort, à une seule condition, c'est que les assassins, en ce qui les concerne, commenceront. Et puis, les principaux obstacles étant détruits, elle s'occupera d'établir dans l'univers entier, la liberté, l'égalité et la fraternité.

Ah! oui, j'aime cette audace surnaturelle, qui, sachant que la foi transporte les montagnes et que rien n'est impossible à ceux qui croient, entreprend simplement de hâter, d'accélérer la venue

du règne de Dieu et le triomphe des volontés de notre Père céleste, en la terre comme au ciel.

« Tout est à vous, s'écrie saint Paul, tout est à « vous, le monde, la vie, la mort, *le monde pré-* « *sent, le monde à venir, tout est à vous!* » (I Cor. 3, 22.) Voilà l'audace évangélique.

Mais que surtout et avant tout la cruauté, le goût du sang, l'esprit de la torture, ce satanique et incompréhensible caractère de la haine absolue, et du mal pur, soient vaincus et chassés de la terre. Il y va de l'honneur du monde. Tout acte de cruauté exercé sur un homme par un homme est une sanglante insulte de Satan à l'humanité tout entière. C'est sur ce point qu'il faut un soulèvement décisif de tous les cœurs et de toutes les intelligences.

Et n'est-ce pas, en effet, sur ce point, grâce à Dieu, que les peuples européens ont fait, depuis un siècle, un éclatant progrès? Chez quel peuple chrétien serait possible, de nos jours, le supplice de 1758 (j'écris en 1868) décrété par le Parlement de Paris, et consommé au milieu de Paris? Qui supporterait aujourd'hui les tenailles, le plomb fondu, les chevaux pour écarteler, et ces douze heures de tortures rugissantes, de par la loi, à la face du soleil, et en présence du peuple rassemblé?

L'homme, sur ce point privilégié du globe, l'Europe, l'homme est incomparablement moins satanique qu'il n'était il y a cent ans. Le doux esprit du Sauveur des hommes commence à conquérir le cœur du genre humain... « Heureux, dit « Jésus-Christ, heureux ceux qui sont doux, « parce qu'ils posséderont la terre. » Ce caractère, précisément divin, la douceur, le tendre et religieux respect de l'homme, image de Dieu, la douceur, dis-je, est un signe des temps. Ce signe annonce que le temps vient où l'homme doit posséder la terre, chasser l'antique usurpateur, prince du monde et du mal, régner enfin par Dieu. Ce signe sacré de la douceur des âmes apparaît en même temps que le signe de l'intelligence domptant la terre et la matière par la connaissance de ses lois, domptant l'espace, ce grand obstacle à la domination du globe.

J'aperçois, de ce point de vue, trois époques : le vieux monde, ayant pour joie suprême, pour fête et pour plaisir public, la mort violente de l'innocent, le spectacle de l'égorgement de l'homme par l'homme ou par la bête. Dix mille hommes dans l'empire, tout glorieux de cette magnificence, meurent en public pour la fête de Néron. Règne satanique pur.

Puis viennent les peuples du moyen âge, à moitié vaincus par l'Évangile, qui, pourtant, maintiennent la torture pour l'accusé, et l'atrocité des supplices pour le coupable. Règne barbare, mêlé de l'idée de justice.

Enfin, depuis un siècle seulement, et depuis le martyre politique d'un roi chrétien, depuis aussi qu'un certain nombre d'âmes puissantes, au fond du siècle précédent, ont vu, compris et médité plus immédiatement le cœur de Jésus-Christ, et surtout, enfin, de nos jours, depuis que l'Église universelle a donné un nouvel éclat au dogme le plus glorieux pour la grandeur possible et idéale de l'homme : depuis ce temps, surtout en France, un éclatant caractère de douceur vient embellir la face du genre humain ; c'est le commencement d'un progrès du règne visible de Dieu sur notre terre.

O amis, qui que vous soyez, je vous prie, aidons notre divin maître Jésus à introduire dans le genre humain la bonté. Lui, il était la bonté absolue. Lui, comme l'agneau immolé, a été doux et bon sous l'insulte, sous les soufflets, sous la flagellation. Il était doux et bon à l'égard des épines, des bourreaux, des clous, de la croix. « Pardonnez-leur, mon Père : ils ne savent ce qu'ils

« font. » Telle est sa vie, et voici sa doctrine. Efforcez-vous de la comprendre, malgré sa trop céleste simplicité. Heureux ceux dont l'esprit est assez étendu et le cœur assez vigoureux pour atteindre si haut! Mais tous ne le peuvent pas encore. Quoi qu'il en soit, lisez avec adoration :

« Il a été dit aux anciens : Tu ne tueras pas.
« Moi je vous dis : Ne vous irritez pas, et ne dites
« pas à votre frère un mot qui blesse.

« On vous a dit : Œil pour œil, dent pour dent.
« Moi je vous dis : Ne résistez pas même au mal,
« et, si l'on vous frappe sur une joue, présentez
« l'autre. Si l'on veut vous faire un procès pour
« prendre votre tunique, abandonnez de plus
« votre manteau. Si l'on veut vous faire faire
« mille pas, faites-en deux mille. Quiconque vous
« demande, donnez-lui. Quiconque veut emprun-
« ter de vous, prêtez.

« Tout ce que vous voulez que les hommes fas-
« sent pour vous, faites-le pour eux : voilà la loi
« et les prophètes [1].

« Ne jugez pas, et vous ne serez pas jugé ; ne
« condamnez pas, et vous ne serez pas condamné ;
« remettez, et il vous sera remis [2].

[1] Matth., VII, 12.
[2] Matth., VII, 12, 37.

« Donnez, et il vous sera donné : on vous ver-
« sera dans le sein une bonne mesure, pressée,
« surabondante ; car on se servira envers vous de
« la mesure dont vous vous servirez envers les
« autres [1].

« On vous a dit : Aimez votre prochain, et
« haïssez vos ennemis. Moi je vous dis : Aimez vos
« ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent,
« et priez pour ceux qui vous insultent et qui vous
« calomnient, afin que vous soyez les fils de votre
« Père céleste qui fait lever son soleil sur les bons
« et sur les méchants, et tomber sa rosée sur les
« justes et sur les injustes [2]. »

Voilà la parole de Dieu manifeste ! Quiconque ne voit pas Dieu lui-même présent dans ces paroles est bien à plaindre. Quiconque n'aperçoit pas que Jésus-Christ est Dieu, puisqu'il a dit et fait ainsi, celui-là est bien malheureux.

Non certes, ces paroles du ciel ne détruisent pas la société humaine, et ne la livrent point aux méchants. Non certes, l'Évangile de Dieu n'interdit pas la défense légitime, par la force ou la loi, défense certainement nécessaire pour que les enfants de Caïn et les fils de Satan ne détruisent pas

[1] Luc., 37, 38.
[2] Matth., v, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45.

le genre humain. Seulement, Dieu fait homme pour apporter aux hommes la bonne nouvelle et le royaume de Dieu, Dieu, dis-je, par ses conseils de douceur absolue et de divine bonté, apporte aux fils de Dieu la force unique, indispensable, irrésistible, surnaturelle, qui peut opérer dans le monde la transformation radicale qu'attendent les sociétés.

Relisez, ô mon frère, relisez ces paroles avee adoration. N'apercevez-vous point, encore une fois, que ce sont là des paroles de Dieu, absolument et nécessairement infaillibles? C'est l'évidence morale en pleine lumière; c'est la religion universelle, nécessaire, et nécessairement infaillible, et révélée de Dieu. Ne le voyez-vous pas?

Or, lorsque l'Europe, surtout la France, s'emparera de ce doux et divin esprit, quand les peuples auront fait à Dieu un nouveau sacrifice, l'abolition d'une dernière coutume manifestement satanique, savoir le meurtre par le duel ; quand les vrais braves auront marché sur ce fantôme, à la fois stupide et sanglant, et l'auront écrasé sous leurs pieds, et l'auront aboli, par cette simple raison qu'il ne doit plus y avoir de Caïn parmi nous; quand ce mouvement d'opinion et de sagesse publique aura, de proche en proche, flétri le meur-

tre absolument ; quand, par exemple, la plus stupide, la plus lâche, et la plus impudente des traditions païennes, savoir, l'usage du poignard politique, sera, par l'absolue réprobation de tous, devenue impossible; quand ce grand mouvement du cœur du genre humain se sera étendu avec force à tout meurtre de toute nature; lorsque la guerre sera devenue à peu près impossible entre nations européennes d'abord, puis enfin dans le monde entier; quand le courage, le génie, l'héroïsme, le dévouement jusqu'à la mort, entreront dans leur voie sacrée, et seront devenus serviteurs, humbles et obéissants, de l'amour fraternel et divin : alors, et alors seulement, les anges verront ce dont l'homme est capable pour posséder la terre, la remplir, la dompter et l'ordonner dans la justice.

Mon Dieu, faites que ces pages gagnent à cette cause quelque cœur indomptable et quelque grand esprit puissant en œuvres et en paroles, ou bien quelque cœur humble, profond et doux, et presque tout-puissant par la prière et par la foi!

CHAPITRE IX.

LE SPECTACLE DU MOMENT PRÉSENT.

I.

La science sait aujourd'hui déterminer le point précis de l'Océan où se trouve un vaisseau.

Ne pouvons-nous déterminer aussi le point de l'Océan du temps où se trouve le vaisseau qui porte l'humanité?

Nous le pouvons, et c'est là le problème que je poursuis, avec d'autant plus d'attention et d'ardeur que cette unique question renferme tout, je veux dire toute la science des lois de l'histoire. Car, qui connaît un point, connaît la loi de la courbe entière.

Courage donc, et regardons d'un regard plus simple et plus libre, que n'est, jusqu'à présent, le regard ordinaire des hommes.

En histoire surtout, l'œil ne sait pas encore discerner les grandes lettres qui font les mots, et qui contiennent le sens : on ne voit que morceaux de lettres. C'est ne rien voir. Au lieu des faits pulvérisés et dénués de sens, efforçons-nous d'arriver à saisir les vrais groupes, les grands faits significatifs.

II.

Regardez d'un regard vraiment libre l'état du globe terrestre, et ce qui s'y déroule. Que voyez-vous ?

Aussi clairement que l'œil du corps voit le contraste de deux hémisphères opposés, l'un dans le jour, et l'autre dans la nuit, de même l'œil de l'esprit voit deux faces de l'humanité : d'un côté les peuples chrétiens, qui marchent, agissent, s'avancent dans la lumière et dans la force ; et, de l'autre côté, tout le reste du genre humain, couché dans les ténèbres et l'ombre de la mort.

Seulement l'hémisphère moral éclairé est plus petit que l'hémisphère obscur.

Puis, cette partie du globe, qui paraît lumineuse à côté des ténèbres environnantes, n'est pas encore dans le jour plein.

Mais ici redoublez d'attention. Le côté lumineux du monde, la patrie des peuples chrétiens, ne paraît-elle pas aujourd'hui sur le point de passer de l'aurore au matin?

Voyez si l'incomparable civilisation chrétienne, inoculée à notre terre, il y a quelques siècles, ne semble pas prête à s'étendre au monde entier. On dirait qu'après avoir si lentement élevé sa tige, elle va déployer ses rameaux, et montrer tout à coup quelque fruit magnifique, comme ces plantes rares qui se préparent pendant un quart de siècle à fleurir en une heure.

Et d'abord les peuples chrétiens, pris ensemble, sont maîtres du monde entier. Ils avaient la justice et possédaient la vérité; seuls maintenant, ils ont la force.

Cette partie de l'humanité dont la foi grossière entendait conquérir le monde par le glaive, l'Islam, n'a plus de force et ne sait plus tenir l'épée; et les disciples de la paix, qui prétendent conquérir toute la terre par la justice et par la vérité, ont seuls le dépôt de la force. « Heureux les doux, « parce qu'ils posséderont la terre! » Ceci est tout

nouveau. Ce n'était pas encore ainsi au commencement de notre siècle.

N'est-ce pas là un moment solennel de l'histoire?

Voici une autre nouveauté vraiment incomparable, et qui nous frappe, nous surtout qui, venus en ce monde vers le commencement de ce siècle, avons vu de nos yeux l'état ancien et l'état nouveau.

Autrefois notre globe n'était un tout qu'aux yeux de la géométrie; mais, quant à la réalité, les nations étaient séparées par des distances infranchissables. Le genre humain était comme irréparablement morcelé en cinq mondes. Il n'y avait ni unité de lieu ni unité d'action, dans le drame de l'histoire.

Aujourd'hui, sous nos yeux, au moment où je parle, le genre humain conquiert enfin l'unité de lieu. L'unité de lieu est acquise, en toute rigueur, en un sens capital, puisque les peuples et les individus peuvent s'entendre instantanément d'un bout du monde à l'autre. La nécessaire unité d'action peut enfin commencer.

Tous les hommes aujourd'hui sont ensemble dans le même lieu. Le globe entier est un même lieu. La société universelle peut maintenant grandir et envahir la terre.

Donc, d'une part, et cela depuis peu d'années, il n'y a plus qu'une force dans le monde, celle des disciples de la justice et de la vérité. Et, d'autre part, le monde n'est plus qu'un lieu unique. Les disciples de la vérité l'ont ramené à l'unité, par leur science et par leur travail.

III.

Ce n'est pas tout. Les hommes, depuis le commencement du monde, manquent de pain, et sont écrasés de travail. Chez les peuples les plus prospères, un grand nombre d'hommes, chaque année, meurent de faim. Quant au monde sauvage et barbare, la faim, sœur de la mort, est le berger qui mène les multitudes comme des troupeaux. C'est ce qu'exprime par une de ces divines paroles, dont chacune illumine l'histoire universelle, le chef du monde nouveau, quand il dit : « J'ai eu « faim, et vous ne m'avez pas nourri ! »

En outre, quand on regarde notre globe avec ce regard d'âme que jetait Jésus-Christ sur le monde, on voit, comme lui, les hommes abattus de fatigue, accablés de travail, surchargés de fardeaux[1]. Dans cette misère et cet épuisement,

[1] Vexati et jacentes. Matth., IX, 36.

l'homme accablé, couché par terre, comme s'exprime l'Évangile [1], n'a ni la force, ni le temps de lever les yeux, de contempler la beauté du monde et la beauté du ciel, de connaître son âme, de chercher Dieu.

Eh bien! en ce siècle même, les peuples chrétiens, qui ont su, depuis trois cents ans, trouver les véritables lois de la nature, et découvrir les mœurs et les formes diverses du Protée qui est la force unique, LE FEU, les hommes, dis-je, en ce siècle, ont saisi cette force fondamentale, et la possèdent comme un esclave souple et dompté. Ils le tiennent sous ses formes diverses, ils le connaissent dans ses démarches, et ils l'appliquent à tout.

Les hommes, depuis un quart de siècle, font travailler pour eux, à tout ouvrage, l'inépuisable force universelle de la nature. Dans quelques jours cette force va labourer, semer et moissonner. Déjà elle fabrique tout, transporte tout. D'où il résulte que la vie physique, dix fois plus abondante chez les peuples chrétiens, peut de plus, maintenant, se répartir toujours presque uniformément sur toute la terre. L'œil qui regarde le

[1] Qui laboratis, et onerati estis. (Matth., XI, 28.)

globe d'en haut ne verra plus un peuple mourir de faim, pendant qu'un autre regorge dans l'abondance. Il y a cent ans, dans un même pays, en France, on voyait la famine sévir dans une province, pendant que la province voisine jetait le blé aux animaux. Aujourd'hui, grâce à Dieu, la vie plus abondante se répartit comme l'air, et le Maître des hommes, qui, à force d'amour, porte en lui toute l'humanité, dira bientôt peut-être aux peuples chrétiens, ses disciples : « J'ai eu faim, et « vous m'avez nourri. »

Et de plus, puisque l'humanité, en possession de la force physique fondamentale, est en voie d'abolir enfin l'esclavage du travail qui tue, et de le remplacer par la liberté du travail qui relève et qui fortifie, le temps vient où, selon l'Évangile, les hommes seront vêtus et nourris comme les lis, sans tisser ni moissonner eux-mêmes.

Certes, ils ne travailleront pas moins; mais ils seront entrés alors dans le travail vraiment humain, qui consiste à conduire les forces, à diriger en maîtres le mouvement des serviteurs inanimés de l'homme.

Ils entreront aussi, de plus en plus nombreux, dans le travail sacré qui, opérant dans le monde la justice, et répandant la vérité, y sème

et y développe tous les biens matériels par surcroît.

Voilà ce qui, depuis quelques années, se prépare manifestement. Le chef du monde nous l'avait dit, et nous ne remarquons ici que le plus petit sens de sa parole, vraie en tous sens. Il avait dit : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et char« gés, et je vous soulagerai. » Et c'est ce qu'il a fait visiblement, par l'esprit de lumière et de science, de travail et de persévérance, qu'il a donné à ses disciples. Il leur apprend à s'appuyer sur la force première, créée par lui, laquelle porte et meut l'univers. Il apporte aux hommes le repos.

IV.

Ne nous lassons pas d'admirer les splendides détails du progrès.

Dieu, au livre de Job, parle ainsi : « Est-ce « toi qui peux dire à la foudre : Viens ici et va« t'en aux extrémités de la terre ? »

A cette question, l'homme aujourd'hui pourrait répondre : Oui, Seigneur, je le puis. Je dis à l'éclair : Viens ici, et l'éclair me répond : Me voici. Et je dis à la foudre : Va jusqu'aux extré-

mités de la terre, et reviens. Elle va jusqu'au bout du monde, et revient, en moins de temps qu'il ne m'en faut pour étendre la main, et lui montrer le but. Je lui donne le détail de mes ordres, et jamais elle n'en oublie rien. Je lui confie ma signature, qu'elle a déjà portée quand je l'achève, et qu'à l'instant on reconnaît à l'autre extrémité du monde[1].

Oui, la foudre et le feu sont à nous. Nous tenons ce Protée, principe du mouvement. La source du mouvement inépuisable est en nos mains. Nous le pouvons multiplier sans terme. Il y a aujourd'hui sur la terre un peuple de trente millions d'âmes qui tire, du réservoir des forces, la force et le travail de trente millions d'esclaves. Dans un siècle, il en aura le double. Et tous les peuples se peuvent créer autant d'esclaves qu'ils le voudront[2].

[1] « Un courant, né au sein d'un dé à coudre, du contact d'un fil de cuivre et d'un fil de zinc plongeant dans de l'eau acidulée, s'est élancé de Terre-Neuve à Valentia par le nouveau câble, et, revenu de Valentia à Terre-Neuve par l'ancien câble, après une fraction de seconde, il a produit un signal en disant : Me voici. C'est presque la réalisation du défi de Dieu à Job : *Numquid mittes fulgura et ibunt, et revertentia dicent tibi : Adsumus?* Enverras-tu la foudre, et la foudre reviendra-t-elle en te disant : Me voici? »

[2] « Nous avons aujourd'hui des navires qui concentrent en

C'est ainsi que l'homme se délivre, en faisant travailler pour lui la nature, qui ne s'épuise pas, et ces forces qui ne se fatiguent pas. Il se délivre des fardeaux matériels, et il en charge la matière, pour s'élever lui-même au travail humain. La science ici l'a conduit à la liberté.

« Peuples modernes, s'écriait un sophiste, vous « n'avez point d'esclaves, mais vous l'êtes! » C'est précisément le contraire qui est vrai. Les peuples modernes ont des esclaves, mais ces esclaves ne sont point des hommes. Quant aux hommes, nul parmi eux n'est plus esclave.

Les peuples de l'ère nouvelle, parce qu'ils ont su obéir en un point à la parole de l'éternelle justice, ont d'abord aboli l'esclavage parmi eux. Tout aussitôt le travail libre a conquis la nature, et s'est créé, au sein des éléments, autant d'esclaves absolument dociles, absolument infatigables, autant d'esclaves de vapeur et de feu que les hommes en voudront employer. On les fait sortir de la terre, en la frappant du pied. Les

eux la force prodigieuse de quarante, de cinquante mille chevaux.

« Nous avons aujourd'hui un instrument qui, par une petite communication électrique établie à Paris, peut, par exemple, éteindre en quelques secondes l'effrayante vitesse du train de la malle des Indes sur le point d'entrer dans la gare de Lyon.»

hommes, en face de la nature, ne sont donc plus seulement libres : ils sont rois.

Ceci est éclatant, incontestable, absolument nouveau, grand comme la terre, visible comme le soleil.

Je dis grand comme la terre. Oui, grâce à Dieu, grand comme la terre, que l'inépuisable richesse de mouvement dont l'homme dispose, que la vitesse absolue de l'éclair, devenu notre esclave, ramène à n'être plus qu'une seule demeure.

N'est-ce pas là, je vous le demande, l'un des moments les plus solennels de l'histoire ?

V.

Mais ceci même ne nous donne pas encore le propre caractère du moment présent.

Sans doute nous avons fait une première conquête du monde de la nature; nous connaissons ses lois, et, par la connaissance des lois, nous possédons les forces. Ces forces, qui nous écrasaient autrefois, nous portent maintenant. Nous voici libres au sein de la nature, et non pas libres seulement, mais rois. Ici donc, dans ce premier monde, selon la prophétie évangélique, la science nous a donné la liberté.

Mais à quoi serviraient les biens dont on nous comble, si l'homme ne s'appuyait de plus en plus sur la force de Dieu, sur la justice, sur la vérité, sur l'amour?

Tous ces biens seraient-ils des biens? A quoi bon rapprocher les hommes, et les rassembler tous dans un même lieu, s'ils ne se réunissent que pour mieux s'opprimer? A quoi bon leur donner toutes les forces de la nature, s'ils ne doivent s'en servir que pour s'exterminer les uns les autres? A quoi bon toute la prodigieuse puissance de travail que déploient ces forces domptées, si l'esprit de folie et d'orgueil neutralise et détruit, par le luxe et la guerre, l'abondance des fruits du travail; si les plus forts et les plus fourbes dévorent seuls la richesse croissante des nations, en maintenant la masse des hommes dans l'esclavage de la misère, de l'ignorance et du travail forcé?

Évidemment, sans la justice, aucun de ces biens n'est un bien.

Ici donc est la crise. Ici même, et dans les années où nous sommes, il semble que le genre humain va choisir sa voie pour des siècles, pour des siècles d'erreurs et d'iniquités monstrueuses, ou pour une admirable transformation dans la justice.

CHAPITRE X.

LA CRISE DU GENRE HUMAIN

I.

Donc, avant tout, l'époque où nous sommes est une crise, c'est-à-dire une hésitation.

N'est-ce pas le moment où l'humanité tout entière fera son choix, et prendra la vie ou la mort, la décadence ou le progrès?

Que va-t-il arriver ? Dans quel sens va marcher le monde ? Quelle est celle des deux directions qu'il va prendre ?

Je l'avoue, malgré l'habituelle ténacité de mon espérance, je tremble en me le demandant.

Car, si l'on cherche à lire par conjecture l'avenir de cet âge du monde, — l'âge de liberté, l'époque de l'émancipation, — dans l'histoire ordi-

naire du genre humain, et dans l'étude des âges que traverse chaque homme, que verra-t-on ?

Quel usage fait de sa liberté l'individu, quand il échappe à la famille, quand ses tuteurs sont enlevés, quand l'autorité du père a cessé?

Des deux directions de la vie qui s'ouvrent devant chaque homme, au moment où commence la vie libre, quelle est celle que choisit la foule?

Combien donnent leur vie libre à la justice et à la vérité ?

Et qui donc ne se précipite pas, de toute sa liberté, dans la grande pente de l'égoïsme, dans le plaisir, l'amour de l'or, l'ivresse des sens, l'oubli habituel et le sacrifice actuel de la justice et de la vérité, dès qu'une passion où un intérêt le demande ?

A peu près tous vendent leur liberté pour jouir. La masse des hommes ne parvient à la liberté que pour en trafiquer.

Voilà le choix de presque tous les hommes. Un très-petit nombre d'élus choisissent avant tout la justice[1].

[1] Intrate per angustam portam, quia lata porta et spatiosa via est quæ ducit ad perditionem, et multi intrant per eam.

Quam arcta via est, et angusta porta quæ ducit ad vitam, et pauci inveniunt illam. Matth., VII, 14 et 15.

Eh bien ! l'humanité entière fera-t-elle autrement que la foule? sera-t-elle du petit nombre des élus? Et l'âge de liberté du genre humain sera-t-il le triomphe de la justice et de la vérité? Ou bien, comme il arrive à presque tous les hommes pris à part, les nations, ou plutôt tout le genre humain, en arrivant à l'âge viril, n'usera-t-il de sa force et de sa liberté que pour s'emparer de la terre, et en jouir, et pour oublier Dieu et l'âme, et surtout la justice, au sein d'un monde toujours plus riche et plus savamment exploité?

Telle est la terrible question.

II.

Or, si j'écoute ceux d'entre nous qui parlent le plus de liberté, à quelle époque a commencé précisément notre âge viril, et l'émancipation du genre humain? C'est depuis un siècle bientôt, nous disent-ils; et cette époque précise, c'est la Révolution.

Je veux l'admettre. La Révolution, en effet, comme le disait Joseph de Maistre, n'est pas un événement, c'est une époque. J'admets que c'est

l'époque où commence, pour l'Europe et le monde entier, la crise de liberté.

Or, dans quel sens, depuis ce temps, les peuples ont-ils marché? Qu'avons-nous fait de la liberté? Nous sert-elle à remplir notre éternelle mission, savoir : à mettre le monde entier dans l'ordre? Ou bien, l'employons-nous à chercher l'or en laissant la justice, à posséder la terre en laissant Dieu, l'âme, la vertu, la vérité?

Que font les peuples les plus avancés dans la voie de la liberté, ceux qui paraissent le plus complétement émancipés? Que font-ils de la liberté? Savent-ils la conserver? Savent-ils l'étendre à tous? Savent-ils la faire servir à la justice et à la paix? S'en servent-ils pour fuir l'homicide et la spoliation? La guerre diminue-t-elle, et la spoliation, surtout la spoliation pacifique, n'a-t-elle pas pris des formes plus redoutables que celles des brigandages anciens? Les hommes deviennent-ils plus moraux, plus dignes, plus courageux, plus désintéressés, plus éclairés, plus religieux? Le nombre des âmes qui produisent le vrai fruit de la vie, est-il plus grand?

D'après ce que l'on voit déjà, que pouvons-nous attendre de l'issue de la crise?

Eh bien! je n'ai toujours qu'une seule réponse:

je crois que le genre humain, comme chaque homme, peut accomplir le commandement de Dieu, et j'espère qu'il l'accomplira.

Et n'est-ce pas en ce moment même que le Maître des hommes semble dire plus que jamais : « Je dois être baptisé d'un baptême! et quelle an- « goisse j'éprouve jusqu'à ce qu'il soit accompli ! » Oui, dans la grande angoisse des peuples chrétiens depuis un siècle, je vois l'angoisse du Christ, qui veut pour ses disciples un baptême, une transformation. Il faut enfin que les disciples de l'Évangile apprennent à disposer le monde dans la justice et l'équité : *Ut disponat orbem terrarum in justitia et æquitate*. C'est la mission de l'homme sur terre.

Vous donc qui contemplez et comprenez ces choses, ô homme, qui que vous soyez, prince, ouvrier, homme de génie ou homme de cœur, c'est à vous de diriger la crise, par votre choix, par votre effort, et par l'héroïque audace de la foi.

III.

Oui, nous pouvons, si nous voulons, si nous avons la foi, nous pouvons sortir de la crise sous

peu d'années, par le plus éclatant progrès du monde entier, et par le plus glorieux triomphe de la volonté de Dieu réalisée sur terre.

Les yeux de nos enfants verront ce que rêvent aujourd'hui timidement quelques esprits, ce qui eût paru folie pure il y a cent ans.

Or, grâce à Dieu, la condition unique, indispensablement nécessaire, mais immédiatement suffisante, de cette universelle révolution, c'est un progrès de la vie morale dans les âmes.

Ce progrès est possible, et j'y crois. Le temps approche où, parmi les peuples chrétiens, un plus grand nombre d'hommes résolus croiront enfin à la divine puissance de la justice toute seule, et y croiront de telle manière qu'ils transporteront, par la foi, les montagnes qui nous arrêtent.

Ami, je vous l'assure, je vois de mes yeux la lumière, dont les rayons feront naître cette foi.

Il y a d'insondables forces dans l'âme humaine, puisqu'au fond il y a Dieu même. Mais ces forces sont ensevelies dans cette nuit dont parle le Seigneur, où nul, dit-il, ne peut agir. Que le jour vienne et tombe sur l'âme, et les forces s'éveillent, et la liberté humaine les emploie.

Et n'avons-nous pas vu la science, comme un étincelant rayon, tomber sur la nature physique,

et en découvrir les grandes lois, puis, armée de ces lois, y saisir des forces cachées depuis le commencement du monde, les déployer en des merveilles qui ont dépassé tous les rêves, et qui frappent aujourd'hui d'étonnement l'humanité entière?

Eh bien! tressaillez de joie. La lumière va bientôt révéler d'autres forces cachées aussi depuis le commencement du monde. *Eructabo abscondita a constitutione mundi.*

Le temps approche, vous dis-je, où le rayon lumineux de la science va tomber sur la vie des sociétés humaines; et l'éternelle lumière de Dieu, rencontrant enfin la raison et l'expérience de l'homme, va chasser de la face des nations cette nuit où nul ne peut agir, faire ce jour où les hommes agiront, déchirer enfin ce filet dont nous parle Isaïe, « ce filet sous lequel Satan tenait en-« veloppées toutes les nations [1] ». Alors d'incroyables triomphes de la raison et de la liberté, bénies de Dieu, viendront combler de joie les hommes surpris.

Oui, j'attends la transformation morale de beaucoup d'âmes, par la claire vue, si elle vient

[1] Telam quam orditus est super omnes nationes (Isaie, xxv, 7).

à leur être donnée, de cette vérité manifeste, que la vie morale transformée transforme la vie sociale, et qu'il dépend de la bonne volonté de chaque homme d'essuyer des ruisseaux de larmes ou de les faire couler.

Écoutez cet exemple :

Un jour, j'essayais de convaincre une âme, âme généreuse et forte, mais trompée, et perdant sa belle vie dans l'illusion de l'opulence et des plaisirs. Voulez-vous donc, lui dis-je, ne rien faire pour le bien des hommes? Un peu ému de mes discours, il me répond : « Hélas! rien n'est possible, on ne changera pas le monde. — Mais, « lui dis-je, s'il vous était démontré que tout est « possible au contraire, et que l'on peut changer « le sort de toutes ces masses plongées dans les « ténèbres, et les mener à la raison, à la justice, « à la vie digne et libre dans le travail, que feriez-« vous? — Ah! s'écria-t-il aussitôt, si je croyais « cela, je donnerais à l'instant même, avec ravis-« sement, ma fortune et ma vie. » Que ne puis-je faire entendre à vos oreilles charmées l'accent avec lequel ces paroles ont été prononcées! La simple et vigoureuse sublimité de cet accent vous ferait comprendre ce que j'attends de la nature humaine, touchée de Dieu dans la lumière!

Je n'attends certes rien de plus comme enthousiasme, comme courage, comme force déployée, que ce qui s'est déjà fait dans le monde. Mais, comme effet utile, il faut attendre beaucoup plus.

Il s'est déjà opéré dans le monde des changements qui suffiraient à justifier toute espérance. Sans parler de la miraculeuse révolution chrétienne, principe de tout changement salutaire, fruit du sang de Jésus, et de l'indomptable constance des martyrs, l'histoire n'a jamais assez admiré, comme prodige de la force humaine, l'immense mouvement des croisades, et cet autre mouvement social que j'ose appeler incomparable, qui a transformé le chaos du dixième siècle, et a couvert l'Europe de communes libres, germe du monde social moderne; ni enfin cette divine histoire de Jeanne d'Arc, sauvant par la foi seule, par la foi d'un seul cœur, la France perdue. Enfin on est surtout loin de comprendre ce qui s'opère aujourd'hui même, sous nos yeux, dans certains pays libres, par la seule force de la justice et de la raison. Certes, il y a là des preuves de vigueur, de liberté et de divine puissance, qui montrent ce que peut sur l'histoire le genre humain béni de Dieu.

Mais en outre pesez ceci. Nul ne peut ignorer quelles incroyables forces développent les grandes masses humaines, quand elles viennent à penser ensemble et à vouloir ensemble. Les hommes alors ne s'additionnent plus, mais ils se multiplient. Or, qu'arrivera-t-il, maintenant, la première fois qu'un grand mouvement commun de pensée et de volonté s'emparera des peuples? Autrefois ces mouvements de l'océan humain mettaient un an à faire le tour du monde : un élan parvenu d'un côté n'existait plus de l'autre. Aujourd'hui ce sont des mouvements d'ensemble et de totalité. Aujourd'hui tous les peuples européens se touchent. Dans un même jour, à la même heure, ils savent, ils voient et ils pensent les mêmes choses. Il en sera bientôt de même pour le monde tout entier. Les mouvements ne sont plus successifs, ils sont simultanés. En un certain sens capital, la vie d'ensemble du genre humain commence aujourd'hui même, au milieu du dix-neuvième siècle.

La première fois que l'élan d'une grande conviction s'emparera d'un peuple, le frémissement électrique circulera au même instant par tout le globe. Alors l'humanité entière, pour la première fois, sentant ensemble et en même temps, s'élè-

vera, dans son enthousiasme, à des hauteurs de courage et de force dont l'histoire n'offre pas d'exemple.

IV.

Il faut le dire encore : voici la sublime conviction qui va tomber, comme un éclair, sur les immenses forces dormantes de l'âme humaine, et les faire éclater comme éclatent ces mélanges fulminants qui s'allument dès qu'un rayon de soleil les atteint : voici, dis-je, cette lumière.

La justice est le fond du monde et la force directrice de l'histoire. La politique, science du gouvernement des choses humaines, est identique à la morale. La science sociale, science de la vie et de la richesse des nations, est identique à la morale aussi bien que la politique.

Il est aujourd'hui démontré que, si les hommes, comme le veut l'Évangile, cherchent d'abord le règne de Dieu et sa justice, tout le reste nous sera donné.

Que quelques esprits vigoureux, que quelques généreux cœurs, s'emparent de ces démonstrations certaines d'avance par la raison et par la foi, mais aujourd'hui répétées, en toute certitude et

clarté, dans le dernier détail, par l'expérience et par la science; qu'on s'y attache, qu'on les popularise, et l'on verra le commencement des vraies et salutaires révolutions.

Oh! béni soit le doux et modeste rayon de lumière qui va bientôt réveiller les hommes! Quoi! tout se réduit à une simple parole d'Évangile : « Cherchez avant tout la justice, c'est-à-dire : tout « ce que vous voulez que les hommes fassent pour « vous, faites-le pour eux. »

Quoi! les choses sont tellement belles et simples, l'œuvre de Dieu si raisonnable, qu'il suffit d'avoir la justice pour avoir tout! Quoi! il faut et il suffit, pour transformer le monde, qu'un certain nombre d'hommes comprennent cette simple vérité et la portent dans l'âme avec foi!

Oui, mon Dieu, il vous plaît qu'il en soit ainsi! et que ces choses, cachées d'abord aux orgueilleux et aux savants, et révélées aux humbles et aux petits, soient maintenant visibles, même aux yeux des savants [1].

[1] Voici que, depuis très-peu d'années, je la découvre dans tous les livres, et je la vois jaillir des opinions les plus diverses.

Sans chercher, j'ouvre les livres les plus récents d'histoire, de politique, de science sociale, qui me viennent dans les mains. Je ne parle pas des écrivains qu'anime plus particulièrement l'esprit chrétien. Il est tout simple qu'un chrétien termine l'é-

Oui, voici véritablement une science nouvelle, qui montre à tous les yeux que les hommes de bonne volonté peuvent, dès qu'ils le voudront bien, changer l'état du monde, et transformer les sociétés humaines dans la justice, dans la liberté,

tude des deux derniers siècles de notre histoire, et surtout du dernier demi-siècle, par la conclusion que voici : « L'identité « de la politique et de la morale devient donc le dernier mot « et comme la conclusion de l'histoire de ces soixante dernières « années. » — « Si les classes élevées par la fortune et l'intel- « ligence ont laissé échapper le pouvoir, et avec le pouvoir la « liberté, c'est qu'elles n'ont pas pénétré la profondeur de cette « maxime-là. » Louis de Carné, *Étude sur l'histoire du gouvernement représentatif en France*, t. II, p. 253.

Mais ce qui doit donner courage, c'est que les plus audacieux tribuns sont, aujourd'hui, en France, forcés de proclamer cette vérité. Proudhon, *Manuel du spéculateur*, p. 475 :

Le vice du cœur... constitue le plus grand obstacle à l'affranchissement. « Il s'agit donc, et toute la difficulté est là, de for- « mer une réunion d'hommes, doués d'une certaine dose « d'intelligence et de moralité, capables de concevoir les lois de « l'économie sociale, ayant la ferme volonté de les suivre, sans « y mêler rien des fantaisies et hallucinations de l'époque ; il « s'agit en un mot, sur la question que nous venons de poser, « de former, non pas une masse de capitaux, mais un fonds « d'hommes. »

Et ailleurs, p. 535, t. III : « Tout mouvement, soit en bien, « soit en mal, qui s'accomplit dans l'ordre moral, entraîne, à « moins d'une réaction énergique, un mouvement analogue « dans l'ordre économique, et réciproquement.

« On peut, dans une statistique de la population et de la ri- « chesse, observer comme en un miroir l'état de la conscience « publique, et les effets de la solidarité morale. »

dans la paix. Cette belle science, je la vois naître sous mes yeux, comme naissait il y a trois siècles la science des astres, la science des forces du monde physique. La science des forces du monde social se développe maintenant.

Sa certitude égale sa simplicité merveilleuse. Elle se réduit, comme la science des astres, à une seule loi.

Et cette loi se trouve être identique à la primitive évidence de la raison, à l'éternel, immuable et universel commandement de la conscience, et elle ne saurait s'exprimer que par le texte même de l'Évangile. « Cherchez avant tout la justice, « et le reste vous sera donné. » Ou plus clairement encore : « Tout ce que vous voulez que les « hommes fassent pour vous, faites-le pour eux : » *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.*

Et c'est là, en une seule loi simple, la science des forces du monde politique et social.

Oui, si vous faites avancer d'un seul pas dans le monde le règne de la loi morale, vous faites avancer du même coup, par cela même, au sein des peuples, la paix, la richesse et la liberté.

En donnant aux hommes la justice, vous leur donnez du pain.

La justice, qui est Dieu, multiplie le pain, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu, multiplia les pains.

Ceci est aujourd'hui la certitude scientifique, expérimentale, établie sur des bases de plus en plus visibles à tous les yeux.

Et je répète que, quand ce rayon de lumière, aussi simple qu'étincelant, aura pénétré les esprits, il fera naître dans le cœur humain des enthousiasmes de justice et des ardeurs de foi auxquels le monde ne croyait plus.

V.

Donc enfin, ne cessons de le répéter : voici la vraie philosophie de l'histoire.

L'histoire entière de l'ère nouvelle se développe manifestement sous la loi : « Si vous pratiquez « ma parole, c'est-à-dire la justice, vous connaî« trez la vérité, et, par la vérité, vous irez à la li« berté. »

Il y a eu, depuis l'ère nouvelle, un grand effort des hommes pour la justice comme pour la vérité. Les hommes ont pratiqué la parole de Dieu, assez

pour mériter d'être bénis, assez pour arrêter la décadence et commencer à relever le monde.

Par cette pratique de la justice, ils ont mérité de connaître la vérité. Celui qui fait le bien arrive à la lumière.

La vérité, certes, nous était donnée en principe, en substance implicite, dans la raison et dans la foi. Mais, selon la promesse du Sauveur, la justice a mené les peuples à la science de la vérité.

Un grand effort de justice, visible et historique, s'est fait au douzième siècle pour sortir du chaos barbare, et commencer la vie sociale moderne. Dès le siècle suivant, l'effort moral a été suivi d'une grande lumière théologique et philosophique, d'un prodigieux développement de raison humaine, dépassant de bien loin par son étendue, sa profondeur, sa diffusion, son organisation, tout ce que l'ancien monde avait vu.

Là est précisément le commencement de l'ère scientifique du genre humain, annoncée par le Maître des hommes : « Vous connaîtrez la vérité. » Là s'est enfin développée la raison au milieu des peuples. La science de Dieu s'est constituée. Les hommes ont vraiment commencé, en ce temps même, à penser ensemble, à multiplier la lumière

par le rapide commerce des idées, à régénérer la raison, à exercer toutes les forces de l'esprit humain, par un immense effort pour adapter la raison à la foi, c'est-à-dire la raison de l'homme à la raison de Dièu. L'organe physique de la pensée lui-même, développé par l'habitude, est devenu meilleur chez les peuples chrétiens. Les générations successives sont nées avec plus de force intellectuelle, et d'ailleurs ont trouvé un plus grand héritage de lumière, lequel s'est rapidement accumulé. Les découvertes se sont multipliées. Bientôt la plus puissante des époques littéraires, aux seizième et dix-septième siècles, a développé chez les peuples modernes l'art sublime d'illuminer la vérité dans la beauté, et d'insérer le vrai dans toutes les facultés humaines. En même temps, le moyen physique de répandre partout la parole était donné à l'homme. Puis enfin, la grande science de la nature visible et de ses lois a éclaté dans l'esprit humain, s'y est développée et s'y développe par l'effort commun de tous les peuples européens, et se vérifie tous les jours par les merveilles de ses applications.

Mais voici qu'aujourd'hui la science, après avoir saisi les lois du monde physique, saisit la loi du monde social, et va répandre plus de lu-

mière utile, plus de force applicable au bien des hommes, que n'a pu faire la science du monde des corps.

Donc le Maître des hommes a tenu sa parole :

« VOUS CONNAITREZ LA VÉRITÉ, » avait-il dit. Nous voyons aujourd'hui les effets magnifiques du commencement de ses promesses.

Mais, à cette première promesse : Vous connaîtrez la vérité, il ajoute celle-ci : « LA VÉRITÉ « VOUS RENDRA LIBRES. »

Certes, nous avions la liberté et la vérité en substance, étant créés de nature raisonnable et libre. Certes, nous recevions de nouveau la vérité et la liberté en divine substance, quand l'Évangile nous a été donné.

Mais à l'effort de l'homme dans la justice était promis le développement de la vérité dans la raison, et à ces deux prémisses, effort moral et connaissance du vrai, est promis le développement de la liberté.

Or, de même que l'huamnité, j'entends l'humanité chrétienne, celle qui est éveillée et qui marche, et non pas celle qui dort, est entrée, après un effort de justice, dans une période de lumière et de science, de même nous entrons au-

jourd'hui dans la troisième période de l'ère nouvelle, l'ère de la liberté.

J'entends par là qu'à l'humanité, prise dans l'ensemble, s'appliquent les paroles de saint Paul en cette épître qui résume toute la science de la liberté : « Tant que l'héritier est enfant, il ne diffère pas de l'esclave, quoiqu'il soit maître. Il « est dans les mains des tuteurs jusqu'au temps « fixé par son père. Nous aussi, ô hommes, quand « nous étions enfants, nous étions comme esclaves sous les éléments de ce monde! Mais « quand la plénitude des temps est arrivée, nous « recevons notre héritage et nous devenons libres, libres de la liberté par laquelle le Christ « nous délivre ! »

L'humanité qui, jusqu'ici, était presque passive dans l'histoire, doit, dans ce temps même où nous sommes, commencer à prendre en ses mains, avec pleine connaissance et entière liberté, la gestion des affaires du monde. A elle, maintenant, le gouvernement de l'histoire, et cela par l'ordre du Père, qui a précisément « placé l'homme « sur la terre pour disposer le globe terrestre « dans l'ordre et la justice. » *Ut disponat orbem terrarum in justitia et æquitate.*

[1] Galat., IV, 1.

Voilà l'œuvre même à laquelle aujourd'hui sont appelés les aînés de la famille humaine.

Et ces choses étaient impossibles avant le siècle où nous vivons, le dix-neuvième ; or elles sont aujourd'hui non-seulement possibles, mais nécessaires, et Dieu ne nous laissera nul repos jusqu'à ce que nous ayons compris, et entrepris avec résolution, le devoir actuel de l'homme.

CHAPITRE XI.

LE MOINDRE DES TROIS DEVOIRS.

I.

Croître et multiplier ; remplir la terre et la dompter ; nourrir un plus grand nombre d'hommes ; donner à l'homme qui travaille des mains plus de repos ; ramener le globe tout entier à n'être plus qu'une seule demeure : c'est le premier de nos devoirs ; c'est la première des trois grandes tâches imposées à l'humanité.

Mais il ne suffit pas de remplir ce premier devoir. Le second est manifestement plus grand encore : « disposer le globe terrestre tout entier « dans l'ordre et la justice. »

Ici surtout, nous ne cessons de le montrer dans tout ce livre, ici est manifestement la propre tâche du moment présent.

Mais écoutez ceci. Croyez-vous donc que le premier devoir soit rempli ?

En aucune sorte. Nous n'en avons encore ni l'idée ni la volonté. Et j'ajoute qu'il en sera ainsi tant que nous n'aurons pas accompli un progrès décisif dans la pratique du second devoir : « mettre dans l'ordre et la justice le « globe terrestre tout entier. » Jusque-là nous ne croîtrons pas, et nous ne multiplierons pas assez pour remplir toute la terre, et pour la dompter en effet.

Nous entendions autrefois les cris des calculateurs consternés à la vue de la marée montante du genre humain. « Il y a trop d'hommes, disaient-ils, et la vie devient impossible ! » Mais pourquoi ces frayeurs ? La terre est-elle remplie ? Nous en avons, jusqu'ici, cultivé la cinquième partie. Les quatre autres cinquièmes nous attendent. Et quand la terre serait remplie comme la partie cultivée déjà, qui donc ignore qu'elle n'est pas domptée, c'est-à-dire qu'il est une intensité de culture, et une science du travail, qui peut doubler, tripler, décupler, centupler la fécondité de la surface ter-

restre[1]? Où sont les hommes pour ce travail? Nous sommes un milliard d'hommes; c'est dix milliards d'hommes qu'il faudrait.

II.

Eh bien! nous sommes encore tellement aveugles et ignorants, encore tellement loin d'avoir l'idée de notre premier devoir, — qui

[1] « Nous pouvons bien, dit M. Baudrillart, répéter ces belles « considérations que M. Thiers soumet aux esprits alarmés qui « s'inquiètent de voir un jour le globe trop habité.

« Voici, dit M. Thiers, une raison de nous rassurer; c'est « qu'après tout, l'espace n'est rien. Souvent, sur la plus vaste « étendue de terre, les hommes trouvent de la difficulté à vivre, « et souvent, au contraire, ils vivent dans l'abondance sur la « plus étroite parcelle de terrain.

« Si donc on pouvait imaginer un jour où toutes les parties « du globe seraient habitées, l'homme obtiendrait de la même « surface dix fois, cent fois, mille fois plus qu'il n'en recueille « aujourd'hui. De quoi, en effet, peut-on désespérer quand on « le voit créer de la terre végétale sur les sables de la Hollande? « Et, s'il était réduit au défaut d'espace, les sables du Sahara, « du désert d'Arabie, du désert de Cobeh, se couvriraient de la « fécondité qui le suit partout; il disposerait en terrain les flancs « de l'Atlas, de l'Himalaya, des Cordillères, et vous verriez la « culture s'élever jusqu'aux cimes les plus écartées du globe, « et ne s'arrêter qu'à ces hauteurs où toute végétation cesse. « Et, fallût-il enfin ne plus s'étendre, il vivrait sur le même ter- « rain en augmentant toujours sa fécondité. »

(M. Thiers, *De la Propriété*, livre I, cité par M. Baudrillart, *Manuel d'économie politique*, 2e édit., p. 431.)

pourtant est l'évidenee même, — qu'il se passe aujourd'hui parmi nous ce qui suit.

Chez le peuple le plus avancé de la terre dans la science du travail et de l'industrie, chez le peuple le plus avancé dans la vie politique, l'on rencontre des maîtres dont le premier souci est de découvrir les moyens d'empêcher la multiplication des hommes.

L'aveuglement est tel, je pourrais dire la barbarie, qu'un écrivain peut aujourd'hui, en Angleterre, sans cesser d'être considéré comme « la plus « illustre des autorités économiques », écrire et soutenir ce qui suit, non comme affirmation accidentelle, mais comme pensée fondamentale, et cela précisément dans un livre intitulé : *Principes d'économie politique et de science sociale*. On ose, dis-je, enseigner ce qui suit, savoir : qu'il faut dans chaque famille limiter par la loi le nombre des enfants.

Lisez la page monstrueuse que voici :

« Si la classe laborieuse acceptait une fois généralement cette opinion, que son bien-être exige « la limitation du nombre des familles... alors il y « aurait lieu de transformer l'obligation morale de « ne pas avoir trop d'enfants en OBLIGATION LÉGALE. « *La loi finirait par imposer à la minorité récal-*

« *citrante* des obligations qui, pour produire leur « effet, doivent être générales[1]. »

L'honorable et savant traducteur, qui combat cette doctrine, avoue, dans son introduction, que cette idée d'appliquer la contrainte légale à la limitation du nombre des enfants dans chaque famille est « une idée souvent exprimée dans cet « ouvrage, et qui le domine[2]. »

[1] *Principes de l'économie politique*, suivis de quelques-unes de leurs applications à l'économie sociale, par John Stuart Mill, traduction de M. Courcelle-Seneuil, p. 431.

[2] Ce penseur soutient cette doctrine avec le ton dont voici un exemple : « On ne peut guère espérer que la moralité fasse « des progrès tant qu'on ne considérera pas les familles nom- « breuses avec le même mépris que l'ivresse, ou tout autre « excès corporel. Mais, tant que l'aristocratie et le clergé (angli- « can) seront les premiers à donner l'exemple de l'incontinen- « ce, que peut-on attendre des pauvres ? » Ainsi s'exprime ce maître de la science ; et il ajoute, dans la page même où il demande que l'on transforme en *obligation légale* la réduction du nombre des enfants, où il espère que « la loi finira par impo- « ser à la minorité récalcitrante » cette contrainte légale, il se trouve, dis-je, qu'en cette même page, ce logicien laisse tomber de sa plume les paroles que voici : « Entre tous les usages « *barbares* que la loi et la morale n'ont pas encore cessé de « sanctionner, il n'en est pas de plus *dégoûtant* que celui qui « permet à un être humain de penser qu'il a des droits sur la « personne d'un autre. » (Trad. de M. Courcelle-Seneuil, p. 431.)

Mais alors pourquoi l'abominable législateur pense-t-il que lui ou ses disciples, — fussent-ils devenus majorité, — ont des droits sur la personne et sur le corps de chaque membre de « la minorité récalcitrante » ; qu'ils ont, dis-je, des droits sur

Voilà donc le premier et le plus populaire des économistes anglais, qui a pour pensée dominante cette doctrine : qu'il faut limiter par la loi le nombre des naissances. Il introduit la loi, la magistrature, la police, dans le lit conjugal.

Voilà où nous en sommes ! Et il faut avouer que ces indignités, et cette barbarie d'ignorance, et cette audace de tyrannie, et ces insultes au sens moral, ne sont pas encore assez décidément expulsées de la science.

Ainsi, loin d'avoir rempli notre premier devoir, *couvrir la terre et la dompter*, nous n'en avons pas même l'idée. Et l'on voit des savants renommés qui travaillent en sens contraire !

la personne de la mère de famille, et sur celle du père de famille, et sur celle de cet être humain dont la naissance va être qualifiée de délit, et punie comme délit ; qu'ils ont des droits sur le lit conjugal, des droits sur le mystère de la génération? Où est la « barbarie » et où doit s'appliquer « le dégoût » ?

Mais on cessera de s'étonner lorsqu'on saura que ce penseur est d'une école qui renie l'âme et Dieu. On comprend dès lors cette radicale abolition du sens moral, et ce profond et insolent mépris de l'homme et de la liberté.

Un jour, lorsque la science psychologique existera, on expliquera les étranges phénomènes intellectuels et moraux qui étonnent et attristent la seconde moitié de notre siècle. On qualifiera et l'on classera cet état mental qui permet à un homme, à un homme qui croit raisonner, d'insulter à la moralité d'autrui, et à la science et à la religion d'autrui, à partir d'une pareille science et d'une pareille morale !

III.

Non, la science n'a pas encore médité la divine majesté de la première grande loi : « Croissez, « multipliez, couvrez la terre et domptez-la. » On n'a pas encore démontré scientifiquement que l'homme ne peut remplir son premier grand devoir à l'égard de la terre, que s'il remplit à l'égard de l'homme le second. On n'a pas encore démontré que le globe tout entier ne saurait être couvert d'hommes, si le globe tout entier n'est mis en ordre dans la justice.

On ne voit pas encore que la terre ne sera domptée que si elle est couverte d'hommes, et qu'elle ne peut être couverte d'hommes, si elle n'est enveloppée de justice.

On ne sait pas encore ce que veut dire « dompter la terre », quoique aujourd'hui déjà nous ayons dans les mains des forces physiques capables de ce grand triomphe.

Dompter la terre, c'est la cultiver tout entière ; c'est triompher des épines et des ronces, en les arrachant, chaque jour, plus vite qu'elles ne repoussent.

Dompter la terre, c'est lui apprendre à nour-

rir tous ses habitants, leur nombre fût-il dix fois plus grand qu'il n'est.

Dompter la terre, c'est guérir, par le travail, et par la science, et par la prévoyance, les parties malades de la terre d'où s'exhalent les épidémies; c'est réduire ou détruire toute l'animalité nuisible; c'est réduire, ou détruire, ou tourner à notre usage utile tout poison; « dominer toutes les « plantes et tous les animaux, » dit le texte de la Genèse.

Dompter la terre, c'est la ramener vraiment à l'unité de lieu, pour arriver enfin à l'unité d'action, et à la vie d'ensemble du genre humain.

Dompter la terre, c'est arriver à pouvoir dire à notre Père cette prière catholique : « O « Père, qui as donné à tes enfants ce globe pour « le cultiver, fais qu'ils n'aient qu'un cœur et « qu'une âme, de même qu'ils n'ont qu'une seule « demeure[1]. »

C'est précisément pour cela qu'il faut couvrir la terre. Tant que cela ne sera pas, nous ne serons pas même arrivés au commencement de la vie

[1] Hanc tu colendam qui tuis,
Pater, dedisti filiis,
Quos unus orbis continet
Fac una jungat caritas.

d'ensemble du genre humain ; nous n'aurons pas encore su pratiquer, au degré le plus élémentaire, la parole d'Évangile : « Qu'ils soient un, comme « nous sommes un. »

IV.

Mais, disons-le de nouveau, nous ne remplirons pas la terre sans un grand progrès de justice.

Tant que les hommes maintiendront parmi eux, au degré où nous le voyons aujourd'hui, ces fléaux de l'ordre moral, destructeurs de la famille humaine : le vice, l'ignorance, la guerre, l'oppression, la spoliation, l'esclavage ; tant que nous ne saurons pas remporter des triomphes décisifs sur ces ennemis de la vie, ne craignez rien, calculateurs de la vieille école appelée du nom de Malthus par calomnie, nous ne remplirons pas la terre[1]. Nul besoin de contrainte morale, bien moins encore de contrainte légale, pour réduire le nombre des hommes. Il se réduira de lui-même. Ce qu'il faut, c'est la contrainte morale, et, au besoin, la contrainte légale, contre l'homi-

[1] On sait aujourd'hui que Malthus, l'honnête homme et le vrai savant, n'était nullement de l'école qui usurpa son nom.

cide, l'esclavage, la spoliation, contre l'ignorance et le vice. Voilà ce qu'il nous faut, et il le faut pour augmenter le nombre des hommes, et pour remplir la terre.

Il le faut, dis-je, non pas seulement pour augmenter le nombre des hommes, mais pour accroître la valeur de chaque homme.

Méditez le texte divin : « Croissez, multipliez. » « Multiplier, » c'est augmenter le nombre. Mais que signifie « croître? » « Croître » veut dire grandir, grandir en force, en intelligence, en vigueur de travail et en droiture de volonté.

Vous ne pouvez multiplier, et couvrir la terre, que si vous augmentez, par la croissance morale, le nombre des hommes capables par leur valeur propre, par l'énergie, l'intelligence et la vertu, d'apporter à la richesse du genre humain plus qu'ils ne prennent.

Ce qu'il faudrait réduire, c'est le pullulement des êtres presque avortés, fruit et pâture du vice, de la misère, de la maladie, de la mort, lesquels, tout en mourant de faim, enlèvent au genre humain plus qu'ils ne donnent. C'est dire qu'il faut diminuer le nombre des malades, des misérables, des vicieux et des ignorants, des destructeurs ou des esclaves.

Or, quant à cela, qui le nie? C'est l'ancienne morale, c'est la morale de tous les jours, et celle du sens commun.

Mais n'avez-vous d'autre moyen pour délivrer les hommes du vice, de la misère et de la mort, que de les empêcher de naître? Prenez garde! vous voici sur la voie des criminelles et antiques utopies, où tout le soin des législateurs était d'arrêter la population. Des hommes tels qu'Aristote et Platon se sont brisés sur cet écueil [1].

Niez-vous que de telles pensées puissent survenir dans les lumières du christianisme? Détrompez-vous. Nous en trouvons la trace, nullement dans Malthus, mais dans ses faux disciples. Et je ne parle pas même de ceux qui, comme ce sophiste anglais, proposent d'interdire le mariage aux indigents, et d'imposer la contrainte légale pour réduire, dans les familles pauvres, le nom-

[1] Écoutez Aristote : « Quant au nombre des enfants, si les « mœurs répugnent à l'abandon complet..., il faudra provo- « quer l'avortement, avant que l'embryon ait reçu le sentiment « de la vie : (πρὶν αἴσθησιν ἐγγενέσθαι καὶ ζωὴν, ἐμποιεῖσθαι δεῖ τὴν ἀμ- « βλωσιν (abortus est inferendus). » (*Politique*, VI, 16.)
Je ne sais si Platon eût consenti à ce dernier crime; mais il conseille l'exposition des nouveaux-nés qui viennent quand le nombre est complet. « Qu'on l'expose, n'y ayant plus de place « pour celui qui survient ainsi (οὕτω τιθέναι, ὡς οὐκ οὔσης τροφῆς « τῷ τοιούτῳ...). » (*Politique*, V, 461.)

bre des enfants : ce qui déjà touche à l'infamie. Non ; les sophistes ont été plus loin [1].

V.

Hommes de la rechute, vous travaillez à diminuer notre nombre, et c'est le nombre qui nous manque. La science le démontre aujourd'hui : « Pour croître en force et en bien-être, les hommes « doivent croître en nombre [2]. » Et pour réduire le

[1] Voici des révélations dues à la plume de M. Garnier, *Dictionnaire d'économie politique*, art. *Population*, § 5 :

« Un écrivain allemand, M. Weinhold, conseiller de régence « en Saxe, proposait, il y a quelques années, comme remède à « l'excès de la population, le moyen employé par les Turcs pour « donner de fidèles gardiens à la vertu de leurs femmes.

« Un autre écrivain, Anglais d'une haute célébrité, au dire de « M. Rossi, et dont nous n'osons citer le nom, puisqu'il n'a pas « voulu le révéler lui-même, a proposé, dans une publication « sous le pseudonyme de Marcus, de prévenir l'excès de la po- « pulation, en soumettant les nouveaux-nés à une asphyxie sans « douleur, — *painless extinction*, — par un procédé à l'acide « carbonique.

« Ce n'est pas tout. Tels médecins dans Paris ont proposé le « moyen d'Aristote, et d'autres moyens. »

[2] « A mon avis, et j'ajoute à celui de la majorité des écono- « mistes qui comptent, rien n'est plus faux que la douloureuse « opposition qu'avait cru apercevoir Malthus entre l'accroisse- « ment de la population et celui des subsistances ; ces deux « termes sont intimement liés au contraire, et, *pour croître en « force et en bien-être, les hommes doivent croître en nombre.* « Le capital humain est le premier de tous, et il n'y en aura « jamais de trop, à la seule condition que ce capital, qui dispose

nombre d'hommes, vous proposez la contrainte morale. Mais ne voyez-vous pas que ce qui dimi-

« de lui-même comme des autres, en dispose avec sagesse et « selon les lois de la nature.

« A cet égard, je le répète, Malthus s'est trompé ; et sa thèse, « au point de vue historique, et au point de vue économique, « est condamnée. C'est lui-même, à vrai dire, qui en a donné « la réfutation la plus péremptoire dans une Revue fort savante « du temps, dont la conclusion formelle et textuelle est que : « *la population la moins nombreuse est habituellement la* « *plus surabondante*. Traduisez : *plus il y a d'hommes sur un es-* « *pace donné, et plus ils y sont à l'aise*. Tout paradoxal que « cela paraisse, c'est la loi de l'histoire, et les pays peuplés sont « les seuls où l'on ne meurt plus de faim périodiquement.

« On flétrit, de confiance, ce que l'on appelle la *contrainte* « morale. Sait-on ce que c'est ? Tout bonnement la chasteté, le « célibat immaculé, la continence dans le mariage, le *renon-* « *cement moral*, en un mot : le terme est de Malthus, et c'est le « seul qui rende fidèlement sa pensée. L'expression barbare et « ridicule qu'on lui a substituée, et contre laquelle on se dé- « chaîne sans la comprendre, n'est, en réalité, qu'une de ces « *trahisons* dont les *traductions* sont pleines.

« Je *repousserai toujours*, dit-il lui-même, dans l'appendice « de son livre, expression dernière de ses sentiments et de ses « idées, je *repousserai toujours tout moyen artificiel et hors des* « *lois de la nature*, que l'on voudrait employer pour contenir « la population, *et comme étant un moyen immoral, et comme* « *tendant à supprimer un stimulant nécessaire pour exciter au* « *travail*. Si, dans chaque ménage, le nombre des enfants était « assujetti à une *limitation volontaire*, il y aurait lieu de crain- « dre un accroissement d'indolence; et il pourrait arriver que « *ni les diverses contrées prises individuellement, ni la terre* « *entière*, envisagée d'une manière collective, *n'arrivassent au* « *degré de population qu'elles doivent atteindre*. *Les gênes* « *que j'ai recommandées sont d'une tout autre nature*. Non-seu-

nue la population, ce n'est pas la contrainte morale, c'est le débordement moral? Vous l'enseignez vous-mêmes, et la statistique le démontre : ce qui diminue les naissances, c'est la débauche, la promiscuité, la prostitution et la polygamie. Où donc l'herbe cesse-t-elle de croître, et l'homme de naître, si ce n'est là où pèse le pied de Mahomet, et sa polygamie, et son débordement sans frein?

Hommes de la rechute au sein de la lumière chrétienne, hommes de la rechute dans l'infamie antique, si le monde pouvait vous livrer aujourd'hui ses destinées, il ne finirait pas assurément sous les flots de la multitude; mais il finirait, en effet, comme le vieux monde païen, dans l'opprobre et dans la dépopulation.

Vous venez de voir des législateurs, Aristote, et Platon, et d'autres, proposer tous les crimes pour

« lement elles sont recommandées par la raison et *sanctionnées* « *par la religion ;* mais elles tendent de la manière la plus « marquée à animer le travail et l'industrie. *Il est difficile de* « *concevoir un plus grand encouragement au travail et à la* « *bonne conduite* que d'avoir en perspective le mariage comme « un état auquel on aspire, mais dont on ne peut jouir qu'en « acquérant des habitudes de travail, de prudence et d'éco- « nomie. *Et c'est sous cet aspect que j'ai constamment voulu* « *le présenter.* » Frédéric Passy, dans *le Contemporain*, revue d'économie chrétienne, octobre 1866, p. 733-736.

arrêter la multiplication du genre humain. Ils ont à peine parlé, que voici l'histoire qui se plaint, par la bouche de Strabon, de Polybe, de Pausanias, de Tite-Live, de Plutarque, et qui déclare que « le monde entier se dépeuple [1] ».

Polybe en donne la cause. Elle n'est pas difficile à trouver.

« Le premier homme venu, dit-il, vous dira « que, pour y remédier, nous n'avons qu'à corri- « ger nos mœurs..... Au milieu d'une population « livrée tout entière à l'orgueil, à l'avarice, à la « paresse, qui ne veut ni se marier ni nourrir les « enfants nés hors du mariage..... excepté un ou « deux, le mal de la stérilité a secrètement grandi « avec rapidité [2]. »

O hommes de la rechute dans les antiques ténèbres, voilà le mal que vous nous apportez [3]! Est-

[1] ...Τῆς κοινῆς ὀλιγανδρίας, ἣν αἱ προτέραι στάσεις καὶ οἱ πόλεμοι περὶ πᾶσαν ὁμοῦ τὴν οἰκουμένην ἀπειργάσαντο. (Plutarque, *de Defectu Oraculorum*, VIII.)

[2] Nous empruntons presque tous ces détails au très-beau et très-bon livre de M. Charles Périn, intitulé : *De la Richesse dans les sociétés chrétiennes*, ouvrage dont je ne saurais assez conseiller la lecture d'abord, et puis l'étude approfondie.

[3] Dunoyer, préfet de la Somme (circulaire aux maires de son département), a osé recommander à ses administrés « d'user de « prudence dans l union conjugale, en évitant avec un soin ex- « trême de rendre leur mariage plus fécond que leur industrie.» Voilà ce que l'on a nommé, bien à tort, le Malthusianisme :

ce que la France entière, il y a quelques jours, n'a pas été douloureusement émue par les récentes révélations qui lui montrent l'effrayante décroissance relative de sa population[1]? Le mal, dis-je, depuis quelques jours, a subitement frappé les yeux de tous. Mais voici cinquante ans qu'il grandissait dans l'ombre; et depuis des années déjà les clairvoyants l'apercevaient[2].

à quoi nous nous bornons à opposer cette citation de saint Chrysostome :

« Viden ab ebrietate fornicationem, à fornicatione adulte« rium, ab adulterio cædem? imo cæde pejus quidpiam.... ne« que enim quod natum est occidit, sed ne nascatur prohibet... « Et donum Dei contumeliâ afficis, et cum ipsius legibus pug« nas... et generationis promptuarium, cædis promptuarium « facis, et eam, quæ ad prolis procreationem tibi data est mul« lier, ad patrandam cædem instruis? » (*In Epistolam ad Romanos homil.* XXIV.)

[1] Voir deux articles de M. Raudot, publiés dans la *Gazette de France* du 31 août, et première quinzaine de septembre 1866. Voir surtout un article du *Correspondant* (25 mars 1867), intitulé : *Recensement de la France en* 1866, pas M. Raudot, où l'on voit que l'accroissement annuel de la population française, qui, pendant la période de la restauration, était de 184,257, accroissement déjà très-faible, est tombé, pendant la période impériale, juste à la moitié de ce chiffre, savoir : 95,993.

[2] Un statisticien qui fait autorité, M. Legoyt, donne des chiffres qui prouvent que, de 1800 à 1866, le nombre des naissances a, peu à peu, passé de 4 à 2, diminué de moitié.

De 1800 à 1810..................	4,11
En 1856..........................	3,11
En 1857..........................	2,94

« On voit, ajoute-t-il, que, malgré quelques oscillations, le fait

Ainsi rassurez-vous ; vous n'êtes pas menacés de périr sous le flot de la multitude. Mais ce qui vous menace, c'est de périr par l'opprobre et par la dépopulation, comme mourut le monde des Césars, comme mourra toute nation qui supportera les idées, les mœurs, la politique et le joug des Césars.

Ce qui menace l'humanité, c'est de souffrir et de lutter dans les ténèbres, dans le sang et les larmes, pendant de longs siècles encore, sans pouvoir arriver à remplir son premier grand devoir, sa première grande tâche nécessaire : « Cou- « vrir la terre, la dompter. »

« de la diminution graduelle de la fécondité des mariages, dans « notre pays, est constant. » (Périn, t. I, p. 603, en note.)

M. Leplay affirmait déjà en 1857 que « toute enquête faite « en France sur la partie la plus intelligente de la petite pro- « priété démontrera qu'elle tend de plus en plus à se consti- « tuer sur le principe de la stérilité du mariage. » (*Les Ouvriers européens*, monographie xx.)

Vers le même temps, M. Léonce de Lavergne s'écriait : « Une « nation de trente-six millions d'hommes ne s'est accrue, en « cinq ans, de 1846 à 1851, que de trois cent quatre-vingt- « deux mille hommes ; et, dans les cinq années suivantes, de « 1851 à 1866, que de deux cent cinquante-six mille. Ces deux « chiffres font soupçonner quelque mal profond qui arrête la « France dans ses progrès... »

Et l'un de nos tribuns, Proudhon, s'est écrié : « La luxure « publique aidant, le concubinage stérile remplaçant le ma- « riage prolifique, nous marchons aux destinées de la Rome « impériale. » (*De la Justice*, t. I, p. 349.)

Dompter la terre, nous en avons la force et le pouvoir dans notre science incomparable de la nature. Mais qu'est-ce donc qui nous arrête ?

Ce qui nous arrête, c'est le vice, le vice qui tue les hommes, et qui lutte seul, et avec avantage, contre l'énorme force physiologique de la génération.

Mais les hommes, aujourd'hui encore, sont bien loin d'être assez éclairés pour discerner ce qui les tue et ce qui les sauve.

Je pose le théorème suivant :

Le genre humain ne peut pas accomplir sa première grande tâche nécessaire, s'il ne peut pas dompter le vice qui nous énerve et qui nous tue.

En d'autres termes, pour couvrir la terre et la dompter, la force magnifique de nos sciences et de nos découvertes ne suffit pas : il faut dompter le vice. Il faut un progrès de vertu. Il faut une renaissance de vigueur morale.

Dompter le vice, c'est ce qu'avait entrevu la science, et ce qu'enseigne ce philosophe calomnié qui conseille aux multitudes souffrantes d'opposer la *contrainte morale* à ses maux.

Comment ne voit-on pas qu'il n'y a qu'un moyen pour arriver à couvrir d'hommes la terre entière ? Le moyen, ce serait d'entreprendre solen-

nellement, et par une ligue de tout le genre humain, la grande guerre morale contre le vice.

Mais comment l'entreprendre? Par l'enseignement et l'éducation. On le peut, on le doit. Grâce à Dieu, le monde entier aujourd'hui sait cela.

Oui, par l'enseignement et l'éducation, nous pouvons démasquer le vice, le vice menteur et destructeur, le vice « père de la mort » et père des larmes [1]; le vice père de la guerre et père du meurtre, de l'esclavage, de la spoliation, et père de toute iniquité [2].

Nous pouvons, par l'enseignement, faire connaître les forces qui, étant déployées, pourraient dompter le vice. Nous pouvons, par l'exhortation, pousser les esprits et les cœurs à déployer ces forces.

C'est là ce que, pour notre part, nous essayons.

[1] Peccatum... generat mortem. (Jac. I, 13.)

[2] Omnis qui facit peccatum et iniquitatem facit. (I Joan. III, 4.)

CHAPITRE XII.



LE VICE.

I.

Il faut avoir pitié des hommes ; il faut secourir ceux qu'on tue.

Eh bien ! il y a sur la terre une force adverse, comme est la fièvre ou comme est la peste, qui ne cesse de tuer les hommes et de les torturer. Mais la fièvre et l'épidémie ne sont que le symbole visible de cette force, sans laquelle elles ne seraient rien.

Cette force, c'est le vice, et cette force a son siége dans le cœur de chaque homme, comme le ver a son siége au cœur du fruit qu'il va détruire.

Or les hommes meurent et tombent comme les fruits des années mauvaises. La moitié meurt avant d'avoir vécu, et la moitié de ce qui reste succombe avant d'avoir transmis la vie. Ce ne sont pas là de poétiques lamentations; ce sont des faits de statistique. Et quant aux hommes qui entrent plus avant dans la vie, la plupart s'y maintiennent à peine, en souffrant et en gémissant. Le vice au cœur, voilà la cause de tous les maux du genre humain.

Comme un serpent qui tient sa proie, le vice enlace et enveloppe, écrase, broie et dévore les hommes.

Mais il y a des penseurs qui disent : « Il n'y a « point de mal, » et les artistes et les poëtes chantent la gloire de la force qui tue; et ceux qui gouvernent les peuples savent invoquer à propos son appui.

II.

Eh bien! je dis qu'on doit avoir pitié des hommes, et qu'il faut secourir ceux qu'on tue.

Je dis que notre ennemi, c'est le vice, le vice qui extermine chaque homme sur place par cette fureur innée d'universel suicide qui arrache à la

science cet axiome : « L'homme ne meurt pas, il « se tue ; »

Le vice qui, d'ordinaire, consume dès le premier instant, et dans chaque homme et dans chaque peuple, tout progrès de richesse et de force ;

Le vice qui, s'attachant ainsi à tout commencement de bien-être, oblige l'observateur à dire : « Tout progrès de moralité enrichit, mais tout « progrès de richesse corrompt ; »

Le vice qui rend chaque homme incapable et indigne d'accomplir la grande loi fondamentale et nécessaire : « Ce que tu veux que les hommes « fassent pour toi, fais-le pour eux ; »

Le vice qui, au contraire, force chacun à retourner la loi, et à ne vivre qu'en dévorant autrui ;

Le vice, père de l'homicide et du vol, père de la guerre, de l'esclavage, de la spoliation ;

Le vice, dont toute démarche est une iniquité ; c'est-à-dire qu'il n'est pas de vice solitaire, et que tout vice qui tue un homme en tue plus d'un ;

Le vice, que personne ne redoute assez, que personne n'étudie assez ;

Le vice, contre lequel il n'existe qu'un remède unique. Mais les hommes ne le connaissent pas !

III.

Je dis que le genre humain tout entier, aujourd'hui, peut et doit se liguer pour dompter ce grand ennemi de la vie, le vice. Les hommes et les choses, je le sais, ne marchent que pas à pas, et s'avancent peu à peu. Pourtant les grands efforts d'ensemble pourraient aujourd'hui commencer. Et, pour tout dire, j'en vois déjà quelque commencement.

D'abord la science a fait, pour le globe tout entier, la statistique du vice ; et l'on a calculé la quantité de misère et de mort qu'il produit. C'est démasquer le mal et en montrer l'horreur.

De plus, on commence à voir clairement que le vice est le grand obstacle à tout progrès du genre humain, et que la source de tout progrès, c'est la vigueur morale de l'homme.

En outre, on met en évidence de tous côtés les grandes causes visibles du vice, qui sont les ténèbres de l'ignorance et le découragement[1]. *Desperantes, projecerunt se* dit saint Paul.

On commence à comprendre que les ténèbres

[1] Desperantes, semetipsos tradiderunt. Ephes. IV, 19

sont le refuge du mal, que la lumière est l'une des forces qui pourront le détruire. La lumière rend l'espoir, le courage et l'action. Et, chez tous les peuples chrétiens, l'on en vient à vouloir que tous les hommes, sans exception, reçoivent le nécessaire bienfait de l'enseignement et de l'éducation.

IV.

La statistique du vice et de ses œuvres remplit aujourd'hui des volumes. Mais elle se résume en un mot : le vice tue à peu près tous les hommes.

Qu'il les tue ou brusquement ou doucement, directement ou indirectement, c'est lui qui tue. Chacun succombe sous son propre péché, et entraîne avec lui d'autres hommes : car le vice du père tue l'enfant.

D'où viennent ces lamentables multitudes qui paraissent un instant sur la terre, et meurent avant d'avoir vécu ?

J'appelle, en un sens véritable, *mort-né* tout être humain qui meurt avant d'arriver à l'âge d'homme. En ce sens, la nature humaine jusqu'ici se compose, en majorité, de morts-nés. La moitié meurt dès les premiers jours, et la moitié de ce qui reste meurt avant la parole. Une autre partie

meurt avant d'avoir transmis la vie ; et la cinquième partie parvient jusqu'à l'âge d'homme.

Voilà le fruit du vice et de l'incontinence sous toutes ses formes.

Quant aux hommes arrivés à vingt ans, il est encore et toujours vrai de dire : « L'homme ne « meurt pas, il se tue. » La plupart se tuent par leurs fautes et finissent sans honneur et sans fruit : *Et finem illorum sine honore*. (Sap., v. 4.)

La grande majorité du genre humain se réduit, s'épuise, se détruit ou se tue par l'ivresse, par la soif de tous les poisons qui la donnent, avec la mort au fond du vase.

Ils se tuent en même temps par toutes les formes du sens pervers et de la volupté : polygamie, prostitution, onanisme. Le tiers du genre humain est livré au sens réprouvé, à l'abomination contre nature.

Il me semble que ces révoltantes horreurs qui enveloppent tout le genre humain, et qui le tuent. méritent quelque attention de la part des amis de l'humanité.

Est-ce que nous n'aurons pas le courage d'entreprendre une lutte plus généreuse contre la mort et toutes ses formes ?

Si nous n'avons pas le courage d'entreprendre

larmes, pourvu qu'eux-mêmes jouissent. On ne demande pas à la science, disent-ils, de faire de la morale. On demande à la science et à la politique d'organiser la société de telle manière que, par la force et la sagesse de la constitution sociale, tous les hommes soient heureux.

La science répond à ces insensés qu'elle ne peut pas faire mieux que Dieu; mais que Dieu même déjà, et cela depuis l'origine, a créé l'organisation naturelle et providentielle des sociétés, avec une si merveilleuse sagesse qu'en effet, par la seule force de l'organisation sociale, chacun peut être heureux, mais à une condition : c'est que le vice, qui est toujours iniquité[1], et l'iniquité, qui est le vice, ne troublent point l'ordre établi de Dieu.

Répétons donc le grand dilemme : Ou bien le vice et la misère continueront à nous tuer, ou bien, par une puissante renaissance morale, nous dompterons la misère et le vice. Grâce à Dieu, il faut au genre humain une vigueur morale magnifique pour sortir peu à peu de l'état de souffrance où il vit[2].

[1] Peccatum est iniquitas. (I Joan. III, 4.)

[2] Videns autem turbas, misertus est eis, quia erant vexati, et jacentes. (Matth., IX, 36.)

CHAPITRE XIII.

LA FORCE QUI PEUT DOMPTER LE VICE.

—

I.

Mais où trouvera-t-on plus de force morale qu'on n'en a? Changera-t-on la nature humaine? Les hommes dompteront-ils le vice par la vertu? Qu'est-ce que la vertu? Qui a de la vertu? Qui donc, disait un sage[1], espère moins que moi un progrès de force morale?

Non, sans doute, on ne changera pas la nature humaine; mais, par l'enseignement et par l'éducation, on peut guérir quelques-unes de ses plaies. On ne changera pas la nature de l'homme, mais ne peut-on corriger l'homme, l'élever et le perfec-

[1] Malthus.

dans la foi du Christ, nous connaîtrons, dans l'ordre moral, la vérité, et que la vérité connue nous donnera, dans l'ordre moral encore, la liberté.

L'Évangile nous déclare que nous sommes esclaves du péché. Mais il annonce que, si nous savons nous tenir à la parole du Fils de Dieu, il nous rendra véritablement libres à l'égard du péché : *Vere liberi eritis*. Donc l'Évangile annonce la victoire sur le vice.

Si les peuples modernes pouvaient abandonner le Christ et l'Évangile, le contraire aurait lieu : le genre humain reculerait sans fin dans les ténèbres et l'esclavage du vice.

Mais cet abandon radical n'est pas probable. Déjà les premiers efforts de l'âme et de l'esprit humain, quoique bien imparfaits, ont donné au monde, comme première récompense, la science de la nature, du moins dans ses premières assises. Mais, depuis un siècle bientôt, la science de l'homme en société commence aussi à se déployer parmi nous. Cette science se trouve n'être pas autre chose que la traduction scientifique, et la vérification, par l'histoire et par l'expérience, de l'un des sens de l'Évangile. Les savants ont traduit, sans le savoir, et vérifié, sans le vouloir. La vérité a fait en eux, sans eux, la meilleure partie de leur œuvre.

De plus, les sociétés chrétiennes ayant aboli l'esclavage et augmenté la quantité de pain, ayant diminué le fardeau du travail, et créé, par millions et millions, des esclaves de vapeur et de feu pour soulager les hommes, en viennent aujourd'hui même à chercher et à trouver du temps pour l'instruction et l'éducation de chaque homme [1].

II.

Vous voyez donc que la société chrétienne, par son commencement de christianisme, pour être quelque peu demeurée dans la parole du Christ, a fait d'assez grands pas dans la connaissance de la vérité, et dans la possibilité d'appliquer la vérité connue à la conquête de la liberté. Je parle ici toujours dans le sens littéral ; j'entends la liberté à l'égard du *péché* ou du *vice*. Et l'Évangile affirme que nous pouvons, en effet, en être délivrés et devenir véritablement libres.

Eh bien ! ne comprenons-nous pas que si, en ce moment même, les peuples chrétiens faisaient un grand effort d'enseignement et d'éducation ; s'ils inculquaient aux hommes la connaissance

[1] Étudiez ce qui se passe aux États-Unis.

claire et certaine des vérités morales, des vérités sociales ; si l'on faisait connaître à tous, sans exception, la condition première de la liberté, savoir, l'attachement à l'Évangile : n'est-il pas manifeste que la force morale, la délivrance, la liberté morale, iraient en grandissant avec rapidité dans l'ensemble des nations chrétiennes ?

III.

Dieu soit loué ! Nous voyons notre but, et nous voyons l'obstacle. Et nous avons le commencement de la science qui nous apprend à repousser ou à détruire l'obstacle.

Notre but, notre premier devoir, c'est d'arriver à couvrir d'hommes le globe entier, et de suivre en cela la nature, qui travaille, depuis de longs siècles, à remplacer par l'homme presque toute la vie animale répandue sur la face de la terre [1].

Or, à ce point de vue, le spectacle du temps présent est, certes, l'un des plus beaux qu'il ait été donné à l'homme de contempler. L'homme semble prêt à s'élancer, avec une vigueur magni-

[1] « Et la prédominance, à la fin, reste à l'homme. » — Flourens.

fique, pour accomplir sa première grande tâche nécessaire, pour conquérir et pour dompter le globe terrestre tout entier. Depuis trois siècles seulement, nous savons et voyons par nos yeux que la terre est un glohe, et nous en avons fait le tour. Et, dans notre dix-neuvième siècle, nous commençons à remplir d'hommes le Nouveau-Monde, découvert il y a trois cents ans, et cette autre partie du monde, l'Australie, découverte plus récemment encore. En outre, depuis un demi-siècle, nous commençons à dompter la terre avec des forces si nouvelles, avec une science et une puissance dépassant tellement tout ce qu'avait vu le passé, que nos pères de tous les siècles, même de celui qui créa les sciences, eussent appelé *science* et *puissance magiques* ce que nous voyons aujourd'hui. Nous nous sommes fait, par cette magie de science, des esclaves naturels par centaines de millions. Nous avons centuplé la vitesse de l'homme sur la terre, et nous avons enveloppé le globe d'une ceinture qui transmet la pensée, d'un bout du monde à l'autre, avec la vitesse même de l'écriture ou de la parole. Les hommes de toutes contrées se parlent aujourd'hui, comme s'ils étaient dans le même lieu.

C'est hier même que nous venons de conquérir

l'unité de lieu pour le monde. Maintenant, l'unité d'action commence pour la famille universelle. Évidemment nous sommes arrivés à l'un des plus solennels moments de la vie de l'humanité.

Nous le voyons, l'action d'ensemble peut enfin commencer. Mais quelle va être cette action? Cette action sera-t-elle l'accomplissement du premier grand devoir de l'homme? Allons-nous, en effet, « remplir la terre, et la dompter? »

Allons-nous, après ce premier grand élan de travail, qui vient de nous donner force et richesse, allons-nous nous corrompre, et subir une décadence morale, qui arrêterait précisément notre premier essai de triomphe sur le globe tout entier?

Ou bien, par quelque vigoureuse renaissance morale, par l'usage légitime et pur de nos forces et de nos richesses, que le vice détruirait, allons-nous commencer en effet à disposer le globe terrestre tout entier dans l'ordre et la justice? Allons-nous oser concevoir l'audacieuse entreprise d'une telle transformation?

Sommes-nous donc aujourd'hui incapables de quelque grand et décisif effort, qui nous fasse traverser l'obstacle, et nous approche de l'idéal que

nous entrevoyons? N'y a-t-il jamais eu aucun effort fécond et décisif dans le passé?

Regardez bien.

IV.

S'il est, dans toute l'histoire, un point saillant, lumineux, incomparable, et autour duquel tout gravite, c'est le point qui, de fait, partage l'histoire en deux parties; c'est le moment où fut prononcée sur le monde cette parole : « Mainte-« nant est la crise de ce monde [1]. » C'est le point où commence L'AN UN de la chronologie du genre humain, et qui ouvre ce que les peuples appellent aujourd'hui l'Ère nouvelle.

Qu'est-ce qui caractérise ce moment? C'est la lumière qu'enferment les paroles que voici :

« TRANSFORMEZ-VOUS, et croyez à la grande nou-« velle [2]. »

« Voici CELUI QUI EFFACE LES PÉCHÉS DU MONDE [3]. »

« Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et sa « justice, et le reste vous sera donné par sur-« croît [4]. »

[1] Joan., XIII, 31. — [2] Appropinquavit regnum Dei : pœnitemini, et credite Evangelio. (Mart., I, 15.) — [3] Joan., I, 29. — [4] Matth., VI, 33.

C'est-à-dire qu'un divin effort a été entrepris pour écraser sur notre terre le vice homicide et menteur, le vice qui trompe et tue le genre humain.

Qu'a produit cet effort?

N'oublions pas où en était le monde ancien, et ce qu'il a produit. Les hommes, sous la lumière qui éclaire tout homme en ce monde, sous l'influence des grandes lois sociales naturelles et providentielles, les hommes ont travaillé, ils ont fait des efforts. Ils ont vécu, se sont multipliés, ont couvert une partie de la terre, ont essayé d'organiser la société dans la justice, ont créé l'art d'une manière splendide, ont conçu la philosophie et commencé la science. Ils ont énoncé les axiomes de la justice et de la raison.

Mais ils ont échoué dans l'ensemble. Pourquoi?

Parce que la plus grande partie des biens produits par ceux qui, dans l'antiquité, donnaient au monde l'effort et le travail, a été dévorée par ceux qui ne lui ont apporté que le vice. Et tous ensemble ont manqué le but.

Mais où s'est montrée, avant tout, la grandeur et la noblesse des bons, sous la lumière de la conscience et de la raison, c'est qu'ils ont su ju-

ger ce premier essai de la vie. Ils ont compris qu'ils se trompaient. Ils ont su qu'ils ne savaient rien. Ils ont vu qu'ils ne pouvaient rien. Ils ont vu que le vice arrêtait, corrompait et détruisait tout. Ils ont vu la souffrance, fruit du vice. Ils ont vu cet universel incendie des passions, et ils ont osé demander et chercher s'il n'existait pas quelque force capable de l'éteindre, capable de régénérer la nature humaine, et de sauver le monde. Ils ont nommé Dieu, la conscience, l'immortalité, le péché. Ils n'ont cessé d'attendre les envoyés de Dieu, ou, pour mieux dire, l'Envoyé de Dieu. Socrate, les stoïciens, Aristote et Platon, sont, sous ce rapport, bien connus. Mais, en Orient, le noble, doux et généreux Bouddha, digne de représenter l'une des grandes régions du vieux monde, Bouddha[1] est surprenant.

« La douleur, » s'écrie-t-il avec une immense compassion, « la douleur couvre toute la « terre.

« La cause de la douleur, c'est le péché.

« Il faut abolir le péché. »

Et ce cri, qui est tout le Bouddhisme, ce cri

[1] Ce très-grand homme a vu et a senti le problème de la vie, mais il a proposé la solution précisément contraire à celle qui était vraie. Nous en parlerons.

remplit tout l'Orient, et constitue aujourd'hui même la religion d'un tiers du genre humain.

Oui, nous voyons vers la fin de l'antiquité s'élever, dans la conscience de la justice, dans la lumière de la raison, une sorte de malédiction universelle sur le monde tel qu'il est [1].

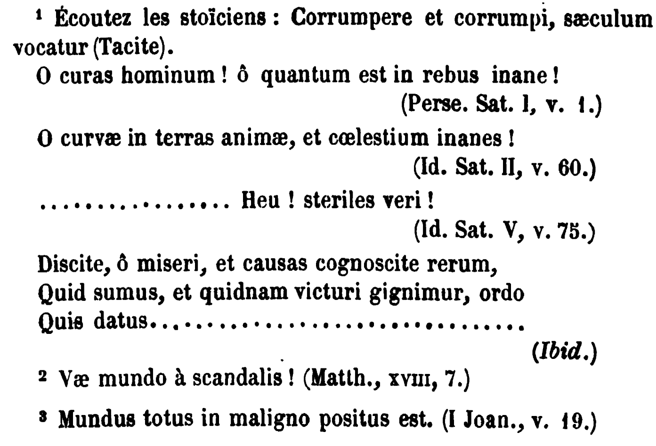
L'Évangile vient répondre à la conscience et à l'indignation du genre humain :

« Malheur au monde, à cause de ses scandales [2] ! »

« Le monde est tout entier dans l'iniquité [3]. »

Et, d'un autre côté, l'Évangile répond à l'espérance du genre humain lorsqu'il dit :

« Voici Celui qui efface le péché du monde.



[1] Écoutez les stoïciens : Corrumpere et corrumpi, sæculum vocatur (Tacite).

O curas hominum ! ô quantum est in rebus inane !
(Perse. Sat. I, v. 1.)

O curvæ in terras animæ, et cœlestium inanes !
(Id. Sat. II, v. 60.)

.... Heu ! steriles veri !
(Id. Sat. V, v. 75.)

Discite, ô miseri, et causas cognoscite rerum,
Quid sumus, et quidnam victuri gignimur, ordo
Quis datus.................................
(*Ibid.*)

[2] Væ mundo à scandalis ! (Matth., XVIII, 7.)

[3] Mundus totus in maligno positus est. (I Joan., V. 19.)

« Repentez-vous, transformez-vous; car le « Royaume de Dieu approche. »

Eh bien! qu'a produit ce nouvel effort? Il y a deux mille ans que l'Évangile a commencé son œuvre. Deux mille ans, très-petite partie de la vie de l'humanité : *Breve mortalis ævi spatium*. Car le temps, aussi bien que l'espace, est plus grand qu'on ne pense. Nous sommes aux premiers jours du christianisme [1], et peut-être aux premiers jours du monde.

Voici pourtant déjà les fruits de cette ère nouvelle qui commence.

V.

Je vois d'abord dans les premiers siècles une vigueur morale magnifique contre le mal. Je vois un très-grand nombre d'hommes se retourner absolument, et marcher avec un courage héroïque, jusqu'à la mort et à travers la mort, contre le mal et les ténèbres. Des hommes, radicalement nouveaux, et absolument *convertis*, vivent en sens

[1] « On parle beaucoup des premiers siècles du christianisme; « en vérité, je ne voudrais pas affirmer qu'ils sont passés. » (De Maistre.)

contraire du vieux monde. Ils meurent, au lieu de tuer. Ils donnent leur vie, au lieu de prendre celle des autres. Ils donnent leur travail et leur bien, au lieu de dévorer le travail d'autrui. Loin d'écraser les plus faibles par l'esclavage, eux, qui sont les plus forts, se font les serviteurs de tous. C'est évidemment la pratique, héroïquement surabondante, de la loi nécessaire et fondamentale de la vie : « Tout ce que vous voulez que les « hommes fassent pour vous, faites-le pour eux. » C'est le contraire du vice ; c'est l'évidente abolition du mal, l'infaillible pratique du vrai bien. Voilà la voie, la vérité, la vie. C'est une vigueur de sobriété, de justice, de continence, de tempérance, de chasteté, qui était impossible à l'homme, et que l'homme ne soupçonnait pas. Voilà le commencement de l'ère nouvelle.

Quelques siècles s'écoulent dans la plus immense mêlée d'hommes, d'efforts, de luttes, d'idées et de doctrines, de ruines et de carnage, de désespoirs, de décadences, de renaissances et d'espérances, d'orgies sans nom, de crimes sans freins, de célestes beautés, d'héroïques et de surnaturelles vertus.

Après quoi, nous le voyons tous, les hommes nouveaux l'ont emporté. Ils ont vaincu le monde :

« Ayez confiance, j'ai vaincu le monde[1]. » Ils proclament l'ère nouvelle, se nomment la société universelle, et datent le véritable vie du genre humain à partir de L'AN UN du Christ, le premier-né du monde nouveau.

Mais écoutez. Voici surtout où commencent, selon moi, les grands traits de l'histoire moderne, les grands ouvrages de l'homme nouveau, cet homme dont Jésus-Christ a dit : « Celui qui croit « en moi fera les œuvres que je fais : il en fera « même de plus grandes : *Et majora horum* « *faciet*[2]. » Ici, dis-je, commence sous nos yeux le premier accomplissement visible et décisif de la grande prophétie évangélique, qui est la loi même de l'histoire : « Si vous demeurez dans ma parole, « vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous « rendra libres. »

Voici comment.

De fait, les hommes se sont attachés à la parole du Christ. Sa parole, c'est la loi : « Travailler les « uns pour les autres : *Hæc est enim lex*. » Nous voyons là, sans nulle comparaison, le plus grand élan de vigueur morale qui ait jamais été donné au monde. Ils ont compris que tout vice est ini-

[1] Confidete, ego vici mundum. Joan., XVI, 33.

[2] Joan., XIV, 12.

quité. « Quiconque fait un péché commet une « injustice : tout péché est iniquité, dit saint « Jean [1]. » C'est-à-dire que tout vice est source de mort, et dans l'homme, et autour de l'homme. Tout péché qui me tue, tue hors de moi quelqu'un.

Dans cette magnifique clairvoyance, voyez-les, par millions et millions, ceindre leurs reins pour lutter contre le mal moral jusqu'à la mort. Et ce surnaturel élan de foi, d'espérance et d'amour, soulève l'humanité.

Ils sont donc, en effet, demeurés dans la parole du Christ. Ils se sont établis dans la loi, ou du moins dans la bonne volonté de la loi.

VI.

Eh bien ! voici la conséquence : c'est qu'ils arrivent enfin à connaître la vérité. Ils possédaient, en substance implicite, la vérité, puisqu'ils étaient dans la justice ; maintenant, ils arrivent à connaître la vérité, c'est-à-dire qu'ils arrivent à la science.

[1] Omnis qui facit peccatum, et iniquitatem facit ; et peccatum est iniquitas. (I Joan., III, 4.)

La science, voilà l'éclatante nouveauté, la plus grande, après l'Évangile, qui soit jamais venue illuminer le monde.

Retenez bien ceci : l'ère scientifique du genre humain commence. Elle commence aujourd'hui, car la série de siècles dont je parle est une même époque, un même tout. Elle commence, comme il le fallait, par la théologie et la métaphysique, scientifiquement élaborées : théologie, métaphysique, deux splendeurs que quelques esprits aujourd'hui déclarent nulles, parce qu'eux-mêmes, frappés de science exclusive et partielle, se sont rendus nuls à l'égard des plus hautes splendeurs de l'esprit. De très-puissants penseurs, auxquels peu d'esprits, depuis cent cinquante ans, sont comparables, travaillent en commun, — c'est le grand point, — travaillent en commun, répétons-le, d'un bout à l'autre de l'Europe, popularisent les plus grandes idées [1]; organisent la raison moderne dans la précision, l'analyse, la déduction ; établissent dans les intelligences la base logique, et l'inoculent dans la constitution même des langues nouvelles qu'enfante un monde nouveau [2]. Jamais tant d'hommes ensemble, en aucun temps,

[1] C'est ce qu'affirme Leibniz

[2] C'est ce qu'a montré Hamilton.

n'ont fait, avec autant d'espérance et d'élan, de pareils efforts de pensée.

Mais voici que, l'immense mouvement traversant la logique, tout cet élan se porte tout à coup sur la physique et les mathématiques. On sait penser. On apprend davantage à observer et à chercher. On complète la logique par une plus claire étude de l'induction, et surtout par l'application effective de ce grand procédé d'invention [1].

[1] Bacon n'a vraiment pas été le prédicateur de l'*induction*. Il n'a été que l'éloquent prédicateur de l'*observation*, base et point d'appui de l'*induction*. Le véritable initiateur pratique de l'induction scientifique, c'est Képler. La découverte des trois lois de Képler est et demeure le type classique de l'induction. La théorie du procédé, qui, du reste, avait été nettement, quoique brièvement, exposée par Aristote, a été donnée en substance par Leibniz, Wallis et Newton : par Newton, lorsqu'il affirme que son analyse cachée (*analysim latentem*) n'est autre chose que l'induction. Celui qui l'aurait enfin pleinement dévoilée, — *théoriquement*, — car sa pratique avait depuis longtemps enfanté des merveilles, ce serait M. Apelt en Allemagne, s'il n'avait publié sa théorie de l'induction deux années après ma Logique. Que l'on me permette de réclamer humblement l'honneur d'avoir mis, le premier, ce point en pleine lumière. Ai-je besoin, après la polémique qui a eu lieu sur ce sujet, et après mon Introduction à la deuxième édition de la *Logique*, à laquelle on n'a pas répliqué, de répéter encore ici que les objections adressées à ces chapitres sur l'induction sont absolument nulles? Rien de ce que j'ai écrit sur ce sujet n'a été entamé.

Ici commence le merveilleux mouvement scientifique dont les hommes demeurent éblouis, et qui, dans notre siècle même, se résolvant, dans tous les détails de la vie, en applications saisissables à l'œil et à la main, frappe d'un tel étonnement les ouvriers du premier degré de la science, qu'ils s'écrient tous : Un monde nouveau commence !

O amis, ce n'est pas un monde nouveau qui commence, c'est l'ère nouvelle qui continue. Ou plutôt, ceci est en effet une phase nouvelle de l'ère nouvelle, l'ère scientifique du genre humain, annoncée, dès le premier jour, par le second article de la loi de l'histoire : « Vous connaîtrez la « vérité. » La vérité possédée en substance, et présente en nos cœurs dès le premier moment, se développe aujourd'hui en science.

Le lever du soleil de la science ! Oui, tel est le spectacle auquel nous assistons. Et c'est ici enfin que l'on peut commencer à comprendre la marche du monde, dans son passé, dans son présent et dans son avenir. C'est ici que la loi de l'histoire est écrite, pour les yeux attentifs, en splendides caractères, en choses visibles, en choses palpables, que nous touchons et que nous sommes.

Nous avons sous les yeux, si nos regards sa-

vent embrasser le court espace de l'ère nouvelle, les deux plus grands traits de l'histoire, savoir : l'élan moral unique, incomparable, donné au monde par l'Évangile ; ensuite, je le répète, spectacle unique aussi dans toute l'histoire, le lever du soleil de la science.

Le monde nouveau vérifie donc la loi : « Si « vous pratiquez la justice, vous connaîtrez la « vérité. »

VII.

Mais ce monde, créé par l'Evangile, ne commence-t-il donc pas aussi, aujourd'hui même, à voir pénétrer dans sa vie la suite de la loi de l'histoire : « La vérité vous rendra libres? » Qui donc ne voit que nous avons déjà la liberté correspondante à toute la science que nous avons ?

Quelle est la science que nous avons ? La science de la nature, ou du moins sa première partie : la science de la force physique. Eh bien! c'est à l'égard de la nature physique, que la science de la vérité nous donne la liberté. La connaissance des lois nous donne la possession des forces. Les forces, qui autrefois nous écrasaient, nous ser-

vent aujourd'hui. Nous sommes à leur égard, non plus seulement libres, mais rois. Au lieu d'esclaves ou de victimes, nous sommes régulateurs et conducteurs des forces.

Or, par ce premier exemple de la vraie liberté, de celle qu'apporte la vérité, celle que l'homme aujourd'hui tient en main, et dont il a l'expérience quotidienne, nous connaissons enfin ce qu'est, dans sa nature et son essence, la liberté.

Qu'est-ce que la liberté? C'est le développement des forces sous la loi. Qu'est-ce que l'esclavage? C'est l'écrasement ou l'anéantissement des forces. Les forces de la nature écrasaient l'homme. L'homme était leur esclave. L'homme brisait contre la nature ses aveugles efforts. Aujourd'hui l'homme centuple ses propres forces en s'appuyant sur celles de la nature.

Voilà la liberté au sein de la nature. Qu'est-ce que la liberté au sein des sociétés? C'est le développement des forces humaines sous la loi. Lorsque la force de chaque homme, au lieu d'écraser celle d'autrui ou d'en être écrasée, ou, pour parler plus vrai, lorsque nos forces à nous tous, au lieu de se neutraliser ou de s'anéantir par la lutte et la contradiction, sauront, dans la vraie science des lois sociales, se multiplier par l'accord, et se dé-

ployer par l'union, alors nous serons libres. Ce sera le fruit de la loi, loi nécessaire et fondamentale de la vie à tous les degrés : « Travailler les « uns pour les autres; » loi qui, d'abord pratiquée douloureusement, et partiellement, et dans la lutte et par vertu, par les meilleurs, se tourne peu à peu en science, puis, devenue science claire, certaine et détaillée, apprend aux hommes, s'ils ne rejettent point la justice, à centupler leurs forces pour l'union. Voilà la liberté.

Or regardez toujours le point de l'histoire où nous sommes. Pendant que la vraie science des lois physiques se développe toujours, et nous apporte, de plus en plus, la liberté au sein de la nature, n'apercevons-nous pas un autre fait immense, grand comme le monde moderne même, savoir : le désir, le besoin, la volonté, et la nécessité d'un grand et vrai progrès de liberté politique et sociale? N'est-ce pas là ce que nous demandions, à grands cris, il y a quatre-vingts ans? La France prétendit établir ce progrès d'un seul coup, comme par un coup de hache. Mais un choc violent brise, et n'institue pas.

Nous demandions la liberté d'action au sein des sociétés, et nous avons trouvé la liberté d'action au sein de la nature, par la connaissance de ses

lois et la possession de ses forces. Nous avons obtenu la liberté conforme à toute la science que nous avions, et non la liberté plus haute, qui ne peut naître que de la science que nous n'avions pas. Que ceci nous instruise. La liberté positive et réelle, celle qui est le développement des forces, la liberté vient de la vérité, — je parle de la vérité scientifiquement connue. Et cette science même ne suffit pas, puisqu'il faut, avant tout, la condition première : « Si vous restez dans la justice, si vous demeurez dans ma loi. »

Mais avançons, et voyons les choses de plus près.

VIII.

Il y a cent ans, — déjà riches de nos sciences naturelles, — nous n'avions vraiment pas la science des lois et des forces humaines, la science de l'économie véritable des sociétés. Nous en lisions, dans l'Évangile, les données implicites ; mais nous ne les comprenions pas. Au lieu de science, nous avions des erreurs directement contraires à la science de la liberté, et des passions plus con-

traires encore, s'il se peut, à toute pratique de la liberté.

Non, il y a cent ans, nous ne possédions pas cette science, car c'est à cette heure même qu'elle naissait dans un petit nombre d'esprits qui, moins rares aujourd'hui, la développent rapidement, mais n'ont pas pu encore en assurer parmi les hommes le triomphe et la gloire.

Pour moi, je la salue comme un grand et nouvel élan du soleil levant de la science. C'est le second moment de ce que j'ai nommé l'ère scientifique du genre humain. Après la science de la nature, celle qui doit nous apprendre à remplir notre premier devoir, « couvrir la terre et la dompter, » après ce premier moment de la science, doit venir, et vient en effet, le second rayon lumineux, la science de l'homme en société, celle qui doit nous apprendre à remplir notre second devoir : « Disposer tout le globe terrestre dans la justice et « l'équité. »

Les sciences morales et politiques, l'histoire, l'économie politique et sociale, voilà le groupe de sciences qui occupe aujourd'hui les esprits. Ce n'est plus la physique, la mécanique, ni les mathématiques, c'est l'économie politique, la science de l'homme en société, qui constitue le

rayon propre, la couleur du moment présent. Voilà la science dont les progrès nous donneront enfin quelque progrès de liberté.

Mais prenons garde, et contemplons, avec une attention croissante, le spectacle qui est sous nos yeux.

Je vois la science sociale, magnifique et pleine d'espérances, dans la minorité qui la possède, éclairer, consoler les esprits. Elle annonce, et promet, et demande avant tout, la justice, la liberté, la paix. Mais où donc est la paix, la justice et la liberté que sa lumière ait apportée au monde, depuis un demi-siècle, depuis un quart de siècle? N'avons-nous donc pas sous les yeux, au moment où je parle, comme propre caractère de l'heure présente, le mépris le plus insolent de toute justice et de toute liberté? Mais que dire de la paix, cette fille aînée de la justice, que la science regarde comme étant, après la justice, et la première des forces et le plus grand des biens? Hier encore la folie de la guerre dévorait la moitié de la substance des peuples. Mais aujourd'hui la guerre demande à dévorer le tout. Mars exige, en ce moment même, que tout homme devienne son lévite, et que le produit tout entier des prodiges de notre industrie, sauf la partie strictement né-

cessaire à la nourriture du soldat, soit dévoré sur son autel.

Que devient donc notre loi de l'histoire : « Vous « connaîtrez la vérité, et par la vérité, vous irez à « la liberté ? » Ici, nous connaissons la vérité, nous connaissons la science ; mais quel fruit en retirons-nous ? Où est la liberté, la paix, le déploiement des forces ? Je n'aperçois que destruction, qu'écrasement des forces ; je vois la guerre, l'oppression et la spoliation, non pas diminuer, mais croître.

Oui, c'est bien là ce que je vois, mais aussi c'est bien là ce qui doit arriver en vertu de la loi de l'histoire. N'oubliez donc jamais la première parole de la loi, sa condition fondamentale et nécessaire, dont le texte même est ceci : « Si vous « demeurez dans ma parole, » dit le Législateur.

Il est clair que les progrès promis, en vertu de la nécessaire et fondamentale condition, ne viendront pas de sa violation même.

Or sommes-nous demeurés dans la parole du Législateur ?

C'est ici le moment de mieux entendre ce texte principal : « *Si manseritis in sermone meo* : Si « vous demeurez dans ma parole, » c'est-à-dire dans la loi.

Qu'est-ce que cette parole ? Nous l'avons déjà dit : c'est la formule de la justice ; c'est la loi du travail dans tout ordre de choses : « Ce que vous « voulez que les hommes fassent pour vous, faites-« le pour eux. » C'est la loi de la force, cause de tous les faits de l'histoire. Mais la loi de la forme des faits qu'opère la force agissant sous la loi, est celle-ci : « Vous connaîtrez la vérité, et par la « vérité, vous irez à la liberté : » simples effets et conséquences et déductions de la loi radicale, loi de la cause. Si vous demeurez dans cette loi, elle donnera la vérité, qui donnera la liberté. Si vous demeurez dans la loi, assez de temps pour connaître la vérité, et si, alors, vous n'y voulez plus demeurer, dès cet instant, d'après la loi même, tout s'arrête. La vérité ne vous donnera plus la liberté. La vérité acquise, mais non renouvelée, ni grandissante, puisque la source en est tarie, ne sera plus féconde, mais réalisera le terrible mot de Bossuet : « Malheur à la connaissance stérile « qui ne se tourne pas à aimer et se trahit elle-« même ! »

Le premier temps de toute vie féconde, c'est la bonne volonté, c'est l'effort vers la justice et vers la vérité. L'effort complexe amène d'abord la vérité : cela est de nécessité psychologi-

que ; et, si l'effort persiste, il amène enfin le vrai fruit de la vérité, savoir, la liberté : la liberté d'action, la liberté des forces. Leurs mouvements, sous la lumière, ne se détruisent plus l'un par l'autre, comme ils faisaient autrefois dans la nuit, quand la bonne volonté de la justice n'était pas encore éclairée.

IX.

Mais certes, en ce dernier temps du progrès, c'est le moment où la bonne volonté touchant au but, sous la lumière, doit déployer toute son énergie.

Qu'arrivera-t-il si, en ce moment même, par je ne sais quelle étrange catastrophe, la bonne volonté meurt ou se retourne, et fait un pacte avec l'iniquité?

Qu'arrivera-t-il si, dans l'ordre du pain nécessaire à la vie, quand nos sciences nous ont rendus riches, le vice survient, et dévore toute notre abondance?

Qu'arrivera-t-il si le genre humain fait comme cet ouvrier qui, par son art, gagne en un jour le

pain de la semaine, mais ne travaille que trois jours, et en passe quatre dans l'orgie ?

Qu'arrivera-t-il si la puissance de nos découvertes et de nos sciences, se mettant au service du meurtre, est employée, à peu près par moitié, à construire des machines, toujours plus merveilleuses, pour l'extermination des hommes? Si la moitié de nos ressources est employée à donner la vie, l'autre à donner la mort, quels seront nos progrès ?

Qu'arrivera-t-il si la spoliation devient un art tellement consommé et tellement irrésistible que les bandits et les voleurs, qui vivaient autrefois misérables et persécutés, proie de la honte et du gibet, sont aujourd'hui, presque partout, par l'accumulation de richesses colossales, la partie influente de l'aristocratie, maîtres de la fortune publique, et, toujours par l'argent, conducteurs de la pensée publique?

Aujourd'hui même, à l'instant où je parle, et au milieu de la splendeur magique de nos sciences physiques et de nos découvertes, voici les étranges phénomènes qui viennent frapper nos yeux.

C'est d'abord, depuis un quart de siècle, une manifeste décadence intellectuelle et morale. Les caractères s'affaissent et les esprits s'évanouissent.

Partout l'inattention sénile et l'indifférence hébétée. Dieu, l'âme, le droit, la liberté, la raison, la justice, la vérité, l'honneur, sont des mots effacés.

C'est un caractère absolument propre au temps présent, dont il n'y a pas trace, depuis vingt siècles, dans l'histoire de l'esprit humain, que la renaissance parmi nous des sectes sophistiques : symptôme fondamental très-redoutable et trop peu remarqué.

J'ose dire que l'Athéisme et le Matérialisme sont peu de chose, comparés à la tentative avouée d'abolir la raison et de supprimer la morale. Je ne parle pas des esprits qui se trompent. Je parle de ceux qui, en pratique et en théorie, contestent les axiomes et nient les bases de la raison. Je ne parle pas de ceux qui affirment que la morale est en elle-même absolue et indépendante. Loin de là. Je parle de ceux qui soutiennent que la morale n'est pas, que le bien et le mal sont même chose et que la liberté morale est une chimère.

Or ces sectes et ces doctrines sont sous nos yeux [1]. C'est une maladie mentale effroyable,

[1] Je prie le lecteur de se reporter à la note relative à M. Thomas Buckle, cité ci-dessus, chap. II, en note, et au recueil de textes sophistiques qui se trouvent à la fin du livre intitulé : *Les Sophistes et la Critique.*

mélange d'orgueil, d'audace, d'ignorance, d'insolence, de mépris, de sottise et de perversité; mal absolument inconnu dans l'histoire depuis plus de vingt siècles, et qui d'ailleurs n'a paru dans le monde que deux fois. C'est la partie sauvage du genre humain produisant sa philosophie.

Que du sein de pareilles ténèbres sortît une nouvelle espèce d'attaque, absolument inattendue, contre le christianisme, base de la civilisation moderne, cela était inévitable. Je disais autrefois : Étant données la raison et la liberté, le triomphe du christianisme, c'est-à-dire du catholicisme, est certain.

Or cela me paraît aujourd'hui définitivement démontré. C'est précisément pour cela que les forces adverses procèdent, en ce moment, à l'attaque du christianisme par le renversement de la raison et de la liberté. Il n'y a plus d'autre moyen d'attaque. C'est là encore un caractère très-remarquable du moment présent.

Qu'il sorte de là une espèce de rage d'athéisme et de matérialisme ; que le vice en profite pour se dilater en tout sens ; qu'il s'ensuive une rechute dans les hideuses passions contre nature, dans les abominations sataniques de ce *sens réprouvé* dont parle saint Paul ; que la force remplace, de peuple

à peuple, la justice et le droit; que la liberté soit en tout foulée aux pieds; que l'antique forme politique du centralisme césarien reprenne faveur, quoi de plus simple?

Mais ce n'est pas le plus grand de nos maux. Le plus grand, c'est la division des esprits : c'est la haine, le mépris, la colère, intervenant entre les hommes.

X.

Vous le voyez, tout nous ramène à ce seul point : c'est le vice, le vice homicide et menteur, qui tue les hommes et les nations. C'est le vice qui est notre obstacle; c'est lui qu'il faut dompter. Un progrès de vigueur morale est, en tout temps, l'unique ressource du genre humain, l'unique ressort de tout progrès. Bonne volonté de la justice, voilà le fond des choses; la vérité, la la liberté sont à ce prix. A ce prix est l'accomplissement des grands ouvrages, des grands devoirs du genre humain : « Remplir la terre et la « dompter; » puis « disposer le globe entier dans « l'ordre et la justice. »

Mais où donc prendra-t-on la vigueur morale

qu'on n'a pas? Qui donc espère, dans la nature humaine, un progrès de vertu? Quel moyen prendre pour augmenter, parmi les hommes, la volonté de la justice? Encore une fois, changera-t-on la nature humaine?

Ici est vraiment la question; ici est véritablement la crise du temps présent; ici toute la loi de l'histoire, jointe à la manifeste impossibilité de passer outre, va-t-elle pousser le genre humain à quelque effort suprême? D'où viendrait l'impulsion? Quel serait cet effort? Comment une telle transformation est-elle possible? Et que devons-nous faire vous et moi pour y travailler?

C'est à quoi nous nous efforçons de répondre, tenant toujours nos yeux fixés sur l'admirable loi qui brille en splendides caractères dans le spectacle du moment présent.

Mais pourquoi de nouveau ces questions? La réponse n'est-elle pas donnée dans les pages qui précèdent?

Avons-nous, oui ou non, sous les yeux, un monde nouveau qui commence l'AN UN de l'ère nouvelle par une incomparable transformation morale d'une partie de l'humanité? C'est là, sans nulle comparaison, le trait le plus saillant de toute l'histoire humaine et le fait le plus grand, le

plus haut, de toute la vie du genre humain. Avons-nous, oui ou non, sous les yeux, le second grand fait de l'histoire, savoir, le spectacle du soleil levant de la science? Mais ce second soleil n'est autre que le premier, contemplé dans une autre saison. C'est celui même qu'au premier siècle de notre ère nos pères ont appelé « soleil levant de la justice, *sol* « *justitiæ*, *oriens ex alto*. »

Mais qui donc a produit, dans la vie de l'humanité, ces deux grands faits incomparables? L'Évangile seul, qui est lumière vivante et vertu efficace. Eh bien! l'Évangile peut, aujourd'hui encore, produire d'aussi grandes choses; il en peut produire de plus grandes [1]. Il peut, après avoir donné à une partie des hommes quelque bonne volonté de justice, — « paix sur la terre à « tout homme de bonne volonté, » — après avoir donné aux peuples contemporains le commencement de la science, comme récompense de ce commencement de justice, il peut leur donner aujourd'hui le fruit suprême, la moisson réelle de la vie, la liberté. C'est ce que promet l'Évangile, et c'est ce qu'il accomplira, si nous nous attachons à l'Évangile : « Si vous vous tenez à ma parole,

[1] Qui credit in me, opera quæ ego facio, et ipse faciet, et majora horum faciet, quia ego ad Patrem vado. (Joan., XIV, 12.)

« vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous don-
« nera la liberté. » C'est la parole évangélique, en même temps que la loi de l'histoire.

Qui donc peut arrêter la marche de l'Évangile, et le mouvement de l'histoire, et l'approche du royaume de Dieu? Qui peut donc étouffer la vie du genre humain?

Quelle force, encore une fois, a jamais pu élever d'un seul degré au-dessus de lui-même le poids des masses qui ne cessent de tendre à la chute, et dont la décadence semble la loi? Prendre le genre humaim dans le plus profond abaissement, et l'élever beaucoup plus haut que le niveau d'où il était tombé? L'Évangile a-t-il fait cela, oui ou non? Quelle autre force a jamais rien opéré de semblable? Aucune. Si vous ne voulez pas nier l'histoire dans ses traits les plus clairs et les plus décisifs, par pure obstination de volonté et par simple négation de colère, vous voyez de vos yeux ces grands faits de l'expérience universelle, comme je les vois moi-même.

Mais qui pourra donc aujourd'hui, non plus seulement nous maintenir sans décadence au niveau où nous sommes parvenus, qui pourra nous élever plus haut de siècle en siècle? Est-ce un problème possible, si l'Évangile est faux, s'il

n'est pas la force de Dieu, sur laquelle l'homme peut s'appuyer de manière à monter toujours ? Si Dieu même, si notre Père qui est au ciel, n'est pas, pour notre vacillante volonté, une source de force inépuisable, comme nous avons pour notre industrie, dans la terre, des mines de force et de mouvement ; quel espoir avons-nous de croître dans la justice ?

Nous aurions, dans ce cas, pour toute espérance d'avenir, ces dogmes de sens commun, qui sont écrits partout, et que je me borne à transcrire [1] : « Le monde ne se transforme pas, et l'hu-« manité ne marche pas vers des destinées nou-« velles, qui modifieront sensiblement la force « des choses. La nature de l'homme ne dépend « pas de sa volonté. Elle dépend d'une organi-« sation physiologique qui reste aujourd'hui ce « qu'elle était il y a trois mille ans. Dans l'ordre « moral, cette nature invariable amène tou-« jours les mêmes résultats. Le principe de la « perfectibilité humaine, que rêvent encore de « nos jours quelques enfants perdus de la philo-« sophie socialiste, est une illusion ! L'homme

[1] Je les copie dans une brochure intitulée : *Études sur la statistique morale de l'Angleterre et de la France,* par M. Diard, président honoraire de la Cour impériale de Riom.

« sera éternellement porté aux jouissances des « sens, et à leur enivrement, sources de nos « erreurs, de nos malheurs et de nos crimes. »

Sans nul doute, l'homme sera toujours porté à toute ivresse des sens : sans nul doute, son cerveau demeurera cerveau humain, et ses mains n'auront pas plus de force qu'aux premiers jours. Mais, par ses mains, aidées de son cerveau, aidé lui-même par sa raison, il construira des instruments, et par ses mains, et son cerveau et sa raison, il ira puiser dans la terre les trésors de mouvement et de force que notre Père a préparés pour nous. Et nos forces seront décuplées, puis centuplées, et centuplées encore. C'est là même ce qui est sous nos yeux.

Eh bien ! gloire à la véritable science qui, dans son profond et vrai pressentiment de l'harmonie des choses, déclare que, puisque notre pouvoir sur la nature, et nos forces, et nos richesses grandissent ainsi, il faut que nos forces intellectuelles, et surtout nos forces morales, grandissent au moins dans la même proportion. « Apprenons aux hommes, dit l'un des plus « dignes interprètes de la science, apprenons aux « hommes à suivre, à devancer, par le progrès « de la puissance intellectuelle, de la puissance

« morale surtout, l'inévitable progrès de la puis-
« sance matérielle. »

Il le faut! Mais comment le pouvons-nous donc, puisque nos mains, et toutes nos forces propres, d'esprit, de cœur et de volonté, sont toujours à peu près les mêmes? Eh bien! précisément, c'est en ajoutant à la force de notre cœur celle de Dieu, comme nous ajoutons, aux forces de nos mains celle du feu. Et l'Évangile est précisément le code révélateur des lois et sources de la force. Il saura nous montrer d'abord à ne pas perdre dans le vide presque toutes nos ressources humaines, et puis à exploiter la puissance même de Dieu.

Gloire à Dieu! Ces vérités, dans quelques siècles, seront familières aux enfants; et l'on s'étonnera profondément de la ténébreuse ignorance de notre siècle sur la question principale de la vie.

Quant à moi, je les vois comme je vois le soleil. Je les portais dans l'âme par ma foi catholique; je les vois aujourd'hui dans tout le détail de la science, et dans l'étincelante lumière de la suite de l'histoire.

CHAPITRE XIV.

LA MÉTAPHYSIQUE DU PROGRÈS.

Tout enseignement et tout poëme comporte ou même demande des digressions ou des épisodes. Nous proposons ici au lecteur une digression sur la métaphysique du progrès.

I.

« Le mouvement ! disait Laplace, le mouve-
« ment, cet étrange phénomène dont la nature
« sera toujours inexplicable ! »

Si le profond mécanicien du ciel parle ainsi du *mouvement*, qu'eût-il dit du *progrès ?* S'il est, en effet, surprenant de voir un corps changer de lieu, et de voir la matière inerte recevoir le mou-

vement, le conserver tel qu'il est donné, sans en jamais rien altérer, que sera-ce de voir devenir des choses qui n'étaient pas? A partir d'un état quelconque de l'être et de la vie, voir survenir, ou des êtres nouveaux plus parfaits, ou les mêmes êtres dans une vie plus haute, quel inexplicable prodige!

Or nous voyons, dans l'univers, et le mouvement et le progrès. Non-seulement nous voyons notre globe et le ciel entier se mouvoir, avec une admirable harmonie de mouvements, mais, dans l'histoire des êtres, nous découvrons cette autre espèce de mouvement, beaucoup plus admirable et incompréhensible, que nous appelons le *progrès*.

La matière qui se meut demeure ce qu'elle était, et son mouvement est toujours identique à lui-même. Rien ne varie, rien n'intervient.

Mais le progrès, c'est la venue de ce qui n'était pas. Une chose nouvelle survient, plus grande, plus belle que ce qui précédait. Une vie plus haute s'élève, non la vie qui était, et qui, comme fait le mouvement, se maintient et se perpétue. C'est une vie autre, qui n'était pas, et qui devient, plus belle, plus riche que ce qui précédait.

Relisez ce que vous avez lu déjà dans les entrailles de la terre.

Et d'abord, pour ne pas remonter plus haut, la matière inerte était seule. Tout était pierre. Tout était mécanique, physique, géométrie, chimie.

Tout à coup, à travers un abîme, sans déduction possible de l'un à l'autre, après la pierre inerte, voici la vie.

C'est un règne nouveau, dit la science. Le mot est bon. Mais regardez encore. Ne voyez-vous pas aussitôt deux règnes de la vie?

Voici la vie première, qui consiste seulement à croître et à multiplier; et puis voici cette autre vie plus noble, qui d'abord croît et multiplie, mais qui, de plus, sent et se meut!

Ce n'est pas tout; car, après ces deux formes de la vie, survient une vie nouvelle, impliquant, résumant ces deux formes, mais en y ajoutant ceci, savoir : dans la sensation la raison, et dans le mouvement la liberté!

Voilà trois merveilleux progrès. Et l'homme, qui les résume, a lui-même pour loi le progrès. C'est l'être perfectible, qui est capable de progrès, et qui a pour devoir le progrès, ou du moins l'effort vers une vie plus haute, vers la justice, la vérité, la liberté.

Donc, répétons-le, si le mouvement, cette continuité de ce qui est, paraît si admirable, que dire de ces élans qui vont de ce qui est à ce qui n'était pas ; qui donnent d'essentielles nouveautés, qui arrivent, par d'incompréhensibles transcendances, du moins parfait au plus parfait ? Que dire de la cause du progrès avant l'homme, et de sa cause dans l'homme, capable lui-même de progrès ?

Évidemment, à moins d'admettre que quelque chose peut venir de rien, c'est-à-dire à moins d'abolir la raison, évidemment tout progrès suppose une force, un être, un acte, plus grand d'abord que ce qui était, plus grand en outre que ce qui survient.

Sachez-le, tout progrès suppose la puissance infinie. La cause nécessaire du progrès, c'est la liberté, sage et bonne, du Père des êtres, du Tout-puissant.

II.

Tout l'Évangile est le code du progrès. Tout l'Évangile n'est qu'exhortation au progrès, annonce et promesse du progrès, révélation des sources du progrès.

L'Évangile, c'est l'annonce du Royaume de

Dieu *qui approche*, qui est venu, mais qui approche toujours; où l'on entre sans cesse, sans jamais l'occuper tout entier.

Or à quoi, selon l'Évangile, est semblable le Royaume de Dieu ?

Le Royaume de Dieu est semblable au ferment que l'on met dans la pâte, et qui fermente jusqu'à ce que toute la masse soit levée [1].

Le Royaume de Dieu est semblable au grain de sénevé, qui est la plus petite des semences, mais qui grandit et se développe jusqu'à ce qu'elle soit un grand arbre : *Et fit arbor* [2].

Le Royaume de Dieu est semblable à la semence, qui produit d'abord l'herbe verte, puis la fleur de l'épi, puis le fruit solide dans l'épi : *Fructum ascendentem et crescentem* [3].

Le Royaume de Dieu est encore la moisson qu'il faut laisser croître, et grandir, et mûrir, ayant soin de n'en rien arracher, même sous prétexte d'arracher l'ivraie [4].

Le Royaume de Dieu est le don continu que nous fait notre Père, qui veut que ses fils aient la vie, et l'aient toujours plus abondante : *Ut vitam habeant, et abundantius habeant* [5].

[1] Matth., XIII, 33. — [2] Matth., XIII, 3. — [3] Marc., IV, 8. — [4] Matth., XIII, 24. — [5] Joan., X, 10.

« Croissez, multipliez ; » c'est la première parole que Dieu adresse à l'homme.

Tout cela, c'est bien le progrès.

III.

Mais veuillez comprendre ceci. La plus profonde, la plus savante et la plus parfaite de toutes les formules du progrès, c'est celle-ci : « Le « Royaume de Dieu approche. » Il n'est pas venu; il n'est pas à venir : « Il approche. » Ce qui explique, sans incertitude possible, la prière essentielle du chrétien : « Que votre règne arrive, que « votre volonté soit faite en la terre comme au « ciel. » Voilà la vraie prière de l'homme, depuis le commencement jusqu'à la dernière heure du monde : « Que votre règne arrive; que votre « volonté soit faite, » et que le progrès soit toujours. Jamais le progrès ne peut être fini ni ne doit s'arrêter. Jamais la volonté de Dieu ne sera tellement accomplie, qu'on l'ait tout épuisée. Jamais le règne de Dieu tellement venu, qu'il ne puisse arriver encore. Dieu n'est-il donc pas l'infini, la perfection et l'amour absolu? Est-ce qu'on épuise l'infini? Est-ce qu'on n'y peut pas avancer toujours? Est-ce qu'on le peut parcourir

jusqu'au bout? *Qui justus est, justificetur adhuc; qui sanctus est, santificetur adhuc* [1]. Allons de clartés en clartés.

Tel est le plus magnifique caractère du progrès. Il est corrélatif à l'infini, à l'infini réel, actuel, sa cause première et sa cause finale, à Dieu, qui seul peut causer le progrès et le causer toujours.

Tout mouvement démontre rigoureusement la présence actuelle de Dieu. A plus forte raison, tout progrès démontre la présence réelle et actuelle du Dieu, à la fois tout-puissant, sage, bon, libre, parfait et infini.

Mais aujourd'hui la plupart des savants sont, sur ce point, d'une ignorance si entière et si fière, que quelques-uns peut-être accueilleront en souriant ce que j'affirme ici : et cela parce qu'ils ne sauraient comprendre la métaphysique d'Aristote, ni aucune autre métaphysique, dont ils demandent d'ailleurs l'abolition.

Eh bien! j'insiste et j'affirme qu'avant peu de siècles, cette vérité sera démontrée, à la fois, et par l'expérience, et par le raisonnement, et comme un théorème de physique, et comme un théorème

[1] Apoc., XXII, 2.

de géométrie, qui serait en même temps un théorème de mécanique [1]. Et ce sera le théorème fondamental, absolument certain, de chaque science en particulier, et de tout l'ensemble des sciences. *Deus scientiarum Dominus est.* Cet oracle est tout à fait sûr.

N'oublions donc jamais cet essentiel caractère du progrès : ayons bien cette science du progrès, si propre à nous donner, tout à la fois, et l'espérance immense de l'avenir et la constante humilité dans le présent. Nous approchons et nous approcherons toujours. Quel bonheur et quelle gloire ! Mais nous sommes loin encore ; nous avons l'infini devant nous. Que l'infini est admirable et que nous sommes petits encore ! Oh ! que le Père soit toujours avec nous pour nous maintenir et nous élever ! Si nous allions nous arrêter, nous séparer de lui, nous perdre, comme l'enfant que son père a perdu, alors nous ne serions plus que décroissance et tendance au néant.

IV.

Et toutes ces vérités se trouvent avoir dans la

[1] Αὐτῶν τὰ πρῶτα τὰ αὐτά. (Aristote.)

géométrie et dans nos idées d'infini et de fini ce merveilleux type des séries et des convergences qui marchent vers leurs limites, leur but et leur fin idéale; qui en approchent toujours sans l'atteindre jamais. Quelles lumières ces vérités à la fois évangéliques, et idéales, et nécessaires, ne versent-elles pas sur les lois de la vie réelle!

S'il s'agit, par exemple, de science sociale et d'économie politique, je vois le plus profond des maîtres faire appel à cette loi : « Loi mathématique, très-fréquente, dit-il, et très-inconnue en « économie politique. » Et il l'explique ainsi : « C'est précisément parce que nos facultés et nos « désirs se développent dans l'infini... qu'on peut « citer une multitude de points, au-dessus de « l'humanité, où elle ne parviendra jamais, sans « qu'on puisse dire pour cela qu'il arrivera un « instant où elle cessera d'en approcher[1]. »

C'est là même un des caractères généraux de tout le développement humain. C'est l'un des caractères de la loi de l'histoire. La loi est absolue. Mais elle est précisément l'absolu, l'idéal, dont l'homme doit approcher toujours.

Ceci est l'absolu : « Tout ce que vous voulez

[1] Bastiat, *Harmonies*, p. 68.

« que les hommes fassent pour vous, faites-le « pour eux. » Mais quand jamais aurai-je fait aux hommes tout ce que je voudrais que les hommes fassent pour moi? Je m'efforcerai bien d'approcher de ce tout, mais certes, je n'en aurai jamais fini. Voilà le relatif.

Mais, en outre, si je demeure dans cette bonne volonté, à mesure que je m'approcherai de la perfection de la loi, alors, certes, de plus en plus, j'entrerai dans la science du vrai, que je ne puis pas épuiser, — ce serait avoir compris Dieu, — et j'entrerai aussi de plus en plus en possession de la liberté, que je n'aurai jamais entière et absolue, car ce serait être *acte pur*, *totus actus*, comme Dieu.

Mais courage! Car tout cela veut dire que nous ne pouvons devenir infinis, mais que nous nous développons dès aujourd'hui dans l'infini. C'est en Dieu que nous sommes, en Dieu que nous vivons, et que nous nous mouvons.

V.

Qui donc oserait assigner un terme à la croissance de l'humanité, au progrès de tout bien et aux triomphes de la justice, et de la vérité, et de

la liberté, sur le pouvoir réputé invincible des ténèbres et de l'iniquité ?

Certes, ce n'est pas moi. Car, comme chrétien et prêtre catholique, voici l'une des prières publiques que l'Église m'ordonne de prononcer, à peu près tous les jours : « O Dieu, exaucez les « prières de votre Église, et faites que, triom- « phant de toute erreur et de tout mal, nous « puissions vous servir dans la sécurité et dans « la liberté. » Que si ces immenses espérances vous étonnent, n'oubliez pas que le genre humain n'est qu'au début de sa carrière, et que nous avons devant nous bien des siècles de siècles. Il est évident aujourd'hui qu'il faut dire de l'humanité ce que de Maistre a dit du christianisme : « Je ne voudrais pas affirmer que ses premiers siècles soient passés. » Ou plutôt il faut affirmer que nous sommes en ses faibles commencements.

« Apprenons, dit Bossuet, que, selon le lan- « gage du Sauveur, qui est celui de la Vérité, tout « ce qui est temps n'est qu'un point, et moins « que rien ; et que ce qui dure, ce qui est vérita- « blement, c'est l'éternité qui ne passe jamais. « Comptons pour rien tout ce qui passe. Il y « a près de dix-sept cents ans depuis l'ascension

« de Notre-Seigneur, et tout cela devant Jésus-
« Christ, qui est le père du siècle futur (Is., IX,
« 6), *n'est peut-être qu'une très-petite partie de
« tout le temps qui se trouvera du jour de l'As-
« cension à la fin du monde*, que Jésus-Christ a
« compté pour rien. Les siècles sont donc moins
« que rien : mille ans valent moins qu'un jour
« selon cette mesure [1]. »

Comme nous sommes forcés par la science d'habituer notre petite pensée aux grandeurs de l'espace, nous voici maintenant forcés de nous habituer aux grandeurs du temps. La science nous montrait des espaces que la lumière met des millions d'années à traverser. Voici qu'elle nous montre des êtres, les corps célestes, qui mettent des millions et des millions d'années à se former ou à s'éteindre. Voici que l'on en vient à calculer ce que vivent les soleils. On connaît à peu près le temps pendant lequel une planète comme la terre est habitable pour la vie. Or c'est par millions et millions de siècles qu'il faut certainement compter. Si donc la durée moyenne de ces demeures, sauf accident, est de quelques milliards d'années, est-il à croire que les habitants de ces

[1] *Méditations sur l'Évangile*, XXVIe jour.

solides et splendides palais n'aient à y vivre que dix à vingt mille ans? Rien dans l'œuvre de Dieu ne porte ce caractère de disproportion absolue.

Oui, le temps est beaucoup plus grand qu'on ne l'a jamais su, et notre humanité a devant elle très-probablement des millions et des millions d'années à passer sur la terre.

Oh! nous avons de grandes et admirables destinées, que les hommes, encore aujourd'hui dans l'enfance, sont bien loin de pouvoir soupçonner. Mais grâce à Dieu, nous avons aussi, — et quel honneur et quel bonheur pour nous! — nous avons aussi, comme défenseurs, cultivateurs et rois de notre terre, d'admirables devoirs, grands comme nos sublimes destinées.

VI.

Il faut entrer ici plus profondément dans l'essence du progrès, dans l'étude de sa cause, de sa fin, de ses phases.

Le progrès, c'est la marche de Dieu sur la terre, c'est le travail du Père pour conduire au souverain bien tous les êtres; c'est le travail du Fils

pour s'élever, avec toute créature [1], dans la vie éternelle, dans le bonheur et dans l'amour; c'est l'incessante opération de l'esprit de vie et d'amour pour apprendre aux enfants de Dieu à imiter la vie de Dieu, afin d'entrer dans le bonheur et l'immortalité de Dieu. Le bonheur, c'est l'union des êtres, et l'immortalité, c'est la vie continue qu'ils se donnent par l'amour. La cause du progrès c'est, de la part de Dieu, la possibilité qu'il crée d'imiter sa vie, et de notre côté, c'est l'effort pour imiter en effet ce modèle. La possibilité d'imiter Dieu, c'est l'existence même de plusieurs entre qui l'amour est possible. Le premier moment du progrès, c'est le premier effort pour accomplir l'unique loi de la vie et la première imitation de Dieu : « Tout ce que vous voulez qu'ils fassent « pour vous, faites-le pour eux. »

Mais qui donc les pousse à cela, si ce n'est Dieu lui-même, en vivant lui-même de la sorte, et en lui-même et avec nous ? Qui nous développe, si ce n'est la chaleur divine qui nous couve, et nous remplit, et nous dilate de plus en plus ?

Il est visible que Dieu fait tout pour arriver à la personne : toutes les créations antérieures à la

[1] Prædicate Evangelium omni creaturæ.

personne humaine, c'est-à-dire à l'être capable de connaître et d'aimer, ne sont que créations préparatoires. C'est le lieu, c'est le moule, c'est la demeure que le Père construit pour ses fils à venir. C'est le côté nécessaire et impersonnel de la vie, que Dieu donne à qui n'avait rien, et à qui n'était pas, comme point d'appui pour devenir et pour grandir sciemment et volontairement.

C'est, dis-je, à la personne que le travail de Dieu veut en venir. Tout est évidemment créé pour l'être intelligent et libre capable d'imiter la vie de Dieu et de s'unir à son bonheur et à son amour. Nul poëte ne décrit un lieu que pour y mettre l'homme. Et il n'introduit l'homme que pour le conduire à l'amour. La métaphysique entière du progrès, ce serait la métaphysique de la vie, éternelle et universelle. Comment Dieu qui est, en un certain sens vrai, la vie de l'univers, dit saint Thomas d'Aquin (*quasi quædam vita universa*[1]), comment Dieu conduit-il toute chose à croître par des espèces de battements de cœur, par vibrations et ondes, par une circulation de vie de lui aux êtres et des êtres à lui, et par ces périodes qui sont la nuit, le jour, la vie, la mort;

[1] Opusc., II, cap. CXLVII.

qui donnent et qui reprennent, qui recueillent et qui dilatent?

Bornons-nous à ces énoncés, que d'ailleurs presque personne ne saurait comprendre aujourd'hui.

VII.

Mais voici ce qu'il faut ajouter, et peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour le comprendre.

C'est qu'en tout ordre de choses, Dieu donne la vie croissante et opère le progrès par un procédé analogue à celui par lequel, dans la nature, se déploie la force physique. Or, la science aujourd'hui sait et démontre que la force, une au fond, se déploie en trois moments distincts.

La force physique universelle est partout. Tout corps y est plongé, et ne peut pas n'en pas ressentir l'effet nécessaire et premier.

L'effet premier, c'est la chaleur : la chaleur est un mouvement : c'est un mouvement vibratoire de chaque atome du corps. Je ne dis pas que ce mouvement soit autre chose que le mouvement même qui donne l'être à ce corps. Je dis seulement que tout corps, dès qu'il existe, se meut, en chacun de ses atomes, de ce mouvement vibra-

toire qui constitue sa température. Ce mouvement est un mouvement régulier de vibrations de même durée pour chaque atome, et qui peut différer selon l'état et selon la nature de l'atome. Mais quelle que soit la cause de ce progrès, la chaleur peut être augmentée dans ce corps. Dans ce cas, le temps des vibrations ne varie pas, mais l'amplitude des vibrations augmente. C'est l'amplitude des vibrations, la force des vibrations, non leur rapidité, qui constitue le degré de chaleur.

Ceci est le premier temps du progrès, et le premier déploiement de la force, ou, si l'on veut, c'est la première puissance de la force se développant dans ce corps.

Mais, pendant que l'amplitude des vibrations augmente, leur vitesse ne variant pas, il arrive tout à coup un degré de température, bien déterminé pour chaque corps, où s'établissent d'autres vibrations plus rapides, mais sans déranger les premières. La vitesse des secondes est commensurable avec celle des premières. Ces nouvelles vibrations constituent la seconde puissance de la force. Elles produisent la lumière.

Mais, si l'amplitude des premières augmente toujours, celle des secondes augmente en pro-

portion, et la chaleur et la lumière vont croissant. Vient alors le troisième moment. Quand les vibrations chaudes et les vibrations lumineuses sont arrivées à un degré déterminé de force et d'amplitude, tout à coup de nouvelles vibrations, plus rapides que les précédentes, s'établissent.

Ainsi, dit Tyndall [1], les ondes lumineuses sont l'enfantement nécessaire des vibrations calorifiques. Et les ondes de chaleur et les ondes de lumière, à leur tour, lorsque leur énergie augmente, produisent ensemble la troisième espèce d'ondes, c'est-à-dire celles qu'il faut nommer les rayons d'énergie chimique.

Tels sont les trois temps du progrès, les trois moments du développement de la force physique dans l'atome. C'est le parfait symbole des trois temps du progrès dans l'esprit libre et intelligent. La force dans l'âme se développe ainsi. Le premier temps du progrès est donné. Ce premier temps ou ce premier état est celui qui répond à ce qu'on appelle en physique : « la température « générale de l'espace, » état de chaleur nécessaire, qui donne à l'âme le primitif et impersonnel mouvement de la vie. L'esprit intelligent et

[1] Discours sur la radiation, par John Tyndall.

libre en perçoit quelque chose par lueurs vagues, et en prend ou laisse quelque chose, par choix secret et instinctif. Ce choix et ces lueurs sont la propre racine de la vie personnelle. Selon l'habituelle direction de ce choix, la vie est comprimée ou dilatée, altérée ou favorisée.

Si ce choix est conforme aux lois universelles, la force de la vie augmente, la chaleur de l'âme se déploie, et, croissant toujours, finit par arriver à la lumière. C'est la parole de l'Évangile : « Celui qui *fait la vérité* arrive à la lumière : » *Qui facit veritatem venit ad lucem* [1]. Au contraire, celui dont le choix instinctif est habituellement contraire aux lois universelles, celui-là n'augmente point la chaleur de son âme, et semble chercher à l'éteindre en préférant constamment les ténèbres : *Dilexerunt magis tenebras quam lucem* [2]. Ce sont les deux directions de la vie, les deux directions de l'esprit, connues de tous les philosophes. La lumière est véritablement fille de cette bonne volonté de justice, de cette primitive chaleur d'âme qui favorise les premières données de la vie, et déploie le talent confié à l'être intelligent et libre.

[1] Joan., III, 21.
[2] Joan., III, 19.

Mais de cette marche continue de la chaleur et de la lumière réunies, et toujours croissantes, procédera ce que l'Évangile nomme la liberté, c'est-à-dire le plein déploiement de la force, de la force royale, de l'acte plein, de la liberté pure, qui opère dans la justice et la lumière, dont la chaleur et la lumière ne sont que germes et précurseurs. C'est le troisième temps du progrès. Tel est évidemment le progrès dans chaque âme.

La science psychologique consiste à bien comprendre ce qui précède.

Et tout ceci est précisément la formule du progrès donnée par l'Évangile dans notre texte, loi de l'histoire : « Si vous demeurez dans la loi, « vous connaîtrez la vérité, et par la vérité vous « irez à la liberté. »

Or il se trouve que cette divine formule, qui est la loi du progrès de la force dans l'âme, comme elle est celle du progrès de la force dans chaque atome, cette formule qui, *à priori*, devait être la loi du développement de l'humanité, se trouve en effet, par l'expérience et *à posteriori*, se trouve être la loi même de l'histoire.

En sorte que l'admirable loi que nous a donnée l'Évangile est vraiment la formule scientifique applicable au développement de la force

physique, et applicable au développement de la force intellectuelle et morale. Ce sont les mêmes temps du progrès se succédant dans le même ordre et de la même manière.

Ce n'est pas tout, ces trois moments ou trois temps du progrès, ces trois effets distincts de la force unique, sont dans une manifeste analogie avec la formule catholique relative à la vie intérieure de Dieu : trois hypostases distinctes dans l'unité de la nature divine ; trois actes qui, dans leur vie absolue, éternelle, sont pourtant soumis à cette loi : que le Père, de sa plénitude, engendre son Fils, la lumière ou la vérité, et que, de l'un et l'autre, procède l'Esprit, qui est, dans la vie éternelle et universelle, ce qu'est dans la nature la force opératrice ; ce qu'est dans l'âme la liberté qui opère dans la justice et la lumière, ce qu'est enfin ce complet déploiement des forces, cause du bonheur et de l'amour, et de la perpétuité dans la vie.

Encore une fois, la divine formule est très-certainement la propre formule du progrès en tout ordre de choses. C'est la loi de la vie, c'est la loi de l'histoire, — c'est la vraie loi.

Nous croyons donc, en faisant connaître cette loi, presque inaperçue jusqu'ici, rendre à la

science universelle un signalé service. Mais veuillez croire que je n'en tire point vanité. Je n'ai d'autre mérite en cela que d'avoir médité, selon mon devoir, l'Évangile pendant toute ma vie, et d'en avoir compris quelques versets. Ma récompense est de croire et de voir, par l'âme et par les yeux, que l'Évangile est très-certainement la vérité ; que Jésus-Christ parle en effet comme Dieu ; que l'initiateur du progrès dans le monde en a, pendant sa vie terrestre, dicté les lois, et qu'il continuera, jusqu'à la fin des siècles, à en donner les forces, à mesure que les hommes, restant dans sa parole et dans sa loi, seront de plus en plus capables de lumière et de liberté !

CHAPITRE XV.

RÉSUMÉ DE LA PREMIÈRE PARTIE.

I.



Résumons cette première partie.

La morale est la loi de l'histoire. La morale, qui est la vie des sociétés, et la cause des progrès humains, est la même que celle qui, jour par jour, doit gouverner chacun de nous. Il n'y a qu'une morale, une et la même en tout temps, en tous lieux, une et la même d'homme à homme, de peuple à peuple, de gouvernant à gouverné. Il n'y a pas une morale individuelle et une morale sociale, une morale politique et une morale internationale. Il y a la morale absolue, loi universelle de l'histoire, loi nécessaire de tous les faits humains, loi souveraine, qui détruit ce qui lui résiste, et vivifie ce qui lui obéit.



La loi première, unique, fondamentale, qui est la loi morale, n'est autre chose que la simple et universelle dictée de la conscience et de la raison, et, en même temps, la loi que proclame l'Évangile : « Tout ce que vous voulez que les hommes « fassent pour vous, faites-le pour eux. Voilà la « loi : » *Omnia ergo quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis. Hæc est enim lex.*

Cette formule, aussi courte et plus simple que celle de l'attraction, se trouve être, comme la loi des astres, un principe complet, précisément et rigoureusement scientifique, et elle est le principe d'une science plus riche, plus belle, plus importante, que la science du ciel étoilé.

Mais, de même qu'en astronomie, outre la loi de l'attraction, qui produit tous les mouvements, il y a les belles lois secondaires qui énoncent la forme des mouvements ; de même, ici, outre la loi première, d'où découle tout progrès humain, il y a la loi dérivée qui énonce la forme du progrès.

« Tout ce que vous voulez que les hommes « fassent pour vous, faites-le pour eux : » Voilà la loi première, la loi morale, cause unique du progrès humain. Et la loi dérivée, qui énonce la

forme du progrès, et qui s'appelle précisément loi de l'histoire, la voici : « Si vous demeurez « dans la loi, vous connaîtrez la vérité, et, par la « vérité, vous irez à la liberté. »

Or la loi et ses déductions sont applicables dans les trois mondes où l'homme doit s'éveiller.

L'homme doit s'éveiller dans trois mondes, dans les trois mondes qui sont. Et il s'y doit développer selon les facultés qu'il a. C'est en vertu de sa constitution psychologique que, dans chacun des mondes, — le monde de la nature, le monde humain, le monde divin, — il marchera, sous l'impulsion première, d'abord vers la connaissance de la vérité, ensuite, par la connaissance de la vérité, et toujours sous l'impulsion première, vers la possession de la liberté.

Ainsi, dans le devoir unique d'obéir à la loi unique, on peut distinguer trois devoirs, ou plutôt trois grandes tâches nécessaires imposées à l'humanité.

Voici nos trois grands devoirs : « Remplir la « terre et la dompter : *Crescite et multiplicamini,* « *et replete terram, et subjicite eam.*

« Ordonner tout le globe terrestre dans la jus- « tice et l'équité : *Disponat orbem terrarum in* « *æquitate et justitiâ.*

« Chercher avant tout le royaume de Dieu et « la justice de Dieu : *Quærite ergo primum re-« gnum Dei et justitiam ejus.* »

Mais, dès que l'homme se met à son premier devoir, l'expérience lui apprend qu'il ne le peut remplir, s'il ne remplit pas le second. L'homme ne peut pas couvrir la terre et la dompter, s'il ne dispose le globe dans l'ordre et la justice. Et il ne peut que commencer ces deux grandes entreprises, il ne peut les pousser à bout, s'il n'accomplit pas la troisième, s'il ne cherche avant tout le royaume et la justice de Dieu, s'il ne trouve en Dieu même le point d'appui de son effort.

Il essaye de dompter la terre, et puis, pour la dompter, il essaye d'établir la justice : puis, pour établir la justice, entreprise plus difficile encore que la première, il a recours à Dieu. Puis il recommence son travail, et pour dompter la terre, et pour établir la justice.

Ce sont là les trois grands cercles historiques qu'entrevoyait Vico, sans pouvoir distinguer ce que chacun d'eux contenait. Il vit bien ces trois périodes récurrentes se suivre toujours dans le même ordre, et puis recommencer. Et il citait Tacite et Salomon : *Nisi forte rebus inest quidam velut orbis*, dit Tacite. *Quod fuit, hoc*

est quod futurum est, dit la sagesse de Salomon.

Mais ces périodes récurrentes ne recommencent qu'en s'élevant toujours, et en se résumant. Elles vont en réduisant toujours le labeur de chaque cercle, tout en agrandissant, à chaque pas, l'horizon : comme ces routes en spirale, qui s'élèvent de la plaine au sommet des montagnes.

A mesure que les périodes recommencent, nous avançons vers la pénétration mutuelle des cercles et des travaux.

Les premières sont, de beaucoup, à la fois plus longues et plus lentes, comme sont l'orbite et le mouvement des plus anciennes planètes. Mais les dernières sont à la fois beaucoup plus rapides et plus courtes.

Quoi qu'il en soit, il faut savoir que dans chaque cercle, dans chaque grande période de l'histoire, les trois phases secondaires sont toujours : 1° persévérer, malgré l'obstacle, dans la loi; 2° arriver par ce mérite à la connaissance de la vérité; 3° et, par la vérité, à la possession de la liberté. Toutes ces formules, d'ailleurs, sont des textes de l'Évangile. Ce sont les lois éternelles de la vie que Jésus-Christ a révélées au monde :

« *Verba vitæ æternæ habes* [1], » paroles de la vie éternelle, paroles législatrices qui, aux yeux des plus profonds génies, aussi bien qu'à mes faibles yeux, suffisent à montrer la lumière de sa divinité !

II.

La force qui produit le progrès de l'histoire, c'est donc la volonté de l'homme travaillant sous la loi. Ceci est la cause de l'histoire, comme l'attraction est cause de tous les mouvements des astres.

Mais ni la volonté de l'homme ni l'attraction ne sont forces premières ni causes premières des faits. Cela est déjà démontré pour les deux forces morales de l'âme, intelligence et volonté, en parfaite rigueur scientifique, et ce sera démontré un jour, bientôt peut-être, pour l'attraction, comme théorème fondamental de la physique. Je l'affirme, parce que cette démonstration m'est connue dans sa base. Le calcul et l'observation, et le détail des expériences physiques et mécaniques

[1] Joan., VI, 69.

palpables, y ajouteront des lumières qui la rendront sensible à tous les yeux, au profond étonnement des esprits qui, aujourd'hui encore, veulent supprimer la cause première.

La cause première de tout, et, en particulier, de l'histoire et de son progrès, c'est Dieu, « notre « Père qui est dans le ciel..., qui veut que nous « ayons la vie toujours plus abondante. »

La cause seconde, c'est l'homme, qui veut la vie, et qui la trouve à la seule condition du travail sous la loi.

L'histoire du travail et sa loi, et le rapport de la force seconde à la force première, et le fruit et la garantie du travail, la certitude de sa fécondité, tout cela se trouve renfermé en un simple et puissant foyer de lumière, dans ces paroles de l'Évangile :

« Demandez et vous recevrez ; cherchez et vous « trouverez ; frappez et il vous sera ouvert.

« Quiconque demande reçoit, qui cherche « trouve ; et l'on ouvre à celui qui frappe.

« Qui d'entre vous, si son fils lui demande du « pain, lui donne une pierre ; ou lui donne un « serpent, s'il demande un poisson ?

« Si donc vous, tout méchants que vous êtes, « savez donner à vos enfants ce qui est bon, à

« plus forte raison, votre Père qui est dans le « ciel donnera-t-il tous les biens à ceux qui les « lui demandent[1]. Donc tout ce que vous voulez « que les hommes fassent pour vous, faites-le pour « eux. Voilà la loi. »

Ce texte renferme évidemment la loi de la vie, et le tout de la vie.

Mais c'est ce que ne peuvent comprendre les esprits arrêtés au premier jour de la pensée. Le commencement de la science, consolidé en eux, les enveloppe et les enferme, et se tourne en arrêt de développement. Ils sont dans la physique, la mécanique et la géométrie, sans en pouvoir sortir, ni pouvoir, à travers l'enceinte, regarder l'immense univers. Fixé au premier degré de la science, qui correspond aux premières assises de la réalité terrestre, leur esprit, comparé à l'esprit entier, serait ce qu'est l'état granitique du globe avant la vie et avant l'homme, comparé à l'état présent, où la vie couvre tout, ou l'homme con-

[1] Il y a un intermédiaire logique omis ici dans la trame du discours et qui se trouve quelques lignes plus haut : « On se « servira envers vous de la même mesure dont vous vous ser- « virez envers les autres... »

« Donc, tout ce que vous voulez que les hommes fassent « pour vous, faites-le pour eux. »

naît et aime, et veut l'amour, la paix, et le bonheur sans fin.

Mais eux, devenus peu à peu conformes à l'objet exclusif qu'ils regardent, sont parvenus à ce qu'il est très-exact d'appeler *l'état métallique de l'esprit*. Ils n'admettent pas que rien existe au-dessus de ce qu'ils sont et de ce qu'ils pensent. Que si, de ce dernier degré de l'échelle des êtres, ils veulent parler pour nier Dieu, n'allez pas dire avec Virgile : *Pecudesque locutæ, infandum!* Dites, en toute précision scientifique : *Lapidesque locuti*, ou, d'un autre point de vue, avec Plaute : *Lapides loqui*.

Il y a dans cet état mental qui nie Dieu, dans cet orgueil par pénurie, dans cette audace par mutilation, un élément de ridicule indélébile, qui, malgré moi, résulte sous ma plume de la seule description psychologique des faits. Mais ce n'est pas le rire que m'inspirent les athées. L'athée est, ou victime d'une infirmité morale et intellectuelle, ou, sans particulière infirmité, c'est un esprit perdu par un fragment de science subitement durcie et devenant obstacle à toute lumière nouvelle. Mais ce n'est pas encore *l'athée dans l'âme*. Celui-ci a dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu. » Tout homme qui maintient

la morale, lors même qu'il se déclare athée, n'est pas athée dans l'âme. Il est inconséquent, il est absurde, c'est évident; mais ce n'est pas un monstre. L'athée dans l'âme est celui qui nie, non pas de bouche seulement, mais de cœur et de fait, la distinction du juste et de l'injuste, et qui en vient au plein mépris de l'homme, vivante image de Dieu. Celui-là est un monstre; il en existe, mais Dieu seul les connaît. Les monstres, toujours prêts à tout mensonge et à tout homicide, sont les centres générateurs de ces tristes groupes sans durée, qui apparaissent et passent de loin en loin, dans l'histoire de l'esprit humain, niant Dieu, niant tout; parlant un langage lourd, froid, plat, sombre et vide, et inconnu du genre humain; n'ayant jamais eu parmi eux trace de beauté ni de génie : malheureuses bandes d'infirmes et de mutilés volontaires, porteurs, pour la plupart, de cette folie coupable qui est vice, et que l'on acquiert peu à peu, en domptant sa conscience, et foulant aux pieds sa raison.

III.

La cause des faits, la cause de l'histoire et de

son progrès, c'est Dieu d'abord, et puis l'homme libre, travaillant sous la loi.

Mais voici que la science fait pour l'histoire et pour la vie des sociétés ce qu'elle a fait, en psychologie, pour la raison et pour la volonté, ce qu'elle fera un jour, bientôt peut-être, pour toutes les forces sans exception. Dans la raison et dans la volonté, une analyse scientifique certaine découvre deux éléments, l'un qui vient de la cause première, et l'autre de la cause seconde.

Or la science trouve les mêmes éléments dans l'ensemble de la vie sociale.

Le corps social est, sous plusieurs rapports, précisément et scientifiquement comparable au corps humain. Il y a, pour la vie du corps, deux ordres de fonctions distinctes, fonctions *nécessaires*, fonctions *libres* : celles que la nature même opère en nous sans nous, et puis celles qui se font en nous par nous ; celles qui se continuent, soit que l'homme dorme, soit qu'il veille, comme la circulation du sang, et celles qui sont le propre de sa vie éveillée, consciente et libre, comme la marche et comme la parole. Les premières sont la conséquence de l'admirable organisation naturelle que Dieu donne. Les secondes sont, en

outre, l'ouvrage de l'homme, de son esprit, de son choix et de sa volonté.

Il en est manifestement de même pour l'organisation sociale. Les mêmes termes s'appliquent aussi précisément à la vie du grand corps social qu'à celle du corps humain : fonctions nécessaires, fonctions libres; fonctions continues, inconscientes, involontaires, et qui se font en nous sans nous, résultat nécessaire de l'organisation sociale naturelle et universelle; puis, fonctions libres, prévues, voulues : vie libre, consciente et volontaire, dépendant de l'opération propre de l'homme, de ses idées, vraies ou fausses, et de ses volontés, droites ou perverses.

Rien de plus admirable, rien de plus salutaire que les effets des fonctions continues, nécessaires, indépendantes de notre science et de notre choix, et qui résultent de la constitution providentielle du corps social. C'est là ce que j'ai nommé : *la divine préparation de justice dans le monde.*

Mais où donc est le mal et le désordre? Évidemment, dans l'autre sphère de la vie sociale. Ce qui se fait en nous sans nous est toujours bien. Ce qui se fait en nous par nous est bien ou mal, selon que la raison et la justice sont observées ou foulées aux pieds. C'est l'erreur et l'ini-

quité qui troublent, neutralisent, ou détruisent les effets admirables, les forces salutaires de l'organisation providentielle. Quand la raison et l'équité régleront plus exactement les mouvements libres de la vie sociale, ou réprimeront seulement leurs principaux excès, alors, la liberté conspirant avec la nature, l'effort humain avec la Providence, on verra la magnificence de Dieu dans la merveille des sociétés humaines, comme on la voit éclater dans les cieux.

« Cherchez donc la justice, et tout le reste « vous sera donné par surcroît. » Oui, la justice est bonne à tout, implique tout, et tout lui est promis en la terre comme au ciel.

IV.

Il est visible que, si l'on met à part le vice, la violence et la fraude, la vie des hommes est, par la sagesse et la bonté de Dieu, organisée de telle manière que toute l'humanité, sous la loi du travail et de la libre et juste communication, marche vers un niveau commun, lequel s'élève toujours. Telle est la beauté manifeste de l'organisation

providentielle des sociétés, et l'abondance croissante des biens que Dieu prépare.

Mais il est un obstacle à ces biens : cet obstacle, c'est l'injustice. Tous les biens, en effet, sont à la nécessaire condition du travail sous la loi : « Tout ce que vous voulez que les hommes « *fassent* pour vous, *faites*-le pour eux. » Voilà le travail sous la loi.

V.

Mais si, loin de travailler l'un pour l'autre, nous tuons ou dépouillons les autres du fruit de leurs travaux, que peut-il arriver? Alors tous les maux tombent sur nous. Il n'y a plus que décadence, oppression, séparation, division, et par conséquent ruine commune.

Donc il faut arracher de la chair et de la vie sociale l'épine douloureuse et sanglante de l'injustice.

Il faut connaître et regarder en face cet unique ennemi, l'injustice.

Il y a deux grandes formes visibles de l'injustice : l'*homicide* et la *spoliation*, qui opèrent

d'homme à homme; et il y a la forme générale et latente, le *vice*, qui opère dans le cœur de chaque homme.

Le monde est encore aujourd'hui, soit à l'égard de l'homicide, soit à l'égard de la spoliation, soit à l'égard du vice, dans un aveuglement barbare.

Il faut démasquer cet obstacle perpétuel aux grands progrès toujours offerts par la divine préparation de justice dans le monde.

Il faut verser, s'il se peut, la lumière, d'abord sur les deux formes les plus saisissables du mal, l'homicide et la spoliation, tels qu'ils sont et sévissent aujourd'hui sous nos yeux.

VI.

La spoliation! Nous l'avons déjà dit : Voici, en France, l'état présent des choses, étudié dans la statistique judiciaire. En l'année où j'écris ces lignes, la justice de mon pays se déclare comme en permanence pour juger sans relâche des bandes d'escrocs, organisées en sociétés dites financières, en si grand nombre, qu'en dix-huit mois, — ce

sont les paroles textuelles de la magistrature : — « En dix-huit mois, plus de quarante sociétés ont « eu à rendre compte à la juste sévérité des lois, « de plus de 80 millions jetés et perdus dans l'a- « bîme de la spéculation coupable [1]. »

A quelle époque de l'histoire de France croyez-vous que la justice du pays ait eu à condamner, dans un an, à peu près quarante bandes, armées ou non, organisées pour la rapine? Assurément, depuis tout au moins huit cents ans, cela ne s'était jamais vu.

Mais il y eut autrefois des bandes que les soldats du roi ne purent pas toujours réprimer. De pareilles bandes, sans armes, il est vrai, n'existent-elles donc plus? A-t-on donc oublié ce cri d'un magistrat : « Ils sont donc plus forts que la loi!... « Que s'il faut supporter ce scandale, je demande « que la loi disparaisse, et que nous ne soyons « pas condamnés, nous ses ministres, à la tenir « en nos mains, frémissante, inappliquée, vain- « cue. »

Qui donc ne voit aujourd'hui nos lois sur les jeux de hasard foulées aux pieds de tous côtés,

[1] *Moniteur*, compte rendu de la séance du Corps législatif, 20 mars 1866.

violées impunément par ces puissantes sociétés financières dont l'administration se fait effrontément complice [1]? Que devient donc le pouvoir judiciaire? Est-il encore un pouvoir distinct?

Comment ce grand pillage des faibles par les puissants finira-t-il? La féodalité d'argent finira comme a fini l'autre, par une nouvelle émancipation des communes qui commence aujourd'hui.

VII.

Grâce à Dieu, il ne faut plus parler, que comme souvenir historique, d'un mal, moyen terme entre l'homicide et la spoliation, tenant des deux, et que l'antiquité entière regardait comme une nécessité sociale inévitable, je veux dire l'esclavage.

Grâce à Dieu, l'Évangile a produit ce progrès impossible : l'abolition de l'esclavage; car ce qui est impossible à l'homme est possible à Dieu.

[1] Voir le *Temps* du 23 novembre 1866. Comment est violée la loi du 21 mai 1836, qui prohibe les loteries, et qui les définit ainsi: « Sont réputées loteries, et interdites comme telles, toutes opérations offertes au public pour faire naître l'espérance d'un gain qui serait acquis par voie du sort. »

Nous venons d'assister hier à la grande épreuve d'une société chrétienne, où des aveugles, foulant aux pieds la loi du Christ, ont voulu rétablir l'esclavage : *Redire ad vomitum*, dit saint Paul. Mais par la force vitale d'une grande nation chrétienne et libre, cette horreur a été vomie aussitôt avec des torrents de sang : torrents de sang versés à flots pour expulser du corps l'effroyable poison. Ici la justice et la vérité ont pu respirer un instant. Elles en avaient besoin pour ce qui allait survenir.

Parlons de l'homicide proprement dit.

VIII.

Ce qui allait venir, c'est que Satan, prince de mensonge et d'homicide, Satan, expulsé sur ce point, allait entrer en d'autres corps. L'esprit de l'homicide vient de s'abattre sur l'Europe, sous une forme bien inattendue.

Depuis longtemps, la science démontre, et le bon sens universel ne cesse de répéter, que la folie des armées permanentes qui, de compte fait, dévore plus de la moitié de la substance des peuples, doit enfin cesser ; qu'il est grand temps de

supprimer ces ruineuses, immorales et absurdes dépenses de travail et de sang. Eh bien ! c'est le contraire qui tombe sur nous. Il s'agit aujourd'hui, par toute l'Europe, non de diminuer, mais de doubler le tout. Mars dévorait sur son autel la moitié de la substance des peuples. Cela ne suffit plus. Il faut à Mars, je le répète, deux fois plus d'hommes et deux fois plus d'argent ! Il va donc nous manger tout entiers !

Voilà où nous conduit le travail souterrain des fourbes, des dominateurs, des habiles, des insensés qui croient pouvoir porter dans leur tête solitaire le destin des nations.

Satan donc, expulsé sur ce point, est venu s'agrandir sur un autre. Expulsé de la grande institution de l'esclavage américain, il a trouvé un nouvel asile parmi nous. Serait-ce que, vieillis, affaissés et déchus, sans courage, sans souci de l'honneur et de la liberté, sans foi, sans Dieu, avides d'argent, avides de joie, nos âmes commencent à devenir immondes?

IX.

Il est temps de détourner les yeux de ces effroyables progrès du brigandage et de l'homicide.

N'y a-t-il donc aucun autre progrès du monde contemporain ? Et ces fléaux croissants ne seraient-ils donc pas peut-être la croissance de l'ivraie, qui se mêle à la croissance de la moisson ?

Ah ! certes, tel est bien mon espoir. Et pourtant il y a des heures où, contemplant le froment et l'ivraie, je ne vois plus lequel des deux aura la force d'étouffer l'autre.

C'est donc ici le moment de méditer avec plus de science le spectacle du monde contemporain.

Ici, enfin, je trouve le point d'appui de l'espérance. Ici, je lis en splendides caractères les premiers traits de la loi de Dieu en action dans l'histoire; et, dans ces premiers traits visibles et réalisés, je commence à oser prévoir, comme me le permet l'Évangile, « les choses qui surviendront. »

Nous avons sous les yeux le plus admirable spectacle qu'il ait jamais été donné à l'œil humain de contempler.

Nous avons aujourd'hui, en ce siècle même, et en ce siècle seulement, un spectacle absolument nouveau pour l'homme. Nous voyons de nos yeux, des yeux du corps, la merveille des applications matérielles de la science. Tous les hommes voient cela : le miracle est corporellement mani-

feste pour tous. Ici, nul ne conteste rien, et le genre humain tout entier est ébloui d'admiration.

L'homme commence aujourd'hui à dominer en maître la nature, et l'on prévoit qu'il peut vraiment dompter la terre.

N'est-ce point déjà la dompter que de l'avoir enveloppée de ce réseau magique, dans lequel tous les hommes se parlent comme s'ils étaient dans un même lieu?

Qu'est-il donc arrivé? Le voici : c'est que les hommes, à force de chercher, d'interroger, de solliciter la nature et de frapper à toutes ses portes, ont découvert ses véritables lois; et, par la connaissance des lois, ils ont saisi les forces. Maintenant ils les tiennent et les dirigent en maîtres.

Mais qui donc a fait cet ouvrage? Ce sont les hommes de l'ère nouvelle, c'est l'ensemble des nations chrétiennes. Les autres hommes ne cherchent point ces choses et ne s'en occupent pas.

Mais depuis quand a commencé le grand élan d'intelligence qui a enfanté ces prodiges? Depuis sept siècles environ; depuis le jour où, animés d'un même sentiment, les hommes ont commencé à penser en commun d'un bout à l'autre de l'Europe. Ceci est le commencement de l'élan. On a

d'abord médité Dieu, l'âme humaine, le devoir, dans la lumière de l'Évangile, comparée à toutes les lumières de la raison et de la philosophie des anciens. Puis, on en est venu, depuis plus de cinq siècles, à l'espoir et à la volonté de découvrir tous les secrets de la nature. Tant que l'effort, sur ce point, demeura individuel et occulte, impétueux et présomptueux, il échoua. Mais quand il devint humble, patient, persévérant, capable d'interroger et de solliciter longtemps, quand il devint public et commun à tous les chercheurs, s'aidant les uns les autres, — il y a de cela quatre siècles bientôt, — alors commencèrent les prodiges. Alors paraît la vérité, la découverte des vraies lois. Enfin, depuis un demi-siècle, nous possédons et appliquons les forces. Et cette œuvre s'avance avec une vitesse grandissante, poussée par un grand nombre d'hommes travaillant en commun.

Voyez à quoi se ramènent tous ces faits. Les peuples de l'ère évangélique, travaillant sous la loi, sont arrivés à connaître la vérité ; et, par la vérité, ils arrivent à la liberté. C'est la loi de l'histoire en sa propre formule.

Mais précisons et comprenons-le bien. Nous parlons ici du premier degré de la science et du premier degré de la liberté. La science de la na-

ture nous donne la liberté au sein de la nature; la science des lois physiques nous met en possession des forces de la matière. Nous cessons d'être esclaves de la nature physique; nous sommes libres à son égard, et, à peine libres, nous devenons rois. Voilà ce que j'appelle les premiers traits de la loi de l'histoire ou de la loi de Dieu, lisibles aujourd'hui en splendides caractères dans la vie de l'humanité.

Et voici comment on peut lire, dans cette première vue de la loi, les choses qui surviendront.

Je dis que, quand nous saurons et voudrons chercher les vraies lois de la vie sociale, comme nous avons cherché les lois de la nature; quand, méprisant les entreprises occultes et laissant les efforts individuels et les coalitions sectaires, les élans orgueilleux, impétueux, violents, nous en viendrons au vrai travail, humble, patient, persévérant, public, commun à tous les hommes de cœur de tout pays chrétien, — les autres peuples ne s'occupant point encore de ces choses; — alors, et en très-peu de temps, nous parviendrons à la connaissance des vraies lois de la vie sociale, à la science détaillée de ces lois; et, par la connaissance des lois, nous apprendrons à employer les forces. Ici encore, par la vérité, nous irons à la

liberté. La liberté, en tout ordre de choses, c'est l'emploi juste et vrai des forces.

Voilà les choses qui surviendront, déjà visibles dans celles qui se déploient si magnifiquement sous nos yeux.

X.

Mais tout ceci est vraiment un drame, aussi terrible que magnifique. Voici qu'au sein de la splendide lumière, nous apercevons un point noir. Ce point noir est de ceux qu'on aperçoit en mer, à l'horizon, au sein du calme de l'Océan et de l'étincelante lumière du ciel : petits nuages qui en quelques heures occupent tout, enveloppent tout dans la plus noire et dans la plus violente tempête, et vont peut-être engloutir dans l'abîme les hommes et le vaisseau.

Le point sombre est ce simple doute : les hommes vont-ils demeurer dans la loi ou vont-ils rejeter le devoir, Dieu et son Évangile ?

Le genre humain arrive, en ce moment, à son âge de majorité, à la pleine possession de sa force physique et à la jouissance de sa fortune. Que va-t-il faire de ses richesses, de sa force et de sa liberté ?

Quel est, en cette crise de la vie, le choix de la plupart des hommes?

La foule choisit-elle le devoir et le travail sous la loi de Dieu, ou bien choisit-elle l'égoïsme ou la volupté?

Que fait-elle de sa liberté? La plupart ne la vendent-ils pas pour la joie, et pour l'argent qui donne la joie?

Que va donc faire le genre humain, devenu riche, riche de biens matériels, et arrivé à l'âge de liberté, c'est-à-dire au moment où il devrait saisir la liberté? Fera-t-il le choix de la foule? Et comment ferait-il autrement, puisqu'il n'est lui-même que la foule?

Oui, quelques hommes, en cette crise de la vie, choisissent, sans hésiter, les joies sans frein, l'égoïsme absolu jusqu'à l'écrasement et à la mort d'autrui. Ce sont les monstres. Il en existe, mais ce sont là des exceptions qui ne peuvent pas représenter l'ensemble du genre humain.

Un plus grand nombre sont les serviteurs simples de l'égoïsme, ternes et lâches, sans beauté, sans noblesse, et traversent la vie sans honneur : *Finem illorum sine honore*.

D'autres enfin, — mais quel est leur nombre? — sont le sel de la terre et les héros sauveurs du

monde, soit par l'humilité dans le travail et la bonté, soit par la vigueur du génie, de l'amour et de la vertu consacrés aux progrès du monde.

Mais que fera le genre humain ? Ces saints et ces héros soulèveront-ils, transformeront-ils, sauveront-ils la masse ?

Vous le voyez, ce moment même où nous sommes arrivés est le plus périlleux de l'histoire.

Le moment le plus solennel de toute l'histoire, c'est le grand jour où l'ère nouvelle a commencé. Gloire à Dieu dans le ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !

Mais le moment le plus critique de toute l'histoire humaine, c'est le point même où nous sommes arrivés aujourd'hui.

XI.

Le genre humain est parvenu à sa majorité, à la possession de la force physique et à la jouissance de sa fortune. Va-t-il consacrer sa force, sa fortune et sa liberté à l'accomplissement du devoir ?

Quel est celui des grands devoirs du genre

humain que jusqu'ici nous ayons accompli tout entier?

Ne parlons pas du plus haut des devoirs, du règne de Dieu et de la volonté du Père à établir en la terre comme au ciel.

Ne parlons pas du grand devoir qui touche à celui-là : le globe entier à ordonner dans la justice sociale.

Parlons du moindre des grands devoirs : croître, multiplier, remplir la terre et la dompter.

Peut-être pensez-vous que la magique puissance de nos sciences et de notre industrie va dès demain accomplir à coup sûr notre première tâche universelle : couvrir la terre et la dompter? Détrompez-vous. Sans doute, nous en avons la force, mais nous n'en ferons rien, si nous employons notre force et nos richesses à nous détruire les uns les autres par la guerre, et à nous consumer chacun pour soi par nos passions et par nos vices.

Pensez-vous qu'il soit si facile de croître et de multiplier et d'arriver à couvrir d'hommes la terre entière?

Pourquoi l'empire romain est-il mort par pénurie d'hommes?

Pourquoi la France, il y a quelques jours, a-t-

elle appris avec consternation que sa fécondité, depuis un siècle, a diminué de moitié [1]?

Pesez ces mots : la fécondité de la France, moitié moindre depuis un siècle!

Quand Virgile s'écriait :

Salve, magna parens frugum...
Magna virûm...

il n'était, en ceci, déjà que chantre du passé. Il en convient dans la suite du vers :

... Tibi res *antiquæ laudis et artis*
Ingredior.

Eh bien! si, parlant de la France, nous disons aujourd'hui :

Salve, magna parens virûm;

c'est du passé qu'il s'agit déjà. A moins que l'on n'entende parler, non du nombre des hommes, mais de la grandeur et beauté du caractère ou du génie des enfants de la France : *Magna parens*

[1] Il y a un siècle, *cinq* enfants par mariage; aujourd'hui, moins de *trois*!

virûm. Mais alors même, alors surtout, est-ce du présent qu'il s'agit ?

Nous avons sur la terre un milliard d'hommes, Pour la couvrir et la dompter, il en faut dix milliards.

Pendant ce temps, il y a parmi nous des esprits qui, parlant au nom de la science, s'occupent avant tout des moyens d'empêcher les nations de croître et de multiplier.

Transformons en *obligation légale*, dit l'un d'eux[1], l'*obligation morale* de proportionner à son revenu le nombre de ses enfants.

Les philosophes anciens proposaient, pour cela, l'avortement et l'exposition des enfants. Mais les maîtres du monde, Grecs et Romains, arrivent au même but par le vice, grand meurtrier du genre humain. Et, deux siècles après ces philosophes qui demandaient la destruction des nouveaux-nés, voilà que tous les historiens se plaignent que la Grèce devient un désert, comme l'Italie, et que les hommes manquent au monde entier.

Qui nous dit que le luxe, le vice, la spoliation

[1] M. Stuart Mill, membre du Parlement anglais, appelé par quelques-uns « la plus grande des autorités économiques de l'Angleterre. »

et la guerre, l'extinction de la liberté qui s'ensuit, la perte de la foi, de l'honneur, le scepticisme universel, l'affaissement des caractères, ne vont pas arrêter aussi, dans notre monde contemporain, la multiplication, la croissance et l'élan du genre humain? Hélas! la France, il y a peu d'années encore, n'était-elle pas, dans le monde, le ressort de l'élan? Que devient la France aujourd'hui?

Voici la vérité : sans un progrès de vigueur morale, tous nos autres progrès ne sont rien.

Tant que le vice détruira les hommes, comme il les détruit aujourd'hui, nul grand progrès des sociétés humaines n'aura lieu. Aucun des grands devoirs universels ne peut être rempli.

XII.

Il y a sur la terre une force adverse qui ne cesse de tuer les hommes. La moitié des hommes meurent avant d'avoir vécu, et la moitié de ce qui reste succombe avant d'avoir transmis la vie.

Comme un serpent qui tient sa proie, la force

adverse enlace et enveloppe, écrase, broie et dévore le genre humain.

Et il se trouve des penseurs qui disent : « Il n'y a point de mal. » Et les artistes et les poëtes chantent la gloire de la force qui tue ; et ceux qui gouvernent les peuples savent invoquer à propos son appui. Nous le voyons aujourd'hui même.

Cette force, c'est le vice : le vice qui tue chaque homme sur place, par cette fureur innée d'universel suicide qui arrache à la science cet axiome : « L'homme ne meurt pas, il se tue ; »

Le vice qui, d'ordinaire, consume dès le premier instant, et dans chaque homme et dans chaque peuple, tout accroissement de force et de richesse, et qui oblige l'observateur à dire : « Tout « progrès de moralité enrichit, mais tout progrès « de richesse corrompt ; »

Le vice qui rend chaque homme indigne et incapable de remplir la grande loi fondamentale et nécessaire : « Ce que tu veux que les hommes « fassent pour toi, fais-le pour eux ; »

Le vice qui, au contraire, conduit chaque homme à retourner la loi, et à ne vivre qu'en dévorant autrui ;

Le vice que personne n'étudie assez, que personne ne redoute assez ;

Le vice contre lequel il n'existe qu'un remède unique; mais les hommes ne le comprennent pas.

XIII.

Quel est donc ce remède que l'homme repousse ou ne connaît pas?

Où trouvera-t-on plus de force morale qu'on n'en a? Changera-t-on la nature humaine?

Non, certes, on ne changera pas la nature humaine, mais ne peut-on pas la guérir? Et la nature humaine, — c'est là son plus magnifique caractère, — n'est-elle pas perfectible?

Ne peut-on pas délivrer l'homme, du moins en grande partie, de l'esclavage du vice?

N'y a-t-il donc, dans le passé du genre humain, aucun exemple d'une victoire décisive remportée sur le vice?

Qu'est-ce que l'ère nouvelle? qu'est-ce qui caractérise ce moment, le plus solennel de l'histoire? C'est la lumière ou plutôt la force qu'enferment ces paroles :

« Voici Celui qui efface les péchés du monde...
« Transformez-vous, car le royaume de Dieu
« approche. »

Et, en effet, nos yeux le voient, cette lumière et cette force produisent l'unique révolution morale qu'ait vue le monde. Du sein de la plus profonde corruption, et des ténèbres les plus épaisses, jaillit la pure lumière des plus solides, des plus sublimes et des plus célestes vertus. Je vois, en ce point de l'histoire, éclater une vigueur morale magnifique. Je vois un très-grand nombre d'hommes se retourner absolument, et marcher avec un courage héroïque, à travers la mort, contre le mal et les ténèbres.

Ceci est le grand et vrai soulèvement des esclaves de l'antiquité, contre le vice, leur maître.

Celui « qui efface les péchés du monde, » avait dit, parlant de l'esclavage du vice : « Si « vous demeurez dans ma parole, vous connaîtrez « la vérité, et la vérité vous rendra libres. » Et il ajoute : « Celui qui commet le péché est esclave « du péché. » Et puis : « Si le Fils vous délivre, « vous serez vraiment libres. »

Si l'homme s'attache par la bonne volonté à celui qui efface les péchés du monde, peu à peu la bonne volonté conduit à la lumière ; et peu à peu la lumière et la bonne volonté nous délivrent de l'esclavage du vice, et nous rendent vraiment libres.

Ceci est la loi de l'histoire, entendue dans son sens premier, littéral, principal, et dont tous les autres découlent.

Tout se ramène à ce seul point : c'est le vice, le vice homicide et menteur, qui tue les hommes et les nations.

C'est le vice qui est notre obstacle. C'est lui qu'il faut dompter. Un progrès de vigueur morale est, en tout temps, l'unique ressource du genre humain. Bonne volonté de la justice, voilà le fond des choses. La vérité, la liberté, sont données à ce prix. A ce prix est l'accomplissement des grands ouvrages qui sont aussi les grands devoirs du genre humain : — remplir la terre et la dompter, — puis disposer le globe terrestre tout entier dans l'ordre et la justice, — puis chercher avant tout le règne de Dieu et sa justice, pour que le reste soit donné par surcroît.

Mais aurons-nous la bonne volonté ? La bonne volonté nous mènera-t-elle à la lumière, et la lumière à la liberté ?

Oui, sans doute, si nous nous attachons à l'Évangile.

Mais nous attacherons-nous à l'Évangile ?

Voilà toute la question. Ici même est le fond de la crise, et le moment le plus critique de la vie de

l'humanité. C'est le moment le plus critique de toute l'histoire humaine, parce que c'est le moment qui correspond au point le plus critique de la vie de l'individu, savoir : l'entrée dans l'âge viril et dans la libre disposition de ses forces et de ses richesses !

Qu'en fera-t-on ? Et quel choix va-t-on faire entre les deux directions de vie : SCEPTICISME, ÉGOÏSME et VICE, ou FOI, TRAVAIL, JUSTICE, AMOUR ?

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

